

**L'Exécuteur
[222] – Escale
mortelle à
Heathrow**

Don Pendleton

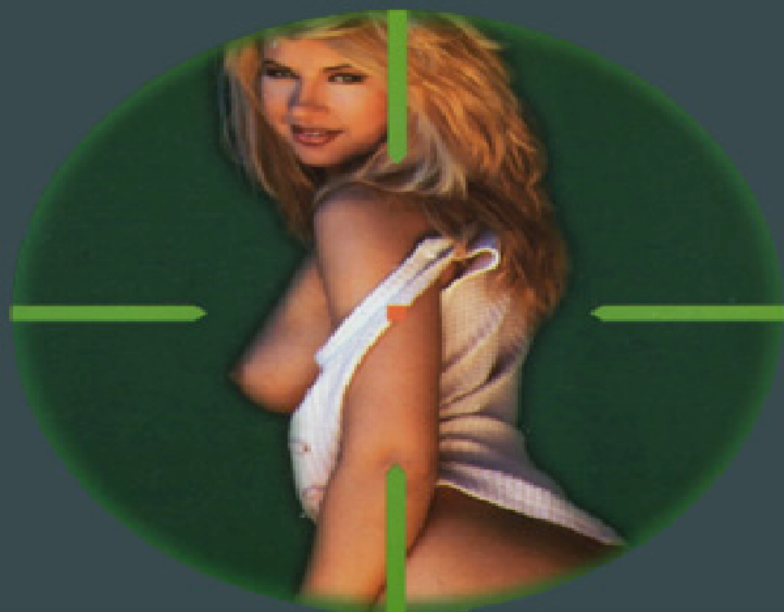
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



ESCALE MORTELLE À HEATHROW

par **Don Pendleton**

VAUVENARGUES



HUNTER

Don Pendleton

**ESCALE MORTELLE À
HEATHROW**

L'Exécuteur

Vauvenargues

PROLOGUE

Quand le pilote annonça le début de la descente sur l'aéroport d'Heathrow, Mack Bolan songea que le plus dur était fait. Depuis la nuit mémorable où il avait rafalé la quasi-totalité des *capi* de la *Cupola* dans les montagnes de Sicile, il n'avait plus tout à fait été maître de la situation⁽¹⁾.

Dans un premier temps, il était resté planqué dans la *safe house* prêtée par Gina Loella, mais il fallait faire vite. La police italienne était sur le pied de guerre, à la recherche d'un « terroriste » qui s'en était pris à deux de ses agents et qui, au vu de la description faite par l'un d'eux et du remue-ménage de toutes les Familles mafieuses de l'île depuis quarante-huit heures, semblait bien être l'homme que le F.B.I. et *Cosa Nostra*, pour une fois sur la même longueur d'onde, avaient annoncé comme mort quelques semaines plus tôt dans l'explosion d'une voiture du côté de Cleveland : l'Exécuteur⁽²⁾.

La chasse étant ouverte, l'île s'était transformée en une vaste prison dont le Guerrier aurait eu du mal à sortir vivant sans l'aide de sa grande amie, Claudia Simoni. Pourtant, il avait fallu à peine vingt-quatre heures à la flic anti-mafia pour mettre en mouvement ses réseaux et organiser son exfiltration.

Un bateau de pêche l'avait conduit en Calabre, puis la traversée du pied de la botte italienne s'était effectuée dans un trente tonnes rempli de pastèques, chargé ensuite à Bari sur un cargo en direction de Dubrovnik ; de là, voyage en camping-car jusqu'à Zagreb et vol en rase-mottes dans un biplace totalement improbable, jusqu'à Genève. Autant d'inconnus que de moyens de transport et pas la moindre question ! La copine Claudia avait fait très fort.

— En Suisse, ce sera à toi de jouer, lui avait-elle dit en déposant au coin de ses lèvres un furtif baiser d'adieu. Et ne reviens pas te faire tuer trop vite !

Il faudrait pourtant qu'il revienne. Il avait un compte à régler avec Nando Vanzano qui, du fond de sa prison, avait bien failli avoir sa peau. Et puis, il y avait ce container aux millions de dollars...

Profitant de son escale à Genève, il avait passé quelques heures à la

Fondation Miséricorde, où Viviane Beck continuait de recevoir des petits réfugiés du Sud-Est asiatique. Ses derniers pensionnaires venaient du Sri Lanka, orphelins du Tsunami confiés par la Croix-Rouge internationale.

Depuis sa création par l'Exécuteur, la Fondation avait vu passer des centaines d'enfants et leur avait donné une seconde chance. Un seul était resté, et c'était celui-là qu'était venu voir Mack Bolan. Dans son esprit, il l'appelait toujours le petit Cheng, même si le garçon était depuis devenu un jeune homme. Dévoué aux orphelins, attentif à leurs besoins, il était un assistant irremplaçable. Irremplaçable, mais mutique. Depuis ce jour où, enfant, il avait vu mourir ses parents dans des conditions atroces, il n'avait plus jamais exprimé le moindre son. Les meilleurs spécialistes s'étaient penchés sur son cas, sans succès, et, cette fois encore, Mack Bolan avait quitté la Fondation avec un petit pincement au cœur...

Le choc des roues sur le tarmac d'Heathrow le sortit de sa rêverie. Il allait atterrir sous l'identité d'un photographe australien nommé Wesley Clark, et embarquer pour Houston sur British Airways sous le nom de Mike Baxter, vendeur de voitures à San Antonio, de retour d'un voyage d'affaires. Comme aimait à le dire ironiquement Jack Grimaldi : il rentrait à la maison...

CHAPITRE I

Le vacarme de l'aéroport international d'Heathrow, le plus important parmi les trois géants des aéroports londoniens, souillait l'environnement de sa pollution sonore. Bolan n'avait pas mis le pied sur le sol britannique depuis quelque temps, et il n'avait pas l'intention d'y séjourner plus que nécessaire. Le tourisme n'était pas sur son agenda.

N'ayant qu'un sac de voyage et pas de bagage en soute, il passa rapidement en zone anglaise et entra dans un espace bar où il commanda un café. Il y avait beaucoup de bruit, beaucoup de mouvement autour de lui. Malgré l'animation, il s'installa sur un tabouret et observa l'humanité qui s'agitait autour de lui. Il se sentait loin de ces gens, et un soupçon de tristesse l'envahit. Il avait passé tellement de temps à livrer une guerre sans fin et qui continuerait jusqu'à ce que la mort vienne réclamer son dû, qu'il ne se sentait plus du même monde que ceux qui étaient pourtant sa raison de se battre, ces gens ordinaires qui voulaient seulement vivre en paix, sans la menace d'éléments criminels ou politiques peu soucieux de liberté ou de démocratie. Des gens qui, du fait même de leur manque d'intérêt pour ces questions, étaient incapables de se défendre ou de riposter si on les attaquait. Ces gens qui, sans le savoir, avaient besoin d'un défenseur ; et ce champion, c'était l'Exécuteur.

Cependant, le prix à payer était très élevé : il avait perdu presque tous ses proches, et ceux qui restaient étaient exposés à un danger permanent. De plus, ses activités le marginalisaient, l'obligeant de vivre à l'écart, dans un univers de solitude.

Tout à ses pensées, il regardait sans la voir une famille avancer vers un poste d'enregistrement. Soudain, son œil exercé perçut quelque chose qui mit ses sens en alerte. Au guichet, une employée excédée avait une discussion orageuse avec deux hommes. Elle s'efforçait de calmer le jeu, mais les clients étaient manifestement très agités. Leur tenue – ils portaient tous deux jean et K-way – étaient plutôt décontractée, mais les lourdes bottes renforcées ne cadraient pas avec le reste, et les K-way tombaient de façon bizarre : c'était un signe

éloquent que l'Exécuteur reconnaissait trop bien.

Les deux hommes étaient trapus, avec plus de muscles que de graisse sur leurs solides carcasses. Pour Bolan, ces silhouettes, typiques d'Europe de l'Est et à l'allure très probablement slave, étaient inquiétantes. Bien qu'il n'eût pas d'armes, il quitta prestement son tabouret et sortit de la cafétéria, s'approchant à pas mesurés du lieu de la dispute.

Au fur et à mesure qu'il avançait, il entendait mieux la voix des interlocuteurs à travers le tohu-bohu général du terminal. Les accents confirmaient sa première impression. L'un des deux hommes se retourna – cheveux coupés en brosse, arcades sourcilières massives où des yeux très enfoncés brillaient de colère, et lèvres minces déformées par la tension.

Bolan constata d'un rapide coup d'œil que la compagnie aérienne était taiwanaise et n'avait donc pas de rapport direct avec la nationalité des deux hommes impliqués dans la querelle. Intrigué, il se demanda comment les truands comptaient passer les dispositifs de sécurité de l'aéroport et l'enregistrement avec ce qu'ils cachaient sous leurs K-way.

Les équipes de sécurité à Heathrow, longtemps sous-équipées en matériel et en armes, étaient – depuis le 11 septembre – relativement bien entraînées dans l'éventualité d'une attaque terroriste. Mais le Guerrier savait que toutes les mesures promises pour rassurer le public n'étaient pas encore en place et que les effectifs avaient du chemin à faire avant d'être entièrement rodés dans le maniement des armes et la gestion de crises. En cas de fusillade ou d'explosion, sauraient-ils intervenir à temps sans provoquer un massacre ?

— Mais non, messieurs ! Je ne suis pas habilitée à vous laisser passer. Le service...

— Ça suffit ! martela l'homme avec un fort accent slave. Ouvrez cette porte et j'irai chercher la passagère. J'ai une autorisation en règle !

— Je vous ai déjà dit que ce document ne vous donne pas le droit de...

L'autre homme coupa la parole à l'agent de la compagnie aérienne. Il se servait de gestes que Bolan savait très bien interpréter. Ces deux hommes prétendaient être venus chercher une personne en transit alors que, à l'évidence, ils avaient un tout autre objectif.

Le chef de la jeune femme vint à son secours. La quarantaine bien avancée, moustachu, habillé d'un uniforme de la ligne taiwanaise, d'apparence aussi frêle qu'un roseau, il avança d'un pas décidé pour intervenir dans la discussion.

— Messieurs, veuillez baisser la voix. Je ne tolérerai pas une telle agressivité vis-à-vis d'un membre de notre personnel. Mademoiselle vous a clairement expliqué le règlement. N'insistez pas. Je viens de prévenir la sécurité. Des agents arrivent pour vous escorter hors de

cette zone.

Le Guerrier remarqua le coup de coude et le regard froid que les deux brutes échangèrent. Le message était loin d'être codé. D'après l'expression figée de leur visage, il savait qu'ils n'allaient plus tarder à entrer en action.

Il se trouvait à seulement quelques mètres de la dispute lorsque, soudain, l'un des hommes ouvrit son K-way. Il venait de voir entrer dans le grand hall une demi-douzaine d'hommes en uniforme. D'un geste brusque, il dégaina un mini pistolet-mitrailleur israélien comme s'il s'agissait d'une extension de son bras et, d'une pression sur la détente, il tira dans la foule sans raison apparente. Un jeune père de famille tomba. Ses enfants se retrouvèrent éclaboussés du sang.

Malgré la foule circulant dans le vaste hall de l'aéroport d'Heathrow, un silence mortel s'installa brutalement. Bouche bée, les voyageurs semblaient scotchés sur place. Puis, après un temps de latence, les hurlements de terreur annoncèrent un mouvement de panique.

Au comptoir, les deux employés disparurent derrière le meuble haut qui n'offrait qu'une protection minimale. Mais, dans leur dos, le Guerrier distingua une porte ouverte sur un bureau où ils pouvaient espérer se réfugier.

La foule paniqua plus encore lorsque le deuxième tireur dégaina un mini-Uzi, tourna sur lui-même, et mitrailla tous azimuts. Ce comportement imprévisible en disait long sur le caractère des tireurs. Il ne s'agissait pas de soldats disciplinés mais très probablement de petites frappes ou, au mieux, de mercenaires ayant pété les plombs.

L'Exécuteur dirigea son attention vers la jeune mère de famille qui serrait contre elle ses deux filles devant la dépouille ensanglantée de leur père. Autour d'elles le vide s'était fait et, sous le choc, les yeux écarquillés, elles fixaient toutes les trois une scène trop horrible pour y croire. Ce fut alors que la plus jeune des petites filles leva un bras frêle et pointa l'index vers son frère cadet qui, suivant le mouvement, était entraîné par la foule. La famille endeillée était scindée en deux. N'étant qu'à quelques mètres du garçon qui se dirigeait dans sa direction, Bolan se jeta à terre en un long roulé-boulé. Arrivant à son niveau, il se redressa à demi, l'attrapa par le bras, le serra contre lui, et continua sa course en direction de la mère éberluée. Aussitôt, il entraîna la jeune femme et les trois enfants vers la première allée sur sa droite et les fit se glisser derrière un énorme pilier en béton, à l'angle du comptoir d'une ligne aérienne grecque.

Ne pouvant rien faire de plus pour eux et les sachant en sécurité, le Guerrier repartit vers le lieu d'où venaient les tirs. Quelques balles de petit calibre ricochèrent sur le sol en marbre à quelques mètres devant lui et l'obligèrent à s'arrêter net à l'endroit où le grand hall formait un coude. Se couchant à plat ventre sous la protection d'une longue chaîne

de chariots à bagages, il réussit à avoir une vue précise du vaste espace maintenant presque désert. Les tireurs couraient vers la sortie. Mais ils durent rebrousser chemin en constatant que huit hommes en uniforme étaient postés près des portes automatiques et, faisant demi-tour, se réfugièrent dans une boutique de souvenirs qui se trouvait sur leur gauche. C'était un lieu entièrement ouvert sur le hall qui ne leur donnait guère de protection. Il semblait qu'ils venaient de se piéger eux-mêmes. Si l'équipe de la sécurité de l'aéroport se divisait, elle n'aurait aucun mal à les prendre en tenaille et à faire le siège de la boutique.

Alors que l'Exécuteur croyait l'affaire sur le point de se terminer, ce fut le moment que choisit une vendeuse pour apparaître entre deux rayons de la boutique. Bouche bée, elle fixait le canon du P-M braqué sur elle. Pendant un bref instant, le tireur qui lui faisait face donna l'impression qu'il allait presser la détente. Puis il se ravisa et afficha un sourire sournois. Hurlant quelque chose à son compagnon, il saisit la femme par le bras. Elle avait le souffle coupé et les cordes vocales paralysées. La terreur se lisait dans ses yeux. Le canon du P-M appuyé contre sa tempe et traînée par son ravisseur, elle se déplaçait comme une poupée de chiffon.

S'abritant derrière son bouclier humain, le tueur se présenta sur le seuil.

— Hé ! Baissez vos armes ! C'est elle que vous risquez de tuer, pas moi ! cria-t-il dans un anglais fortement marqué par un accent d'Europe centrale.

— Lâchez la dame ! D'une seconde à l'autre les policiers vont investir les lieux. Vous êtes cernés. Vous n'avez aucune chance de vous en sortir, répliqua un jeune officier de sécurité en avançant dans la direction des tueurs comme à la parade.

Consterné, Bolan soupira. Ces gens n'avaient-ils jamais suivi de formation pour la gestion d'une prise d'otage ?

Pour seule réponse à son injonction, le malheureux reçut une courte rafale qui le rejeta deux pas en arrière avant qu'il ne s'effondre dans un jaillissement de sang.

L'aéroport d'Heathrow allait se transformer en fort Chabrol...

Profitant de la stupeur que la mort du jeune officier venait de provoquer, les deux Serbes avancèrent en direction des forces de l'ordre. Bolan fulmina en voyant le second tireur braquer lui aussi son Uzi sur la tête de la femme détenue en otage.

— Reculez ! Laissez-les passer, ordonna un des hommes de la sécurité au moment où les sirènes des voitures de police se firent entendre dans le lointain.

Les secours approchaient du secteur.

— Vous reculez tous ou elle prend une balle dans la tête ! hurla le

Serbe qui serrait la femme contre lui.

— Pitié..., implora la fille autant à ses ravisseurs qu'aux hommes en uniforme.

Le vaste hall était maintenant désert à l'exception de ceux qui s'étaient jetés au sol à la première rafale et qui faisaient le mort dans l'espoir de sauver leur vie. Les Serbes avançaient droit vers les portes vitrées ouvrant sur l'extérieur et les sept gardes s'écartaient devant eux, bien décidés à ne pas intervenir au risque de provoquer une nouvelle fusillade. Bolan suivit le mouvement à une dizaine de mètres de distance. Tous les yeux étant fixés sur les tueurs, il put atteindre les portes sans avoir été remarqué, à l'instant où le premier Serbe montait dans une BMW noire aux vitres teintées. C'était un modèle puissant mais banal, idéal pour se fondre dans la masse de la circulation londonienne. Bolan entendit rugir le moteur de la berline. Le deuxième tireur monta dans la voiture, mais il ne fit pas entrer la femme dans l'habitacle. Il la tenait comme un bouclier, une grosse paluche emprisonnant ses deux bras derrière le dos.

Profil bas, le Guerrier avançait rapidement, silencieusement, décidé à prendre un véhicule abandonné afin de filer les Serbes au cas où ils arriveraient à déjouer les unités de police en approche mais toujours entravées par la circulation dense sur les routes desservant l'aéroport.

C'est alors que se produisit un événement horrible autant qu'inutile. Depuis sa position, Bolan distingua clairement la sinistre expression du tireur serbe. D'un air détaché, l'homme repoussa son otage, effleura deux fois la détente de son Uzi. La première rafale dessina sur le torse de la victime une ligne verticale sanguinolente et la souleva du trottoir. La deuxième la garda dans les airs un instant et fit éclater son crâne en une explosion de chair et d'os.

Et la BMW partit en trombe. La portière côté passager claqua et les pneus crissèrent sur le macadam avant que le cadavre de la jeune femme ne s'affale sur le sol.

Fou de colère devant ce geste parfaitement gratuit, l'Exécuteur scruta les véhicules en stationnement à proximité, à la recherche de quelque chose qui conviendrait à la poursuite des tueurs. Il le trouva : un jeune cadre à attaché-case venait de descendre d'une puissante moto, une Honda dont le moteur tournait encore.

— Désolé ! s'excusa le Guerrier en repoussant le jeune mec éberlué.

Le Guerrier fit rugir le moteur, passa la première, et partit en trombe à la poursuite des Serbes.

Les deux véhicules prirent le tunnel brillamment éclairé menant à la sortie de l'aéroport. Le bruit strident des moteurs de la BMW et de la Honda poussées à leur limite et les sirènes des voitures de police venant dans le sens opposé rebondissaient sur les murs du passage souterrain.

La BMW se faufilait à grande allure entre les voitures. Un accident sembla inévitable lorsqu'elle s'embarqua sur la voie de circulation opposée afin de doubler un long convoi d'automobiles. Bolan espérait que l'accident obligerait les Serbes à s'arrêter.

Mais, miraculeusement, la BMW parvint à la dernière seconde à regagner la file de trafic sortant du tunnel, évitant ainsi une collision frontale avec la voiture de police qui venait en face. L'avant de la BMW fut éraflé lorsqu'elle rebondit contre le mur du tunnel. Les voitures venant en sens inverse pilèrent, provoquant un bouchon qui enferma les voitures de police dans un espace tellement confiné qu'aucune n'avait la possibilité de faire demi-tour ou de manœuvrer pour poursuivre la BMW.

Désormais, seul Bolan pouvait pister les tueurs. Le Guerrier se concentra sur la route devant lui. La circulation était entièrement bouchée mais s'ouvrirent à lui çà et là quelques espaces où il pouvait zigzaguer pour grignoter un puis deux mètres et, enfin, la possibilité de se frayer un chemin et quitter le tunnel sans laisser aux Serbes trop d'avance.

Hors du tunnel, il put se remettre dans le flot normal de la circulation. Droit devant, il repéra la BMW noire éraflée qui s'embarquait sur un rond-point mais dans le sens inverse de la circulation, et piquait en direction de la Great West Road.

Refusant de se laisser semer, Bolan donna un grand coup d'accélérateur. En ligne droite, il traversa le rond-point. D'instinct, il savait quelle direction il prenait. Il put gagner quelques secondes sur l'ennemi et retrouver la BMW qui, elle, était obligée de ralentir dans la dense circulation de fin d'après-midi.

Les Serbes se dirigeaient vers le centre de Londres. Rester dans cette voiture éraflée, repérable et très certainement repérée, semblait une chose insensée à faire. À leur place, Bolan aurait déjà changé de voiture, mais le duo de tueurs n'avait pas l'air d'y avoir pensé. Puisque c'était ainsi, l'Exécuteur décida de rester sur leurs traces, quelle que soit leur destination.

CHAPITRE II

Bolan venait de freiner abruptement afin d'éviter un coursier sur mobylette. Furieux, le jeune mec se retourna pour lui faire un bras d'honneur avant de continuer à se faufiler dans le bouchon. En reprenant sa route, il bloquait la ligne de vision du Guerrier et celui-ci perdit de vue la BMW qui disparut du carrefour. Si le coursier n'avait pas choisi de quitter la petite rue pour foncer au beau milieu de l'avenue en faisant une grande embardée, Bolan aurait pu voir si la BMW avait pris à droite ou à gauche. Déjà il se trouvait à une distance de quatre voitures et le feu était passé au rouge. Il zigzagua dans l'espoir de rattraper la BMW, mais elle avait disparu, masquée par le flot dense et lent de voitures.

C'était d'autant plus frustrant que, depuis l'aéroport, Bolan avait réussi à ne pas perdre de vue le véhicule occupé par les tueurs. Toute la circulation était ralentie dans ce district résidentiel en plein cœur de Londres. Maintes fois, Bolan avait pensé à quel point il lui aurait été facile de s'approcher des truands pour les buter d'une balle dans la nuque, puis de se fondre dans la masse de la circulation. Mais, en dehors du fait qu'il n'avait pas d'arme en dehors du Snake en pièces détachées planqué dans la petite machine à écrire Japy enfermée dans son sac de voyage, tuer ces ordures serait couper la piste de quelque chose qui, à l'évidence, les dépassait.

Bolan n'avait pas envisagé l'embouteillage total de la circulation convergeant sur le centre de Londres au niveau de Chelsea. Toute la ville était paralysée depuis Victoria et Westminster jusqu'au West End. Le Guerrier savait que c'était dans Soho que le Crime Organisé s'était établi depuis longtemps ; aussi, il ne s'étonnait pas de voir les deux truands s'y diriger.

Deux roues ou quatre roues, peu importait. Tout le monde était coincé. L'embouteillage était tel que Bolan gara la moto et partit à pied en direction de la ruelle qu'avait prise la BMW quelques instants auparavant, en slalomant entre les piétons. La horde se composait d'un mélange d'habitants du quartier, de touristes et des Londoniens venus faire leurs courses. Après les magasins chic de mode et de musique, les

restaurants gastronomiques et les sex-shops essayaient d'attirer les passants par des jeux d'architecture diamétralement opposés. Il faisait encore jour, mais Soho avait un air irréel, comme plongé dans une nuit permanente. Les trottoirs grouillaient de monde.

Arrivé dans la ruelle, le Guerrier fut frappé par le changement radical. Le glamour clinquant de l'artère qu'il venait de quitter cédait à une austérité de briques rouges et de détritiques des fast-foods qui jonchaient le sol – autant de nourriture pour les pigeons qui s'élevaient dans les airs, plus dérangés qu'effrayés par l'arrivée impromptue de l'Exécuteur.

Il se trouvait alors aux abords de Chinatown, quartier de Soho qu'il connaissait plutôt bien. Aucune trace de la BMW noire. Le Guerrier ralentit le pas et scruta attentivement chaque rue qu'il traversait, cherchant le moindre indice. Il s'en fallut de peu qu'il la rate. Dans une ruelle étroite, un camionneur en livraison déchargeait de gros cartons pour le traiteur occupant l'angle d'un carrefour piétonnier. Les portes arrière du camion étaient grandes ouvertes. En regardant à travers le pare-brise et à travers les salamis et les saucisses suspendues au plafond de la fourgonnette, Bolan remarqua la BMW noire abandonnée en plein milieu de la ruelle, derrière le véhicule en livraison.

Le livreur sortait alors de chez le traiteur et jeta un coup d'œil irrité en direction de la berline noire éraflée.

— Vous n'auriez pas vu où sont passés les deux occupants de cette BMW qui bloque la rue ? demanda Bolan en s'adressant à lui.

Les mains sur les hanches, le jeune livreur aux avant-bras tatoués répondit d'un ton furieux. Son accent cockney était à couper à la serpe.

— Bien sûr que non ! Mais ils ont intérêt à revenir vite la déplacer, leur caisse, autrement je vais être coincé ici. Je ne peux ni avancer ni reculer !

— Donc, vous ne les avez pas vus arriver derrière votre camionnette ?

— Si je les avais vus, je ne les aurais jamais laissés bloquer la rue ! Je travaille, moi. J'ai d'autres livraisons. Si vous voyez ces connards, dites-leur de revenir, et vite !

— Ne rêvez pas, répondit Bolan qui avait déjà repris sa course.

— Hé ! Comment je fais, moi ? cria le livreur.

— Déplacez-la vous-même. Avec ou sans clés, vous avez l'air d'être du style à savoir vous y prendre, renvoya le Guerrier.

Le jeune tatoué eut une grimace interloquée. Il ne savait pas trop s'il venait de recevoir un compliment ou de se faire insulter. Haussant les épaules, il se retourna pour s'occuper de la voiture abandonnée. Même s'il savait très bien comment faire démarrer une voiture sans avoir les clés, il n'appréciait pas qu'on lui dise qu'il avait la gueule de l'emploi.

Arrivé au bout de la ruelle, Bolan observa la foule compacte sur les trottoirs de Chinatown. Il la scruta longtemps mais ne trouva aucune

trace des tueurs serbes. Ils avaient pu prendre n'importe quelle direction. Et même si ces ordures se trouvaient encore dans les parages, il aurait été impossible de les retrouver dans cette masse d'humanité qui prenait d'assaut le quartier touristique en ce début de soirée.

Mais, au moment où l'échec paraissait inéluctable, le destin lui sourit.

— Eh bien ! Je m'en fous si ce duo de têtes brûlées menace de rentrer à Belgrade ! Nous, on assurera, voilà tout.

Cette bribe de conversation n'aurait eu aucune signification pour la plupart des passants. Mais, pour l'Exécuteur, elle avait une signification capitale. Elle semblait avoir un rapport avec les Serbes qu'il recherchait.

Celui qui avait prononcé cette phrase avait l'accent de San Francisco. Lentement, l'Exécuteur tourna la tête et repéra la source de la voix. Deux hommes d'origine chinoise mais au style très américain quittaient à l'instant la grande rue et prenaient la direction que Bolan venait de quitter. Le premier faisait aisément un mètre quatre-vingt-dix, le cheveu noir de jais et ramassé en queue-de-cheval, et son ventre légèrement proéminent suggérait que ce colosse musclé n'était plus au meilleur de sa forme. L'autre, celui qui avait parlé, était plus jeune et plus petit, mais d'une musculature nettement plus nerveuse. Mince comme une mèche de bâton de dynamite, le regard agité, il semblait avoir des nerfs qui pouvaient craquer à tout instant. Les cheveux courts et décolorés, il était coiffé à la punk.

Le Guerrier n'allait pas perdre de vue si facilement ces deux affreux, même dans cette foule. Il ne risquait pas de les oublier non plus, d'autant qu'il les avait croisés quelques mois plus tôt à New York, et qu'il se souvenait parfaitement de leurs fiches dans les listings informatiques de son char de guerre. Deux gorilles attachés à une triade de Brooklyn. Leur présence à Londres n'avait certainement rien à voir avec le hasard.

Le Guerrier tourna l'angle de la rue et les suivit à distance. Ils marchaient à vive allure, sans faire attention au racolage des prostituées et des aboyeurs postés devant les clubs de strip-tease.

Ils s'arrêtèrent enfin devant une porte ouverte sur un escalier au tapis d'un rouge putassier. La jetée de marches descendait vers un hall d'entrée éclairé d'une lumière crue. Ils franchirent le seuil, dévalèrent les marches et disparurent. Bolan passa lentement devant l'immeuble et jeta un coup d'œil. Il avança jusqu'à l'angle de la rue, puis se retourna afin de mieux examiner l'immeuble. Aucune enseigne, aucun logo, aucun signe de vie au rez-de-chaussée ni à l'étage de cette maison de style néo-géorgien.

Il revint sur ses pas et se dirigea vers l'entrée. Devant lui, deux

hommes d'affaires corpulents habillés en costume sombre et qui sentaient l'alcool s'engouffraient dans l'escalier. Ils riaient, se frottaient les mains et semblaient excités comme des collégiens en goguette.

Le Guerrier sourcilla. À moins d'être des comédiens talentueux, ils avaient l'air d'être sortis pour une virée de vieux garçons célibataires en quête d'une bonne fortune rétribuée. L'établissement en demi sous-sol semblait donc peu dangereux.

Légèrement plus détendu mais toujours en alerte, le Guerrier entama sa descente vers le hall. Un videur habillé d'un polo et d'un pantalon noirs montait la garde à côté d'une porte capitonnée. À sa gauche, assise à une table qui servait de guichet, se trouvait une jeune blonde dont la robe couvrait à peine les charmes plantureux.

— Vous êtes membre, monsieur ? gloussa-t-elle d'une voix aiguë.

— Membre ? Non. Mais je cherche du bon temps, si vous voyez ce que je veux dire..., répondit le Guerrier avec un clin d'œil égrillard.

— Vous êtes à la bonne adresse. Mais on n'entre pas si on n'est pas membre du club. C'est obligatoire, chéri, et c'est cher.

— Aucun problème, répondit Bolan en ouvrant son portefeuille afin de faire voir la liasse de billets de banque.

— Effectivement, chéri, aucun problème, dit-elle en prenant trois coupures avant de s'adresser au videur : Charles, c'est bon !

Ricanant devant la supposée stupidité du touriste étranger, le videur ouvrit la porte et Bolan entra dans le club. La blonde venait de le taxer de cent cinquante dollars ; ce n'était qu'une petite partie de la somme qu'il portait sur lui, mais il savait pertinemment que d'autres employées se chargeraient de lui piquer le reste, morceau par morceau, jusqu'à ce que le pigeon soit déplumé.

Le Guerrier resta immobile le temps que ses yeux s'adaptent à la faible lumière de ce bordel en sous-sol. La salle principale était relativement grande. Au centre, se trouvait un podium percé verticalement d'une série de barres d'acier qui montaient jusqu'au plafond. Au rythme d'une musique qui se voulait érotique, une jeune danseuse en talons aiguilles rouges et string noir glissait lascivement contre un de ces mâts en métal, la tête en bas. Elle sortit de sa glissade par une pirouette gracieuse qui la remit sur pied. Ciblant l'un des deux hommes d'affaires fraîchement arrivés, elle s'assit sur les genoux du type, puis remonta ses cuisses jusqu'à s'asseoir sur son entrejambe en lui offrant un sourire de petite fille coquette.

Bolan tourna la tête pour examiner la salle. Contre le mur du fond se trouvait un bar tenu par une jeune barmaid aux seins nus. Les cheveux teints en noir accentuaient la pâleur de sa peau. Accoudé au comptoir, se trouvait un seul client, silhouette élancée et élégante. Environ trente-cinq ans. Il sirotait un whisky et essayait de bavarder avec la barmaid. D'autres clients se trouvaient assis devant des petites tables

éparpillées autour du podium. Il était encore trop tôt dans la soirée pour qu'il y ait foule dans ce genre de club. La dizaine de clients attablés ou debout avaient l'air d'être des habitués du lieu. À la table la plus proche, une jeune serveuse aux seins nus posa un verre sur la table et se pencha en avant pour desserrer la cravate du client, ce qui déclencha un rire gras chez un duo d'hommes d'affaires déjà bien allumés.

Le personnage le plus intéressant se trouvait assis à la plus grande des tables. Les tempes grisonnantes, élégant dans son costume de grand faiseur, il était assis en face d'un homme âgé, anxieux et fort mal habillé, qui avait l'air de supplier son interlocuteur. Deux grands gaillards, bien sapés, regardaient la scène, visiblement amusés par les efforts du vieil homme dépenaillé.

Aucune indication de la présence des Serbes. Mais, très honnêtement, Bolan ne s'attendait pas à les voir dans les parages. Il avait la quasi-certitude qu'ils se trouvaient à présent dans un bureau dont la porte n'était pas visible depuis l'endroit où il se tenait, ou déjà mis à l'abri dans une planque. Sans trop en avoir l'air, il scruta la pièce à la recherche de caméras de sécurité, mais la pénombre était telle qu'il lui était impossible de savoir ce qui se cachait ou non dans les recoins sombres.

Un trio d'hommes, le dos appuyé contre le mur, avait l'air d'attendre l'arrivée de quelqu'un. Bolan décida qu'il pouvait également attendre. Après tout, il prendrait l'avion suivant, même s'il ne savait pas trop ce qu'il faisait ici. La mort du père de famille, suivie par l'exécution ignoble de la jeune vendeuse, l'avait suffisamment révolté pour continuer à suivre cette piste hasardeuse. D'une démarche nonchalante, il avança vers le bar.

— Un Jack Daniel's sans glaçon, s'il vous plaît.

Posant son sac de voyage sur la moquette sous un petit meuble de service, il se retourna et, adossé au comptoir, prit l'attitude du touriste détendu et souriant. La danseuse quitta l'homme d'affaires bedonnant et remonta sur le podium par un lent mouvement qui mettait en valeur ses longues jambes habillées de résilles noires.

Durant quelques minutes, le Guerrier eut le sentiment qu'il perdait son temps. Puis son cerveau passa en mode alarme : quelqu'un l'observait. Doucement, il tourna la tête pour voir qui s'intéressait à lui. C'était le jeune mec du bar. Il lança un sourire sympathique au Guerrier, puis, avant de se retourner, leva son verre à la danseuse qui se produisait sur le podium.

Il n'avait pas l'air de faire partie d'une équipe de sécurité, et, pourtant, rien dans sa personne ne laissait supposer qu'il était venu au club pour les filles. Donc, cet homme était potentiellement dangereux.

Bolan quitta le comptoir et s'assit à la table la plus éloignée possible

du bonhomme. Là, au fond de la salle, sa place lui permettait une vue d'ensemble du club.

À l'autre extrémité, impassibles, les deux hommes des triades buvaient leur verre. Une magnifique créature rousse habillée d'une robe bleu pâle hyper moulante passa dans la ligne de vision du Guerrier. Le frôla presque. Et, à cet instant, l'ambiance dans la salle se modifia. Car, après être passée devant lui et avoir pris place à son côté sans y être invitée, l'Exécuteur remarqua que le duo de San Francisco se tournait vers le vieux mal fringué, les gorilles, et le type que Bolan jugeait être le boss du petit groupe. L'un des gorilles avait saisi le petit doigt de la main droite du vieil homme et le pliait en arrière, une torture douloureuse et très efficace. La victime se tortillait sur son siège et suppliait ses bourreaux, sans que personne dans la salle semble rien remarquer.

Bolan ignore la rousse assise à côté de lui et qui venait d'envoyer un signal non verbal à la barmaid. Cette dernière chargea illico un plateau de deux verres d'un faux champagne et les apporta à la petite table sans prononcer un mot ou faire de sourire. Les deux paires d'hommes d'affaires se passionnaient pour le spectacle sur le podium. Le type toujours accoudé au bar observait l'action à la table au fond de la salle avec autant d'intérêt que Bolan.

Le boss leva une main autoritaire et le garde du corps lâcha le petit doigt de sa victime. Haletant, l'homme s'écroula de sa chaise.

En se relevant, il sembla découvrir les hommes des triades. La stupéfaction dans son regard fut chassée aussitôt par une expression de soulagement. Bolan fixait son attention sur les deux Californiens. Le type aux cheveux peroxydés fit non de la tête très discrètement. Tout espoir s'effaça alors du regard du vieil homme mal fringué qui prit des allures de chien battu. Brusquement, il se tourna vers le boss et ses gorilles.

La belle rousse en robe bleue s'offusqua devant le refus évident de Bolan de toucher au verre de champagne. Il n'avait plus besoin de jouer le touriste. D'un moment à l'autre, les événements allaient changer de style.

Le boss fit un geste à l'intention de ses hommes. De concert, les mains droites se glissèrent sous les vestes.

Mais, à la grande surprise du Guerrier, aucun ne brandit de flingue. Chacun des deux hommes sortit une machette luisante sous les lumières du podium, prenant des postures de combat, alors que les hommes des triades se levaient avec agilité et se propulsaient droit devant, fonçant comme des bœufs. Bolan s'attendait à les voir dégainer et tirer dans le tas. Il fut sidéré de constater qu'ils acceptaient de se battre, machettes en main.

Il devait y avoir une bonne raison pour expliquer que personne

n'avait choisi de se servir d'arme à feu, mais ce n'était pas le moment de chercher une réponse. Bolan remarqua que les quelques clients du club avaient enfin pris conscience du danger. La peur paralysait les uns, la panique poussait les autres à la fuite. La barmaid venait de disparaître. Plus aucune prostituée dans la salle.

Bolan se serait contenté de laisser les combattants s'entretuer, mais ce n'était pas aussi simple. Il y avait des innocents qui risquaient fort de se faire buter et, surtout, le Guerrier commençait à en avoir marre de jouer les spectateurs impuissants.

Le vieil homme se trouvait coincé entre les combattants. Nerveusement, il regardait autour de lui, cherchant un chemin pour s'enfuir. En tentant de le faire, il reçut un violent coup de poing qui l'envoya inconscient sur le sol. Intéressant, se dit Bolan, les autres semblaient vouloir garder ce type en vie.

Mais, en se retournant pour frapper le malheureux, le garde qui se trouvait à gauche du groupe s'exposait à une attaque. Le malabar à la queue-de-cheval sauta en l'air avec une agilité surprenante pour un mec de son gabarit. D'une extension de la jambe, il prolongea son vol en avant et arriva à bon port. Le truand reçut un colossal coup de pied dans la mâchoire et ses pieds quittèrent le sol. Sa machette lui tomba des mains et il finit sa course en se cognant la tête contre la table occupée par un duo d'hommes d'affaires qui semblait beaucoup s'amuser au spectacle, trop soûls pour prendre conscience du danger.

Le gus se trouvait éjecté du jeu et hors service, mais pas son arme. L'un des hommes en goguette s'avisa que c'était précisément ce dont il avait besoin pour pimenter sa vie plutôt morne. Traçant de larges cercles au-dessus de sa tête, il brandit la machette sans se rendre compte qu'il venait de se jeter dans la gueule du loup.

L'homme risquait fort de se faire trucher. Bolan poussa un soupir et partit à sa rescousse. En trois enjambées, il traversa l'espace qui le séparait de cet abruti imprudent. De sa main droite, il l'attrapa par l'épaule et le fit pivoter vers lui. Du poing gauche, il le frappa sous la mâchoire et lui fit balancer la tête comme si elle était montée sur ressorts. Le coup était mesuré, rapide et efficace. L'homme se retrouva immédiatement allongé et inconscient. Il ne jouerait plus les héros.

Entre-temps, l'Asiatique peroxydé esquiva des coups de machette venant de l'autre garde du corps. La lame traça un sillon dans les airs et aurait pu lui fendre le crâne comme un melon mûr, mais le type était agile et futé. Il plongea les doigts de la main entre les côtes de son adversaire. Surpris et déséquilibré par l'attaque imprévue, l'autre lâcha sa machette, trébucha en arrière, et reçut en plein ventre la lame que le peroxydé brandissait devant lui. Les yeux exorbités, haletant, il eut du mal à comprendre la raison de l'hémorragie qui jaillissait de sa bouche. Il baissa les yeux, incrédule, et vit ses propres boyaux tomber en

cascade par-dessus sa ceinture.

Le balaise des triades ne prêtait aucune attention au boss qui, lui, ne semblait pas vouloir se salir les mains. Se penchant en avant avec autant de vélocité que son camarade aux cheveux teints, l'Asiatique souleva le vieux type mal fringué et le jeta par-dessus son épaule d'un seul mouvement.

Bolan considérait le duo des triades comme une menace pour sa propre sécurité, mais ils n'étaient pas les seuls. Il se déplaça en direction de la sortie, prêt à battre en retraite et à quitter cette bauge. Du coin de l'œil, il remarqua le videur rejoindre enfin la mêlée en courant sans se préoccuper de lui.

À son tour, le consommateur du bar décrocha enfin du comptoir et s'approcha du monstre à la queue-de-cheval. Bolan comprit à sa façon de se tenir que le type avait du cran mais très peu d'expérience. Il avait l'air résolu mais transi de peur. Si Bolan l'avait remarqué, il était certain que l'homme à la queue-de-cheval l'avait compris aussi.

Mais il n'eut pas le temps d'intervenir, empêché par l'arrivée sur lui du trio qui jusque-là était resté tranquillement appuyé contre le mur. En formation de triangle, ils tournaient autour de l'Exécuteur. Impossible donc de les contrôler tous les trois en même temps. Leur hésitation étant palpable, l'Exécuteur tournait sur lui-même en dessinant un cercle serré. Une seule erreur de leur part, et il la saisirait pour l'utiliser à son avantage.

Le plus svelte des trois fit un pas en avant. Une bouteille de bière à la main, il la brandissait de façon menaçante. Le Guerrier pivota, cibra la poitrine exposée de son assaillant et, d'un violent coup de pied en extension, l'envoya dans un vol plané arrière s'écraser contre le mur. Ayant créé une brèche dans le triangle, il se repositionna afin d'affronter les deux tueurs restants. Ils se ruèrent sur lui sans attendre. Manifestement, ils espéraient le déstabiliser.

Ils l'avaient fort mal jugé. Bolan les attendait. Du tranchant de la main, il accrocha la gorge du premier avec une force suffisante pour lui briser le cou. Le pourri s'affala comme un tas de chiffons alors que celui qui restait fonçait sur lui, les poings serrés comme pour le boxer. De son avant-bras, Bolan bloqua aisément le premier coup. Simultanément, de sa main libre, il lui fracassa les côtes. Plié de douleur, le voyou tomba. Soudain, l'homme à la bouteille de bière fit mine de vouloir se relever. Bolan lui envoya un coup de pied qui lui cassa la mâchoire. Rideau.

Le Guerrier se tourna alors pour s'occuper de ceux qui restaient dans la bagarre. Le peroxydé esquivait le couteau du videur. Tous les deux cherchaient la faille, l'occasion pour attaquer. Pendant ce temps, le géant des triades se trouvait sérieusement bloqué par le jeune mec élégant. Gêné par le poids mort du vieil homme sur son épaule et qu'il

n'avait pas lâché, le balaise ne put esquiver un coup de poing dans le ventre. Il poussa un soupir mi-grognement mi-sifflement sans arrêter sa progression. Mais le coup de pied dans le ventre qui suivit eut l'effet escompté. Le géant s'effondra immédiatement et lâcha son chargement. Le jeune homme eut un sourire enfantin, fier d'avoir abattu un homme hors du commun.

Sous le choc, le vieil homme revint à lui et fit preuve d'une détermination inattendue. Il se leva, cherchant un ennemi. Bolan ignorait dans quel camp se trouvait le bonhomme, mais il ne semblait pas dangereux et il vint à son secours. Ramassant un pied de table cassé, il arriva dans le dos de l'homme à la queue-de-cheval qui se relevait, siffla pour attirer son attention. Le type se retourna et remarqua le pied de table prêt à s'abattre sur lui comme une massue et tendit le bras pour parer le coup. C'était le geste que le Guerrier attendait. La massue frappa inutilement l'avant-bras, alors que la chaussure du Guerrier s'enfonçait violemment dans l'entrejambe du pourri. Ensuite, Bolan saisit une bouteille sur le bar, la brisa contre le comptoir. D'un coup sec, il lacéra la jugulaire du géant. Les doigts du géant cherchèrent à arrêter les jets cramoisis qui puisaient, puis soudain, il s'effondra. Personne ne pouvait plus rien pour lui.

Le vieil homme, incrédule, fixait l'homme mourant. Pour Bolan, l'expression hagarde en disait long sur le manque d'expérience de ce type en matière de bagarre. Mais il en restait trois dans le club pour qui c'était tout le contraire. Ils représentaient un véritable danger.

Le peroxydé avait enfin fait son affaire au videur du club et s'était retourné contre le jeune mec élégant dont le costume avait déjà beaucoup souffert. Il y avait de fortes chances que l'Asiatique soit mieux entraîné dans les arts martiaux. L'Exécuteur décida que le combat avait assez duré et, à l'instant où l'homme des triades se jetait sur son adversaire, il reçut une double manchette sur les cervicales et s'écroula pour le compte, les yeux révulsés.

Le jeune mec leva les yeux vers Bolan, eut un sourire innocent et haussa les épaules.

— J'ignore qui vous êtes. Votre identité m'est complètement égale. Mais je ne vous dois rien, et vous, vous ne me devez rien. Merci quand même.

Bolan jeta un coup d'œil en direction du vieil homme.

— Occupez-vous de lui, ordonna-t-il.

— Non ! Il reste, affirma le boss d'un ton sec.

Eh bien ! En voilà un qui ne perdait pas facilement son sang-froid ! songea le Guerrier. Pendant les quelques minutes qu'avait duré la bagarre, et malgré les morts étalés sur le sol, il n'avait pas quitté sa chaise ni montré la moindre inquiétude.

— Il reste ? Non, vous restez. À moins que vous souhaitiez que je

m'occupe aussi de vous. Compris ? rétorqua Bolan.

L'homme répondit par un haussement d'épaules et quelques mots marmonnés et incompréhensibles. Il avait un curieux accent. Indéfinissable, pour Bolan en tout cas.

L'Exécuteur fit un geste à l'intention du jeune homme. Soulevant le vieux écroulé sur une chaise, l'autre l'entraîna en marche arrière vers la sortie, pendant que le Guerrier récupérait son sac de voyage sous le petit meuble où il l'avait laissé.

Une fois dehors, ils montèrent les marches à toute vitesse. Arrivés sur le trottoir, l'air frais sembla réveiller l'instinct belliqueux du vieux type.

— Qu'est-ce qui...

— Ta gueule, Arnie ! l'interrompit le jeune gus. Considère-toi heureux. Retourne à ta planque avant qu'ils ne viennent te chercher. Tu viens de vivre la journée la plus chanceuse de ta vie, mec.

— Ouais, mais...

— Pas de « ouais, mais », Arnie. Les Maltais te détestent, et, maintenant, les Chinois te vomissent. Ils vont vouloir ta peau, tu le sais. Disparaîs ! Garde un profil bas et reste dans ton égout.

Le nommé Arnie ne répondit pas. Perplexe, il leur jeta un regard d'incompréhension avant de détalé comme un rat blessé.

— Quant à vous, monsieur, j'ignore qui vous êtes, mais vous m'avez sauvé la vie et celle du vieux Arnie ! J'ai beau dire, je vous suis redevable.

— Vous pouvez payer votre dette en me racontant ce qui vient de se passer là-bas, car, pour être honnête, je n'y ai pas compris grand-chose. C'était quoi cette bagarre à l'arme blanche ?

— O.K. On va causer, pas de problème. Moi aussi, j'ai quelques questions à vous poser. Mais si vous voulez que nous puissions rester en vie suffisamment longtemps pour se raconter nos vies, il vaudrait mieux partir d'ici. Et tout de suite !

CHAPITRE III

Les rues de Soho n'en désemplissaient pas. Un flot incessant de touristes et de badauds de toutes sortes passaient devant le club situé en demi-sous-sol, mais personne ne semblait avoir averti la police du massacre qui venait d'avoir lieu. Malgré ce calme apparent, l'allié inattendu de Bolan regarda nerveusement autour de lui avant de lui faire signe de le suivre.

— Fichons le camp d'ici !

Sans un mot, le Guerrier suivit le jeune homme. Ils parcoururent quelques rues avant d'arriver à une voiture cabossée qui affichait sur le pare-brise un caducée de médecin.

— C'est juste pour éviter de retrouver ma caisse à la fourrière, expliqua le gars en remarquant le regard curieux de Bolan.

Au bout de la troisième tentative, le moteur récalcitrant finit par faire entendre un bruit de machine à coudre. Le propriétaire du véhicule pestait et transpirait. Quittant enfin sa place de parking, il prit la direction d'une des rues principales de Soho sans cesser de regarder nerveusement à droite et à gauche. Bolan resta bas sur son siège de passager et scruta les parages d'un œil plus zen. Il ne savait peut-être pas ce qu'il fallait chercher, mais le Guerrier avait la quasi-certitude qu'il reconnaîtrait le danger s'il se présentait.

La vieille caisse prit Oxford Street, passa sur Tottenham Court Road et continua jusqu'à Euston Road par le quartier de Bloomsbury. La voiture coupa par les quartiers d'Islington et de Shoreditch, fort peu accueillant pour les touristes. Le conducteur resta nerveux jusqu'à leur arrivée dans le quartier d'Angel, qui ne semblait avoir rien d'angélique, au vu de la pauvreté générale qui se lisait sur les façades des maisons délabrées.

— J'ai cru que nous n'allions jamais réussir à nous en sortir vivants.

— Vous avez eu de la chance. On ne s'attaque pas à des narcotrafiquants impunément.

— J'avoue mon imprudence.

— Dans ce cas, reprit le Guerrier, peut-être pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous avez senti le besoin de vous en mêler ?

— Un sens aigu du civisme ? proposa le conducteur en haussant des épaules.

— Je n'en doute pas, s'exclama l'Exécuteur dans un rire grinçant.

Le conducteur regarda Bolan avec intérêt.

— Bon, d'accord. Mais, mis à part le fait que vous vous battez nettement mieux que moi, doit-on supposer que votre intervention se trouvait motivée par autre chose qu'une simple obligation d'assistance à personne en danger ?

Le gus s'amusait. Pourtant, si Bolan avait atterri dans le club parce qu'il suivait les gorilles de la triade pour voir où la piste l'emmènerait, toute l'histoire pouvait se résumer par un sens aigu de la justice et d'assistance aux innocents en danger. Comment pouvait-il répondre cela à un inconnu sans paraître ridicule ? Il décida donc de lâcher un peu de lest.

— On fait un marché. Je vous dis pourquoi j'étais là à condition que vous me disiez ce que vous y faisiez, pourquoi ils ne se sont pas servis d'armes à feu et pourquoi Arnie s'est enfui. Ça vous va ?

— Ça marche, répondit le conducteur en prenant un angle de rue.

Bolan lui donna un condensé de l'épisode de la fusillade à l'aéroport, comment il avait poursuivi les Serbes jusqu'à Soho, où il avait perdu leurs traces, mais surpris deux gorilles de San Francisco. Faute de mieux, il avait décidé de les suivre dans le club, et, lors de la bagarre, il était bien obligé de se défendre. Il s'identifia comme Mike Baxter, vendeur de voitures à San Antonio, puisque c'était écrit sur son passeport, persuadé que l'autre n'en croirait pas un mot.

Le chauffeur écouta attentivement jusqu'à la fin du récit. Finalement, sans regarder le Guerrier, il se lança.

— J'avais vu un reportage à la télé sur le massacre à Heathrow juste avant d'aller chercher mon pote Arnie. Et il faut que je vous le dise, vous avez été filmé à l'aéroport. Les chaînes de télévision l'ont diffusé. Votre anonymat est sérieusement compromis, même si vous n'êtes pas hyper reconnaissable sur la bande vidéo. Mais moi, j'ai reconnu les deux Serbes. Et si moi j'ai pu le faire, vous pouvez compter sur les keufs pour se mettre sur la piste.

— Pardon ? Vous dites que vous connaissez ces deux Serbes ?

— B'en ouais... Ce sont de gentils garçons qui aiment leur maman, mais ils ne peuvent plus rentrer à la maison parce qu'ils ont un mandat de recherche sur la tête. Ce n'est pas les seuls que je connais dans cette situation. Il y a d'autres types comme eux qui travaillent en free lance pour les gangs, ici à Londres. Ils sont trop contents d'avoir du boulot.

— Oui, en effet, je connais le genre. De pauvres expatriés, vraiment à plaindre, commenta Bolan sur le même ton ironique.

— Surtout quand ils sont de bons mercenaires. Vous n'êtes peut-être pas de la partie, mais il faut savoir que les meilleurs sont toujours

recrutés par les gangs les plus performants. Ces deux mecs-ci, ils doivent vraiment être merdeux s'ils travaillent pour les Maltais.

Bolan fronça des sourcils. Les Maltais ? D'expérience, il savait que les gangs maltais sévissaient dans Soho par autorisation spéciale de la mafia sicilienne en échange d'un pourcentage sur le chiffre d'affaires.

— Depuis quelques années déjà, les relations entre la mafia et les Maltais fonctionnent par entente mutuelle mais à l'arrivée de la *mafia*, la mafia russe, elle a voulu sa part du gâteau. Puis les *yardies* ont commencé à se faire connaître.

— Les *yardies* ? demanda Bolan.

— C'est de l'argot pour les gangsters natifs de la Jamaïque venus travailler à Londres. Puis les Chinois, eux aussi, ont voulu leur part. Vous savez à quel point la *mafia* est pointilleuse et disciplinée... Non, bien sûr, un vendeur de voitures ne connaît rien à ces affaires-là. Eh bien, les Chinois n'avaient pas assez d'immigrés sur le sol britannique pour prendre le pouvoir. Quant aux Jamaïcains, leurs petites frappes avaient trop souvent la tête ailleurs. Trop dispersées et trop indépendantes pour constituer une véritable menace. Et c'est là où l'histoire commence à se corser. Avec l'arrivée des Russes, les *yardies* se sont rendu compte qu'il valait mieux s'organiser. Ainsi, avec tous ces acteurs sur la scène londonienne du crime, un conflit d'intérêt est devenu inévitable. Donc les triades ont décidé de mettre de la pression sur tout le monde.

— Ce qui expliquerait pourquoi j'ai croisé ces deux types, des hommes de mains des triades de San Francisco qui se pavanaient dans les rues de Soho comme si c'était leur territoire.

— Ça pourrait le devenir si les batailles continuent. Mais, dites donc, on dirait que vous en connaissez un rayon sur le Crime Organisé, pour un vendeur de voitures !

— Vendeur de voitures, n'exagérons pas ! Je suis propriétaire d'une chaîne de garages. Mais dans une autre vie...

— Ouais ! Dans une autre vie, comme vous dites, je vous verrais bien dans les Forces Spéciales ou quelque chose de ce genre, non ?

Le silence tonitruant de l'Exécuteur n'incitait pas à l'interrogatoire et son compagnon n'insista pas.

— Ici, le Crime Organisé a longtemps été une industrie familiale. Difficile à pénétrer pour les étrangers : les triades, la mafia, et cetera. Mais les temps changent. Les Maltais savent qu'ils n'arriveront pas à s'imposer et à suivre le rythme, donc ils embauchent des jeunes Serbes pour les basses œuvres. Le problème c'est qu'ils sont radins, les Maltais. La qualité, ça se paie. Ils préfèrent la racaille bon marché et finissent avec des types imprévisibles comme ces deux salauds.

— Ainsi, résuma Bolan, les Maltais tentent de garder leur part de marché en se servant d'un groupe de seconds couteaux mal entraînés et

mal encadrés, qui sont plus une menace pour le public et leurs employeurs que pour les autres gangs.

— Exactement. La police les connaît bien et les suit de près. Elle ne va pas tarder à obliger les Maltais à s'en débarrasser avant que la situation soit ingérable. L'épisode à l'aéroport aujourd'hui c'était du travail bâclé, et ça fait désordre, les flics détestent ça.

— J'ai vu des situations bien pires. Mais il faut que justice soit faite pour ce qu'ils ont fait aujourd'hui. Et il faut les arrêter avant qu'ils ne commettent d'autres massacres.

— Écoutez, mon vieux. Je ne sais décidément pas qui vous êtes ni ce que vous cherchez, mais, justicier, ce n'est vraiment pas mon rayon. La bagarre ce n'est pas trop mon truc.

— Vous êtes tout sauf lâche. Je vous ai vu en action. Vous avez du courage, même si l'on voit bien que vous manquez de compétences au combat.

— Merci de me remonter le moral, plaisanta le conducteur. Je ne me suis pas encore présenté. Je m'appelle Danny Sugarman. Je suis détective privé, et pas du genre Mike Hammer, si vous voyez ce que je veux dire. Autrement dit, la violence, je la fuis. Je suis nul pour ça. Je recherche une clientèle inquiète pour l'infidélité d'un époux, ou des mémés qui ont perdu leur toutou.

— Alors comment est-ce que vous vous êtes embarqué dans les guerres de gangs ?

— Si vous aviez grandi dans le même quartier pauvre de Londres que moi, vous comprendriez le respect qu'on a pour les vieux maîtres. Les Kray et les Richardson étaient mythiques. Les gens honnêtes se délectent du récit des crimes crapuleux. Ça apporte du piment à la vie de tous les jours et donne l'impression qu'on peut dormir tranquilles sachant que le crime, ça se passe toujours ailleurs, jamais chez nous.

— Bon ! Vous voilà devenu détective privé. C'était un rêve pour vous quand vous étiez enfant ?

Sugarman écarquilla les yeux et se mit à rire. Hilare, il tapa de la main sur le volant en regardant Bolan.

— Putain ! Désolé, Mike, ce n'est drôle que pour moi. Si je suis devenu détective, voyez-vous, c'est un misérable concours de circonstances. J'avais merdé dans tous les boulots que j'avais jamais eus. Pour le dernier, j'étais agent de sécurité, brigade de nuit, dans une grosse institution financière au cœur de la City. Un système de sécurité plus serré que le cul d'une bonne sœur. Un boulot cool mais d'un ennui ! Je passais la plupart de mon temps à lire et à regarder des vidéos porno plutôt que de surveiller les moniteurs de contrôle. Résultat : on m'a viré comme un malpropre.

— Alors, pourquoi choisir quelque chose d'encore plus dangereux ? Pourquoi la profession de détective ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai choisie, c'est elle qui m'a choisi. Un soir, un des collègues de mon épouse m'a raconté qu'il soupçonnait sa femme de le tromper. Il savait que j'étais agent de sécurité. Il m'a demandé d'enquêter. Et, de fil en aiguille, de collègue en voisin, un coup de main par-ci, un coup de pouce par-là, je me suis retrouvé avec un cabinet, un associé et cette vieille caisse pourrie. Si vous me trouvez dépassé par les événements, c'est la faute de mon associé.

— Comment cela, sa faute à lui ?

Manifestement, ils étaient arrivés à la périphérie de la ville. La circulation était plus fluide, le quartier beaucoup moins commerçant. Il y avait beaucoup plus de maisons individuelles que de résidences, de la verdure, des bois et de grands espaces verts. Sugarman quitta l'avenue sur laquelle ils roulaient depuis un moment et s'enfila dans un labyrinthe de petites rues. Visiblement détendu, il s'approchait de chez lui.

— Foncièrement, c'est un type bien. Quand je l'ai connu, c'était un journaliste à qui on essayait de faire porter le chapeau pour une affaire de fraude. À l'époque, moi, j'enquêtais sur un homme politique – histoire de cul. Lui aussi, mais pour autre chose. Ayant lu son article, je me suis adressé à lui pour des infos. Justin, c'est son prénom, s'est fait virer du journal pour avoir accepté du fric. On était devenus copain, et il s'est mis à travailler avec moi. Cela s'est fait d'une manière tout à fait naturelle. Justin, c'est un type de caractère, mais il aime trop la bagarre. Ça m'est égal tant qu'il ne m'implique pas dans l'affaire.

— Mais il l'a fait. Il vous a impliqué dans un truc bien pourri...

— Oui. Il enquêtait sur une gosse de quinze ans du nom de Samantha True. Ses parents pensaient qu'elle avait fait une fugue. En fait, elle avait un petit ami, un petit dealer, qui la fournissait en crack. Et ce jeunot avait fumé tous ses bénéfices. Le montant de sa dette l'effrayait, donc il a décidé de disparaître avec la gamine. Mais ses fournisseurs – des types alliés aux Maltais – l'ont rattrapé. Pour sauver sa peau, il leur a proposé un marché : la fille si on effaçait l'ardoise. Ils ont pris la fille mais, au lieu d'effacer l'ardoise, ils l'ont effacé lui...

— Qu'est-ce qu'elle est devenue, la fille ?

Sugarman se gara et coupa le moteur.

— Notre piste se terminait avec ce bellâtre de la cinquantaine que vous avez vu au club, ce soir. C'est une grosse huile qui vient de monter en puissance. Il est devenu très difficile à joindre. Et voilà où Arnie nous était utile.

— Je commençais à me demander quand il allait faire son entrée dans votre récit.

Sugarman fit une grimace.

— Eh bien, Arnie n'est pas le genre de personnage qui inspire la confiance. À dire vrai, c'est un enfoiré de première, de la racaille, mais

il me rend de sacrés services. Il traîne partout, sait tout, connaît tout le monde. Il m'a connu tout gamin, quand il était l'amant de ma mère, et m'aime comme son môme. Toujours dispo pour moi. Voilà pourquoi j'ai tout fait pour le protéger dans le club. C'est un voyou, mais comparé aux mecs avec qui il bosse, lui, il sent la rose. Malheureusement, il est trop gourmand, jamais content de l'oseille qu'il gagne en trafiquant des armes pour les Maltais. Alors il s'est mis à vendre des infos. À moi, à Justin, à la police, aux triades. Les flics et les Chinois, eux, se foutent pas mal de l'origine des informations et ne se soucient guère de protéger leurs sources. J'ai pu comprendre que, de leur point de vue, cela ne fera pas de mal si les Maltais apprenaient que la raison pour laquelle ils se font trop souvent coincer par les keufs, c'est parce que leurs potes les trahissent. Voilà pourquoi le bon vieux tonton Arturo et ses hommes questionnaient Arnie tout à l'heure dans le club.

— Et cela explique pourquoi il s'attendait que les Américains de triades viennent à sa rescousse, conclut Bolan, sidéré. Mais cet Arturo, c'est qui exactement ?

— Arturo Sartini, le caïd des Maltais. Ses hommes le voient comme un dur. Mais, comparé aux triades et aux *yardies*, c'est un grand mou.

Bolan resta silencieux pendant quelques instants à réfléchir sur sa position. Finalement, il se tourna vers Sugarman.

— Ces deux Serbes, je veux leur peau. Quant aux triades, j'ai quelques différends de longue date à régler avec eux. Je veux bien vous donner un coup de main à vous et à Justin pour retrouver la jeune Samantha. Et vous, vous allez m'épauler.

— En faisant quoi ?

Bolan comprit aussitôt les craintes du bonhomme.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne vous demanderai pas de vous battre. J'ai l'habitude de jouer perso. Mais vous êtes sur votre territoire. Vous le connaissez bien. J'aurai besoin de renseignements pour lancer une opération de nettoyage. J'aurai besoin aussi de matériel. Justin doit connaître les armuriers du coin, non ?

— Vendeur de voitures, hein ? D'accord, ça ne me regarde pas. En fait, Justin m'attend. Vous allez pouvoir le lui demander directement.

Ils descendirent de voiture et montèrent les marches d'une petite maison à colombage. Une lampe brillait dans une pièce du rez-de-chaussée, jetant son faisceau lumineux sur deux personnes visibles à travers les vitres.

— Steph m'attend toujours avec impatience lorsque Justin est chez nous. Elle est convaincue qu'il va nous faire tuer.

— Et ses craintes sont fondées ?

— Bien sûr que non ! Elle délire, dit Sugarman, jovial.

CHAPITRE IV

Lorsqu'ils entrèrent dans le salon, les deux silhouettes visibles depuis le perron de la maison se tournèrent vers eux pour les accueillir.

— Danny ! Enfin ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Regarde-toi, l'état dans lequel tu es ! Ton visage est contusionné, tes fringues sont en lambeaux !

Les mains jointes, Bolan resta sur le seuil de la porte pendant que les deux époux se disputaient.

— Vraiment, t'exagères, mec ! enchaîna l'autre occupant de la pièce, un grand sourire sur les lèvres.

Bolan scruta l'individu. Quelques années de moins que son associé, sans doute, nettement plus costaud, un physique puissant, une barbe de trois jours, de longs cheveux châains, un regard intelligent. Lui, aussi, il était en train d'examiner cet inconnu qu'était l'Exécuteur.

— D'après ce que je vois, tu t'es fait aider, hein ? Il s'en est mieux sorti que toi, mon vieux.

Bolan avança d'un pas.

— Vous devez être Justin. Moi, c'est Mike Baxter. Danny m'a aidé à régler un petit problème. Rien de grave vraiment.

— Ah bon ! répondit Justin Stamp en lui serrant la main d'une poigne ferme tout en cherchant un indice supplémentaire dans le regard de Bolan.

Ne trouvant rien, il se tourna vers Sugarman, dont la femme poussa un soupir et lança un regard noir et plein de reproche en direction de l'associé de son mari.

— C'était encore un coup signé Stamp. Un jour, Sugar se fera descendre et je serai veuve ! Bon, je vous laisse parler boutique.

— Ce n'est pas la peine, Stephanie. Nous allons à mon bureau. Pas pour longtemps, je te le promets.

— C'est ce que tu dis toujours.

Bolan fut content de sortir de la maison. L'inquiétude de la jeune épouse était palpable. L'Exécuteur ignorait de quoi Stamp était fait, mais il était évident que Sugarman n'était pas bâti pour de tels événements.

— Vous ne m'avez jamais dit pourquoi on se battait uniquement à l'arme blanche ce soir, demanda Bolan. Je n'ai vu personne dégainer une arme à feu.

— Nous sommes en Angleterre, ici. Nous avons un sens très particulier du fair-play. Le mois dernier, il y a eu un accident. Un des mecs des triades a raté son coup en visant un Maltais, et il a endommagé la « marchandise », comme ils disent entre eux.

Bolan lança un regard perplexe vers le costaud.

— On vous briefera plus tard. Là, on est arrivés, dit Stamp alors que Sugarman garait la voiture le long du trottoir.

Le bureau des deux détectives se trouvait dans une rue étroite, au-dessus d'une petite boutique fermée à cette heure de la soirée, alors que, en face, la porte à tambour d'un pub tournait comme un moulin à l'entrée de nouveaux arrivants venant profiter du *happy hour*. Le trio monta à l'étage par un escalier raide et sans moquette. Sugarman fit tourner la clé dans la serrure et poussa la porte marquée aux noms des deux occupants : « Sugarman et Stamp, Enquêteurs. » Sugarman alluma le plafonnier, avança jusqu'à la fenêtre dont il fit descendre le store.

— L'un de vous finira-t-il par me raconter ce qui s'est passé, oui ou merde ? exigea Stamp en versant du bourbon dans trois tasses à café ébréchées posées sur le rebord de la fenêtre.

Sugarman se lança dans un condensé des événements de la soirée, en prenant soin d'introduire quelques détails supplémentaires à l'intention de Bolan pour lui permettre d'avoir une vue d'ensemble sur sa version des faits. Excellent observateur, le privé fit un récit juste et équilibré sans se dévaloriser et sans se faire mousser.

— Ça a dû être amusant, commenta Stamp avec une grimace. Et comment êtes-vous arrivé dans ce merdier, monsieur Baxter ?

Bolan lui raconta sommairement la fusillade à l'aéroport et sa poursuite des deux Serbes jusqu'au club de strip-tease.

— Ah ! J'ai vu le reportage à la télé. Heureusement pour vous, les caméras de sécurité de l'aéroport n'ont pas pris votre visage en gros plan. Tout de même, nous pouvons supposer que la police est déjà à votre recherche, comme pour les deux Serbes. Eux, elle aura du mal à les trouver car Sartini les a sans doute déjà mis au frais.

— Où qu'ils se cachent, dit Bolan, je dois les trouver. Et leur patron – puisque patron il y a – m'intéresse aussi. Il semblerait que mes objectifs s'accordent avec les vôtres. Une collaboration serait mutuellement bénéfique. Le combat et les combattants, c'est mon rayon. Sans vouloir vous froisser, Danny, je ne crois pas que vous vous y connaissez.

— Effectivement. Ce n'est pas du tout mon truc.

— Quant à vous, poursuivit Bolan en se retournant vers Justin

Stamp, j'ignore si vous êtes performant, mais Danny me dit que vous savez vous battre.

— Eh bien, répondit Stamp en se mordillant la lèvre inférieure, venant de quelqu'un d'autre, je pourrais jouer les malins, mais puisque je vous trouve sympathique et vous avez été honnête, je vais l'être aussi. En bagarre à mains nues, je me débrouille bien, très bien même. Les armes à feu, je m'y connais un peu. Mais, comparé à vous, j'ai un niveau de débutant. J'ignore comment j'aurais réagi si j'avais été à votre place à Heathrow, mais, armé, je n'aurais pas hésité à leur tirer dessus.

— Bien. Je vais vous parler très franchement, Justin. Vous avez du surpoids et vous n'avez jamais été militaire. Soyons réalistes, en situation de combat, vous seriez sans doute rapidement débordé. Mais vous semblez quelqu'un de pragmatique et vous avez du cran. C'est plutôt rassurant. Nous allons devoir liquider ces ordures, car si nous ne le faisons pas, c'est eux qui vont nous liquider. D'accord ?

— C'est clair.

— Alors, il nous faut un plan d'action. Danny m'a déjà briefé sur l'essentiel, maintenant il me faut des détails précis. Et j'aurais besoin de me procurer des armes. Savez-vous à qui je peux m'adresser ? Il ne s'agit pas de trouver un petit pistolet d'amateur. Il me faudra un P-M, un fusil semi-automatique, des armes de poing, un couteau du genre Tekna ou bien une Wilkinson Sword. Et puis, j'aurai besoin de grenades si on peut se les procurer. Des frag, peut-être aussi des grenades à gaz.

Stamp le regardait, les yeux écarquillés, et fit non de la tête très lentement. Un ange passa.

— Moi, je sais, dit Sugarman d'une toute petite voix.

Ahuri, Stamp se retourna brusquement vers son associé.

— Toi ?

— Il suffit de demander à Charly.

— Non, mais je rêve ! Ben, qu'est-ce que tu attends, crache le morceau ! Que sais-tu sur ce minable fourgue que je ne sache pas ?

— Je sais par exemple que c'est lui qui a fourni tout le matériel à Al Zaqwa pour l'attaque contre le commissariat de police l'année dernière. À mon avis, Charly continue à trafiquer.

— Si c'est le cas, commenta Bolan, je crois qu'il fera l'affaire. On devrait se mettre en route. Le temps presse.

Sugarman lança son trousseau de clés à son associé.

— Toi, tu prends ma caisse et vous allez direct chez Charly. Moi je rentre à la maison à pied pour essayer de calmer Stephanie. Vous m'appellez, d'accord ? Baxter a parfaitement raison, je suis mieux en arrière-boutique. Mais vous pouvez compter sur moi pour la logistique. Je suis sûr que Charly a ce que vous cherchez. Il faudra simplement le

bousculer un peu.

* * *

La voiture parcourait les rues étroites de l'Est londonien. Bolan et Stamp avaient quitté la banlieue et entraient au cœur de la ville. Pendant le trajet, les deux hommes s'étaient briefés mutuellement.

Stamp se mordillait la lèvre inférieure, un tic nerveux que Bolan avait déjà remarqué. Finalement, le gros costaud brisa le silence.

— J'ai une bonne vue d'ensemble sur la façon qu'ont les Maltais et les Chinois de fonctionner. Mais plus on approfondit les choses, plus il semble que les deux parties – principalement à la demande d'Arturo lui-même – sont en train de tisser des liens et de construire des alliances. Le maquereau maltais en a marre de rester petit. Les Chinois ont compris cela depuis longtemps. Le tonton Artie a des ambitions pour ses filles, et il veut agrandir son service d'exportation vers des destinations exotiques. Il se garderait bien d'employer le terme « traite des Blanches » mais cela revient au même. Une jolie jambe galbée et bien blanche fait tourner les têtes dans bien des pays à l'est du Nil. Bizarre, moi j'ai toujours eu un faible pour les Indiennes, mais les goûts et les couleurs, hein ? La comptabilité se fiche de la couleur de l'argent ou des filles qui rapportent. Mais pour faire d'une pierre deux coups, tonton Artie demande à ses filles de transporter de la drogue. Elles servent de mules pour les triades à travers leurs réseaux d'esclavage, et ça laisse de très jolis bénéfices à l'homme de l'île de Malte. Il paraît que les Maltais proposent aussi aux triades d'excellents circuits pour le blanchiment d'argent sale. Donc, pour eux, c'est pile on gagne, face on gagne. Pas mal, non ?

— Pas mal si vous appréciez misère, dégradation et souffrance. Et si vous n'avez aucune conscience, gronda Bolan.

— Bonne analyse, monsieur Baxter. Et la police dans tout cela ? Eh bien, il y a des flics haut placés qui acceptent avec gourmandise tous les pots-de-vin possibles et imaginables, et des flics motivés mais qui sont paralysés par les premiers. Sans enquêtes, on est sans preuves et dans l'impossibilité de mettre ces salauds derrière les barreaux. Donc, les Chinois et les Maltais continuent à sévir en toute impunité. Le seul os c'est qu'ils n'arrivent pas à se faire confiance. Les Maltais méritent leur réputation de capricieux, et les triades négocient avec eux tout en rêvant de s'emparer de leur empire dans le long terme.

— Résultat, c'est une alliance instable.

— Bingo. Et c'est l'accident avec la « marchandise » dont je vous ai parlé tout à l'heure. Une livraison s'est mal passée parce que des

gorilles avaient dégainé sans réfléchir. Un coup malheureux et une très jolie jeune fille a péri dans la fusillade. Les patrons n'aiment pas le gaspillage. Voilà la véritable raison pour cet accord qui limite les risques et exclut l'usage des armes à feu dans les deux camps. Cela ne veut bien sûr pas dire qu'ils n'en portent pas ! Et de toute façon un accord de ce type ne dure que jusqu'à la première bavure.

— Et le sort de cette fille sur qui vous enquêtez ?

Stamp soupira. Lorsqu'il reprit enfin la parole, une note de tristesse colorait sa voix.

— Samantha, pauvre petite ! Droguée au crack à mort. Trahie par celui qui était son mec, son mac et son fournisseur. Coucher avec n'importe qui pour le prix de quelques doses. Puis finir vendue pour régler les dettes de son mac. Pour la retrouver, ce ne sera pas de la tarte ; est-elle encore sur le sol britannique ou a-t-elle été embarquée sur un vol pour l'Asie ? Morte d'une overdose ? Danny et moi, nous connaissons bien ses parents, ce sont des amis proches. Ils se font un sang d'encre pour leur petite fille. Malheureusement nous n'avons plus aucune piste. Nous avons réussi à remonter la filière un petit peu, mais tous les indices concernant Samantha disparaissent comme par enchantement. Pour être honnête, c'est une affaire trop grosse pour nous.

Bolan fronça les sourcils. Maintenant qu'il savait tout, il comprenait mieux pourquoi les deux hommes avaient pris des risques aussi importants. C'était pour trouver des indices que Danny Sugarman surveillait les malfrats dans ce bar de strip-teaseuses. C'était l'espoir de retrouver Samantha vivante qui motivait Justin Stamp à contacter un trafiquant d'armes.

Ils étaient arrivés dans le quartier de Bow situé dans l'East End. Stamp gara la voiture devant une maison crasseuse et mal entretenue nichée sur Roman Road. Les deux hommes descendirent de voiture et Stamp frappa à la porte. Pendant qu'ils attendaient, le Guerrier leva la tête et repéra une caméra de surveillance cachée au-dessus du montant supérieur. Un battant de bois dont il était prêt à parier qu'il cachait une porte méga blindée. Cette maison n'était pas aussi vulnérable que son propriétaire voulait le faire croire. Au bout de quelques minutes, ils entendirent l'approche de savates sur le parquet de l'entrée. Simultanément, plusieurs points d'ancrage firent entendre leur grincement dans le béton pour donner raison à l'analyse de l'Exécuteur. La frimousse d'un lutin visiblement originaire des Caraïbes fit son apparition sur le seuil. Un large sourire accueillant aux lèvres, il porta la main sur le béret en laine qui maintenait en place ses dreadlocks.

— Mister Stamp ! Quelle surprise ! Ce n'est pas dans vos habitudes de passer chez moi à l'improviste.

— Ah bon, Charly ? Tu attendais quoi, tes amis les keufs ?

Bolan trouva amusante la réaction effrayée du petit homme à la vanne de Stamp.

— Allons, mister Stamp, de telles accusations ne pourraient que ternir ma réputation.

— Ce n'est rien comparé à ce que je pourrais dire au monde entier à propos de tes activités professionnelles de fourgue lamentable si tu ne nous laisses pas entrer.

Charly s'écarta pour laisser passer les deux visiteurs indésirables. Il referma la porte avec un tour de verrou qui fit tourner tous les points de la porte blindée, puis il lança son juron préféré.

— *Ras claat*, s'exclama-t-il, j'aurais dû savoir que le démon frappe toujours la nuit.

— Laisse tomber ton numéro de Rasta à la con, Charly. C'est aussi faux que le reste de ta couverture. Je sais très bien que tu es né et as grandi à Leyton. Écoute ! Si nous sommes là, mon ami et moi, c'est que nous voulons acheter du matériel. De l'urgent et du sérieux.

Charly pencha la tête sur le côté, plissa les yeux, et retrouva son accent cockney.

— Du matériel ? Mais je n'ai pas de matériel, moi ! Je fais dans l'horlogerie d'occasion.

— Mais oui, le nain ! Danny m'a dit que le mot magique est « Al Zaqwa ».

— Putain ! Je savais que cette histoire sordide reviendrait me hanter un jour. Merde ! Il m'avait promis le silence sur cette affaire !

— C'est une urgence, Charly. Nous ne sommes pas de gros tireurs, mais nous allons faire un gros achat. Cela devrait te faire plaisir. Je te présente Mike Baxter, expert en armes de combat et acheteur sérieux. Alors, pas de bobards, et n'essaye même pas de nous pigeonner si tu veux garder ta belle voix de baryton. Tu vois ce que je veux dire, mec ?

— Quelle sorte d'homme entre dans ma maison pour me menacer ? fulmina Charly, jouant les âmes blessées.

Trouvant que l'on perdait du temps en palabre inutile, le Guerrier s'interposa.

— Un homme qui serait trop content de plier ta petite entreprise. Mais je te donne ma parole que si tu continues à jouer au con, je prends les armes, et je te crève !

— Vous savez quoi ? Je vous crois, répondit Charly en se tournant lentement vers Bolan. Très bien, passons aux choses sérieuses. Si vous avez l'oseille en poche, on peut faire affaires. Puis vous repartirez en m'oubliant. O.K. ?

— Vous avez tout compris, répondit Bolan.

— Suivez-moi.

Charly passa devant eux et, traversant une boutique pleine de bric-à-

brac, les conduisit jusqu'à un placard situé sous un escalier étroit. Il ouvrit la porte, alluma et entra. Il y avait à peine assez de place pour un homme pourtant petit. Il déplaça des cartons, puis souleva le morceau de vieille moquette qui recouvrait les lambris du parquet pour dégager une trappe quasiment invisible. Même l'œil expert de Bolan eut du mal à déterminer les contours de l'ouverture, avant que les petits doigts de Charly ne se mettent à parcourir une latte du parquet jusqu'au point où se trouvait un levier. Une fois ouverte, le trou laissa voir un escalier en béton qui descendait au sous-sol.

— J'ignorais que les maisons par ici avaient des celliers, commenta Stamp en suivant Charly.

— Elles n'en ont pas, répondit le lutin dans un petit rire. J'ai eu l'idée de creuser en lisant un magazine. Il y avait un article sur un type à Hackney qui avait creusé des galeries sous les maisons de son quartier. Toute une série de tunnels avec une multitude de sorties cachées dans les jardins voisins. Il était terriblement futé, le gus. Il savait comment s'y prendre pour ne pas saper les fondations des maisons aux alentours. Personne n'aurait jamais rien su, si un jour sa maison n'avait pas pris feu pendant qu'il était en train de farfouiller au fin fond de ses tunnels. Toute la maison a cramé, et lui manquait à l'appel. Les pompiers ont trouvé un gros paquet de câbles et de fils qui alimentaient l'éclairage des galeries. C'est les câbles qui les ont conduits au bonhomme. Et lui, il ne savait même pas que sa maison venait de brûler !

— Alors, tu t'es dit que ce serait une bonne idée pour planquer ton armurerie, commenta Bolan.

— Exact. Il m'a fallu un bout de temps pour faire aboutir mon projet, et creuser sans que personne ne s'en aperçoive. Je suis assez fier du résultat.

— Les gens du quartier le seront beaucoup moins le jour où ta poudrière explosera ! remarqua Bolan.

Dans le tunnel, Bolan et Stamp étaient obligés de baisser la tête à cause du plafond bas. Nettement plus petit, Charly n'avait pas ce genre de problème. Après quelques mètres ils arrivèrent devant une porte blindée qui marquait l'entrée de la cache d'armes. Charly demanda à ses deux invités de reculer pendant qu'il déverrouillait le système électronique de sécurité. Une fois la porte ouverte, il passa devant eux et laissa les deux hommes entrer pour admirer sa collection.

— Vous voyez quelque chose qui vous tente ? demanda-t-il comme s'il présentait les meilleures montres de sa boutique.

La pièce était aussi basse de plafond que le couloir. Elle devait faire dans les vingt mètres carrés. Des caisses remplies d'armes, certaines fermées, d'autres ouvertes ou entrouvertes s'entassaient, souvent jusqu'au plafond. Bolan reconnut l'étiquetage au pochoir sur la face des

caisses ; il y avait des M-60 avec des boîtes de munitions de 7.62 mm ; une caisse de fusil d'assaut SWA-12 ; des caisses entières de Walther P-38 et des Beretta 93-R avec leurs munitions de 9 mm correspondantes ; en provenance d'Israël, il vit des Desert Eagle et des Uzi ; des fusils à pompe Smith & Wesson M-4000 ; des cartons contenant du C4 ; des grenades à fragmentation ; et, curieusement, une flopée de vieilles armes de collection ainsi que des grenades antipersonnel RGD-5, et des pistolets semi-automatiques CZ-75.

Là, dans cette cache souterraine, Charly avait accumulé suffisamment de matériel pour satisfaire les besoins d'une petite armée en guerre.

— Putain, Charly ! Comment as-tu fait pour mettre la main sur tout ça ? demanda Stamp, estomaqué.

— C'est grâce à mes innombrables talents et mon sens du relationnel. Allez-y. Faites vos emplettes.

— Micro-Uzi, Desert Eagle, Beretta, SWA-12, et ne soyons pas chiches pour les munitions, dit Bolan d'un ton sec.

— Restons calme ! contra Charly, une main levée.

De l'autre main, il sortit de derrière une caisse un Uzi qui était visiblement chargé. Il sélectionna le mode rafale courte et lança un sourire à ses compagnons avant de poursuivre.

— Ne le prenez pas personnellement, les amis, mais il faudrait que je sois vraiment débile pour vous laisser vous armer sans prendre quelques précautions moi-même.

Bolan fit oui de la tête, mais ne se priva pas de soupeser le Desert Eagle entre ses mains, de glisser un chargeur en place et de chamberer une balle.

— Et moi, je serais vraiment débile de vous permettre de braquer cette chose sans être armé moi-même, dit-il calmement en pointant l'arme vers Charly.

— Hé, ho ! Attention, les gars, protesta Stamp d'un rire nerveux. Excusez-moi si j'ai l'air mal à l'aise, mais vu que je ne suis pas armé, j'aimerais autant que tout le monde se calme. O.K. ?

— Armez-vous, Justin, dit Bolan sans relever la remarque. Je doute que cela déplaie à Charly dès lors que nous réglons la facture.

— Justement, je voudrais voir votre fric, demanda le faux Rasta, incapable de maîtriser ses mains tremblantes.

— D'accord. Maintenant, et tout doucement, je vais mettre la main dans la poche intérieure de ma veste et sortir mon portefeuille.

— Mais comment je peux savoir si vous n'avez pas de flingue là ? demanda le gnome.

— Bon sang, Charly ! Pourquoi sommes-nous chez toi ? contra Stamp.

— Pour en avoir plus ! répondit Charly d'un ton cassant.

— Plausible. Tout à fait plausible, mais ce n'est pas le cas. Voilà pourquoi je vais y aller très lentement si tu es d'accord, nabot. Baisse le canon de ce Uzi et regarde-moi.

Le gnome obtempéra. Stamp avait déjà cessé son mouvement pour prendre ses propres armes – un Walther P-38 et un fusil à pompe Smith & Wesson M-4000 avec ses munitions – afin de surveiller ce qui allait se passer. D'une lenteur respectueuse, et sans quitter Charly des yeux, Bolan passa la main à l'intérieur de sa veste pour sortir son portefeuille. Il l'ouvrit et montra une liasse de grosses coupures. La tension dans la pièce baissa de manière soudaine.

— Tu crois qu'il y a assez de fric là pour payer la note, Charly ? demanda le Guerrier.

— Ben... Il faudra que je le compte, naturellement, puis faire l'addition de tout ce que vous achetez, mais, a priori, je dirai que ça va aller, susurra le lutin en avançant d'un pas pour saisir le portefeuille.

— Réfléchissons, Charly, dit Bolan. C'est énorme ce que tu as ici. Tu es un danger public, l'ami. À mon avis, il faudrait liquider ton entreprise.

Avant que Charly ne puisse réagir, l'Exécuteur fit descendre violemment la crosse du Desert Eagle contre la tempe du Rasta. Alors que le bonhomme s'effondrait, Bolan prit des menottes dans une caisse voisine et attacha les mains de Charly dans le dos.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda Stamp.

— Cet homme et ses trafics sont des dangers pour nous. Je ne peux pas partir en laissant une telle menace derrière moi. En quittant la maison, nous laisserons tout ouvert puis, en bons voisins, nous téléphonerons à la police pour demander que l'on passe faire le nettoyage. Vous pouvez être certain que Charly ne restera pas très longtemps étalé sur le sol. Les policiers s'en chargeront, et cela nous laissera une longueur d'avance. Je ne souhaite pas qu'il puisse alerter ses clients, quels qu'ils soient. Bon, maintenant, il est impératif que je vous briefe sur l'utilisation de ces armes.

Pendant la demi-heure suivante, ils passèrent en revue grenades, fusil à pompe, pistolet automatique. Bolan montra à Stamp comment recharger, comment amorcer les grenades, et comment se protéger contre le recul de certaines armes puissantes. Il expliquait tout d'une voix calme et fluide, mais rapide. S'il devait se servir de ces armes dans un combat, le costaud devait avoir une certaine familiarité avec chacune d'elles.

Stamp avait à l'évidence une nette connaissance des armes et il apprenait vite. Équipes, ils levèrent le camp avec le matériel nécessaire à la phase suivante. En fait, le peu qu'ils prenaient allait être déjà assez difficile à cacher une fois dehors.

— Allons charger tout ça dans la voiture et gardons le strict minimum

sur nous pour le moment, précisa Bolan, autoritaire.

Stamp hocha la tête pour exprimer son accord. Les deux hommes se relayèrent pour monter les armes au rez-de-chaussée, puis pour charger la voiture.

Avant de quitter les lieux, Bolan fit une reconnaissance rapide de toutes les pièces de la maison à la recherche du cerveau du système de sécurité. À l'étage, dans la chambre à coucher de Charly, il trouva six moniteurs, l'ordinateur qui commandait et stockait les images vidéo des six caméras. Manifestement, Charly était trop cheap pour investir dans un système plus performant, car Bolan ne trouva aucun câble relayant le système à un serveur extérieur. Se servant d'un tournevis, il ouvrit le boîtier de l'ordinateur afin d'extraire le disque dur qu'il s'empressa d'empocher. Il ne voulait pas laisser d'image vidéo de Stamp ou de lui-même à la police. Quand il eut fini, il quitta la maison pour reprendre sa place à côté de Stamp déjà au volant de la voiture.

En débouchant sur l'artère principale en direction du centre-ville, Bolan demanda à Stamp des précisions sur l'itinéraire.

— Comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure, nous allons d'abord passer boire un verre dans un club très sympa. Vu l'heure qu'il est, il sera encore ouvert. C'est le paradis des jeunes qui fréquentent les raves. Le club est doté de quelques grandes salles de repos et d'un cybercafé. Il fait partie du réseau de la traite des Blanches, mais je ne sais pas comment exactement.

— De fortes chances que nous y rencontrions des ennuis ?

— Une certitude. Le club est géré par les Chinois. Ils seront très en colère pour ce qui s'est passé ce soir à Soho. À mon avis, tonton Arnie aura mis tout le blâme sur votre tête. Il aura montré la vidéo enregistrée de son système de surveillance à ses équipes. À cette heure, les Chinois connaissent votre visage et, à mon avis, ils ne sont pas prêts à l'oublier.

— Il vaut mieux pour eux, répondit Bolan d'une voix douce.

CHAPITRE V

Les rues de la ville étaient relativement calmes jusqu'à leur arrivée dans Soho. Seules, les queues de passagers pour les bus de nuit témoignaient d'une présence humaine. Mais Soho était une ville dans la ville. Des taxis en maraude, des motos pétaradantes, de la chair soûle, des fêtards bruyants, animaient ce quartier jamais endormi.

La seule chose qui préoccupait Bolan était la nombreuse présence de policiers dans les rues. Comme à son habitude, il devrait absolument éviter le contact, moins pour le risque que les forces de l'ordre pouvaient lui faire courir que pour ne pas déroger à une de ses règles : ne jamais tirer sur ceux qui font respecter la loi, quelles qu'en soient les raisons, bonnes ou mauvaises. Mais, à l'évidence, la fusillade à l'aéroport avait contribué à augmenter la présence policière dans la ville. Le Guerrier était prêt à parier aussi que les flics avaient déjà fait le lien entre la BMW éraflée abandonnée dans le quartier et le massacre à l'arme blanche dans le bar à putes.

Il jeta un coup d'œil à sa montre alors que Stamp manœuvrait la voiture à travers la marée humaine pour essayer de trouver une place discrète où garer le véhicule. Il était 3 heures du matin passées. Même pas douze heures depuis l'attaque des Serbes à Heathrow.

Le costaud coupa le moteur et ils descendirent.

— Qu'est-ce qu'on fait des... ? demanda-t-il à Bolan en indiquant le coffre de la voiture par un mouvement de la tête.

— Rien pour le moment. Le quartier est infesté de flics et de racaille. Quel est le degré de danger dans ce club ? interrogea Bolan.

Stamp réfléchit en mordillant sa lèvre inférieure.

— Il va falloir faire face aux videurs devant les portes. Ils vont nous fouiller. Mais après ça, c'est principalement des gosses, des raveurs stones mais paisibles, sans aucun désir de se battre. Il n'y aura que le personnel qu'il faudra surveiller.

— Je ne veux pas mettre ces gamins en danger. Mais l'idée d'entrer là-dedans sans arme aucune ne me dit rien qui vaille. Et on ne peut tout de même pas faire un carton sur les gorilles devant la porte ?

Stamp s'illumina d'un sourire espiègle.

— Eh bien, cela ne sera peut-être pas nécessaire après tout. Attendez-moi.

L'ancien journaliste fit le tour de la voiture, ouvrit la portière du passager, plongea une main dans la boîte à gants. Il fit une grimace et continua à farfouiller dans le compartiment.

— Je n'arrête pas de dire à Danny qu'il devrait ranger les affaires dans sa caisse mais il ne m'écoute jamais. Putain ! C'est quoi ça ? C'est franchement dégeu ! Ah, ça y est !

Victorieux, il brandissait deux badges plastifiés. Les photographies d'identité à l'angle supérieur gauche étaient passablement délavées et masquées à moitié par les attaches de la chaîne métallique. Stamp passa le premier autour de son cou en même temps qu'il lançait le second badge à Bolan.

Celui-ci lut à haute voix la vraie fausse carte d'identité d'inspecteur sanitaire.

— Danny et moi, on s'en est déjà servis plus d'une fois pour nos enquêtes, mais jamais ici. Jusqu'à présent, ils ont toujours bien fonctionné. Ils nous ouvrent toutes les portes.

— Espérons que votre chance tiendra, commenta Bolan.

Stamp ferma la voiture à clé et avança à pied vers Dean Street, une des rues principales de Soho, l'Exécuteur à son côté.

— C'est juste à l'angle de la rue, droit devant, annonça le costaud.

Deux gorilles hyper musclés habillés de noir de la tête aux pieds se démarquaient de la foule bigarrée de jeunes gens plutôt maigrichons stationnant devant la boîte illuminée.

— Matez la sécurité. Avec votre accent américain, il vaut mieux me laisser parler. Montrez votre badge, restez cool, mais jouez les durs.

Bolan suivit Stamp à travers la foule qui se pressait devant la porte. Ils ne prêtèrent aucune attention aux protestations de ceux qui faisaient la queue depuis un long moment. Le Guerrier, habillé d'un costume sombre, se rendit compte que son compagnon avait l'air un peu trop relax pour un inspecteur en visite officielle.

— B'soir, les petits, fit Stamp, jovial, en montrant son badge aux deux videurs. Brigade de l'inspection sanitaire. Simple formalité. Si vous voulez bien nous indiquer la cuisine et les toilettes. Nous essayerons d'être discrets.

Dans la mesure où les videurs portaient des oreillettes, Bolan jugea bon de lever la tête pour chercher les caméras de sécurité. Il n'en vit aucune, mais songea qu'elles devaient être là.

Les deux videurs échangèrent des regards interloqués.

— Allons, les gars ! C'est notre dixième inspection de la nuit. Après, on a terminé et on peut rentrer à la maison. Ma femme s'impatiente, ajouta Stamp en poussant un soupir de fatigue.

Le numéro fonctionna. Les deux videurs eurent un sourire amusé.

D'un geste de la main, l'un d'eux indiqua que le chemin était libre.

— Vous voulez que j'informe le gérant de votre présence ? demanda l'autre videur.

— Ce n'est pas nécessaire ! C'est juste une visite de routine, l'ami. Allons, Mike. Finissons-en, puis rentrons chez nous.

Le Guerrier se mit dans les pas de Stamp et passa devant les gardiens du temple. Pas de fausse note jusqu'à présent.

Une fois à l'intérieur du club, les deux hommes suivirent un labyrinthe de couloirs, passèrent devant une série de salles où l'on dansait au son de la techno. Dans une vaste pièce, des gamins affalés sur d'énormes canapés dans une lumière tamisée et un concert de chants de baleine semblaient carrément dormir au milieu de danseurs exténués mais qui continuaient à se balancer en rythme. C'était un monde auquel l'Exécuteur était complètement étranger. Ils passèrent devant les toilettes de l'établissement puis piquèrent vers le bar où l'on ne servait que des boissons énergisantes sans alcool et de l'eau en bouteille au prix fort. Nullement besoin d'être un génie pour comprendre que la poudre et les cachets avaient la cote et remplaçaient avantageusement les boissons alcoolisées interdites dans l'établissement.

Bolan s'approcha de Stamp et lui suggéra qu'il valait mieux se presser pour trouver ce qu'ils étaient venus chercher. Son instinct lui soufflait qu'ils étaient suivis par les caméras de surveillance.

Ils montèrent un escalier, passèrent devant d'autres raveurs en transe, puis, après une volée de marches, ils pénétrèrent dans une salle calme, un havre de paix où le rythme lancinant de toutes ces musiques mêlées n'était plus qu'un vague souvenir. Ils venaient d'entrer dans le cybercafé. Les deux hommes purent alors communiquer plus aisément.

— Comme je vous l'ai expliqué dans la voiture, rappela l'ancien journaliste, ce club est un des maillons de la chaîne qui devrait nous conduire à Samantha. Le site web que je veux visiter est un site de prétendues rencontres qui planque un trafic de traite des Blanches. Nous savons qu'il sert pour les contacts à l'étranger et qu'il fait partie intégrante de la filière des trafiquants de drogues et de filles. Je voudrais que vous le regardiez ici, *in situ*, parce que vous y verrez peut-être ce que mon pote et moi ne savons pas voir.

Avant de regarder l'écran de l'ordinateur que Stamp était en train d'utiliser, Bolan fit le tour de la pièce du regard et repéra sans difficulté la caméra de surveillance.

— Nous sommes filmés. Faisons vite. Qu'avons-nous ici ? demanda-t-il à Stamp en regardant l'écran.

De prime abord, le site semblait assez innocent. Les textes chantaient les louanges du club comme étant une expérience « multidimensionnelle » de la techno. Il proposait des liens vers

d'autres clubs similaires et des maisons de disques spécialisées dans le même style musical. Il ne semblait présenter rien qui pouvait être un indice. L'Exécuteur s'installa à la place du costaud et cliqua sur les liens internationaux. La page suivante présentait des vacances et des circuits pour raveurs. Des destinations de rêve : Ibiza aux Baléares, Mykonos en Grèce, Phuket en Thaïlande... Même après le tsunami, la région restait très courue. Toutes les destinations étaient sous la coupe d'une seule et unique agence de voyage au nom évocateur : « A-Rave-A-Daze Travel. » Sur la page d'accueil de l'agence, des voyages pour l'Inde via l'Indonésie étaient en promotion.

— Où est-ce que tout cela nous conduit ? demanda Bolan, persuadé qu'ils perdaient leur temps et qu'il eût été aussi simple et moins dangereux de consulter ce site sur l'ordinateur personnel de Stamp.

— Quelle coïncidence ! L'Indonésie ! Cherchez l'adresse du siège.

— Une petite société légitime qui transporte des jeunes vers l'Orient... et qui ne rate pas l'occasion de s'en servir comme mules en les expédiant vers une vie d'esclave. C'est ça votre idée ?

— En tout cas, ça va dans le sens de nos recherches précédentes. C'est quoi l'adresse du siège ?

Le Guerrier avait déjà fait quelques clics supplémentaires pour déguster les informations essentielles concernant l'existence légale de l'exploitation commerciale.

— Bingo ! Naturellement, l'adresse est ici à Londres, s'exclama l'ancien journaliste, excité comme un gamin.

— Content que ça vous plaise, parce que je crois que nous n'allons pas tarder à voir débarquer des gros bras.

Le sixième sens du Guerrier s'était mis en mode alerte, attentif au moindre changement dans l'ambiance du cybercafé. Dans l'ensemble, l'immeuble était bien insonorisé, mais il était impossible de bloquer tous les bruits. Et puisque le niveau sonore dans l'espace Internet était faible, il leur était possible de détecter les bruits inhabituels venant de l'escalier. Rapidement, Bolan put déterminer l'arrivée de cinq peut-être six paires de bottes qui montaient *et* qui descendaient à leur étage.

— Ils arrivent d'en haut et d'en bas pour nous coincer. Nous serons obligés de les éliminer en les ciblant dans deux directions simultanément. La disposition de l'immeuble vers le toit, c'est comment ? demanda Bolan.

— Un escalier d'accès mène jusqu'au toit. À l'arrière de l'immeuble se trouve un escalier extérieur en cas d'incendie.

— Ils vont avoir prévu de sécuriser ceux-là. C'est comment sur le toit ?

— Toutes les terrasses de ces vieux immeubles disposent de passerelles de service pour les réparations et la maintenance. On peut y traverser toute la terrasse de bout en bout par ce moyen. Mais nous ne

pourrons jamais monter jusque là-haut.

Stamp allait se retourner pour voir ce qui se passait au niveau de la porte du cybercafé, mais Bolan l'en empêcha tout en gardant ses yeux rivés sur l'écran de l'ordinateur.

— Non. Ne vous tournez pas. Ils nous surveillent à la caméra et les tueurs ont des oreillettes. Faites comme si de rien n'était, mais restez prêt à vous jeter à terre et à tirer sur mon ordre. Si possible, on va essayer de sortir par le toit pour éviter de mettre les jeunes en danger.

— Et ceux-là, alors ? demanda Stamp en indiquant d'un mouvement discret de l'index les deux couples penchés sur des ordinateurs de l'autre côté de la salle.

— Ils ne sont pas dans la ligne de tir. Ils trouveront une couverture rapidement. Et puis, on ne va rester ici que quelques secondes, répondit Bolan.

Ils attendirent quelques instants, jusqu'à ce que le Guerrier soit certain que les tueurs se trouvaient à hauteur de la porte.

— Couchez-vous, les mêmes ! hurla-t-il.

Comme un seul homme, le duo Bolan et Stamp se jeta à terre, roulant pour mettre plus de distance entre eux et, donc, obliger l'ennemi à augmenter l'angle de tir. Stamp dégaina son Walther P-38 et le serra entre ses deux gros poings velus. Bolan choisit le maximum de puissance de feu en dégainant le Desert Eagle en même temps que le Beretta 93-R.

Le premier groupe de pourris parut sur le seuil. Uzi et MP-5 en main, deux d'entre eux pénétrèrent dans la pièce. Dans l'oreillette, ils avaient dû recevoir des informations comme quoi leur ennemi ne suspectait rien, et c'est eux qui furent pris par surprise. Le P-38 tonna deux fois, descendant l'homme armé de l'Uzi. Deux trous dans la poitrine, il resta debout l'espace d'un instant, avant de s'effondrer sur lui-même. Un effleurement sur la détente du Beretta fit monter un alignement de trois trous le long du torse du tireur survivant qui repartit par là où il était entré, emportant sa mort avec lui.

Ces tueurs n'étaient ni anglais ni serbes. Ils étaient chinois. Il devenait évident que l'existence de ce club était le fruit d'une alliance fragile entre la mafia maltaise et les triades.

Du coin de l'œil, le Guerrier s'assura que les jeunes cybernautes s'étaient mis à l'abri. Mais d'autres pourris arrivaient en dévalant des étages supérieurs. La fuite par le toit n'était plus au programme. Une chose dont il était certain, c'était son désir de quitter le club sans que des innocents ne se fassent tuer.

— Go ! cria-t-il à Stamp. Passez à ma gauche ! Contre le mur ! Il faut descendre !

Les deux hommes descendirent la première volée de marches quatre à quatre, sans cesser de mitrailler, puis s'arrêtèrent sur le palier.

Stamp, le P-38 braqué, couvrait leurs arrières. Une rafale de feu MP-5 fit tomber des morceaux de plâtre du plafond. Le détective lâcha une première réplique suivie de près par une deuxième. Les assaillants durent battre en retraite.

Bizarrement, dans la boîte, on continuait à danser. Il semblait que le niveau sonore dans les pièces attenantes était tel que les occupants ne remarquaient même pas l'échange de tirs dans l'escalier.

— On descend vers le palier suivant. On se déplace en mitraillant.

Stamp se dégagait du mur, balaya d'une rafale nourrie vers le haut pour leur donner la couverture nécessaire. Les balles perforèrent les crânes de trois hommes qui avaient eu la mauvaise idée de faire un pas dans l'escalier au-dessus d'eux. Ils roulèrent sur les marches, alors que Bolan et Stamp dévalaient à toute vitesse. Le costaud, légèrement surpris d'avoir mis hors circuit des tueurs avertis, presque malgré lui, transpirait à grosses gouttes et respirait comme une locomotive. L'Exécuteur s'inquiéta et se retourna vers lui pour vérifier son état.

— Ça va, Mike. Je n'ai pas l'habitude et je n'ai jamais eu la forme d'un athlète, mais ça ira. Avançons.

— Certain ? Bien. Il ne nous reste plus qu'un étage.

— On fonce, répondit Stamp.

Ils répétèrent la tactique qui leur avait permis de descendre le niveau précédent. Mais, cette fois, ils ne rencontrèrent aucune opposition. L'ennemi n'allait pas commettre les mêmes erreurs. Ils se retrouvèrent à l'angle du rez-de-chaussée, là où la cage d'escalier débouchait en tournant sur un hall d'entrée relativement vaste où se trouvait le guichet de vente de billets.

Se découvrant un instant, le Guerrier essuya une pluie de balles tirées au hasard mais qui fit jaillir le plâtre autour de lui. Il avait eu le temps de voir que le guichet servait de position fortifiée aux effectifs des triades, au fond de la pièce, juste en face de la sortie d'escalier.

— Couvrez nos arrières, commanda-t-il en braquant ses deux flingues en direction du guichet et ouvrant le feu presque aussitôt.

Le feu d'enfer qu'il fit sortir de ses armes obligea les pourris à se mettre à l'abri, mais le meuble de bois était une protection symbolique et c'était bien là-dessus que comptait Bolan. Il n'avait pas essayé de cibler l'ennemi mais rafalait à travers la haute banquette. Les balles Parabellum et Magnum déchiquetèrent le guichet et les trois tireurs furent transformés en passoire, leur sang giclant comme des geysers.

Stamp dévalait en marche arrière, déchargeant tous azimuts. Exposé, il n'aurait pas pu esquiver le feu, s'il laissait à l'ennemi la moindre ouverture. Surpris, il se rendit compte que, tout en mitraillant, il priait pour que sa bonne fortune continue.

Jusqu'ici, tout allait bien.

Alors que Bolan et Stamp se dirigeaient vers la sortie, quelques

raveurs se trémoussant sur le seuil d'une salle techno se retournèrent, intrigués par les bruits des tirs qui se mêlaient au rythme de la musique. Ils découvrirent dans le hall d'entrée deux hommes qui brandissaient des armes et un amas de chairs sanguinolentes sur le sol. Paniqués, deux jeunes filles et trois mecs se mirent à hurler de terreur, puis battirent en retraite vers la piste de danse.

Venant du dehors, quelques cris et des vociférations se firent entendre dans une langue que Bolan reconnut comme étant du mandarin. D'autres hommes arrivaient par l'extérieur. Les deux videurs habillés de noir firent leur apparition sur le seuil, chacun un Walther P-38 à la main. Deux effleurements sur la détente du Beretta et ils se retrouvèrent criblés de balles avant de pouvoir répliquer.

La situation était certes difficile, mais le Guerrier avait connu bien pire. Sa préoccupation principale était de protéger les innocents. La seule façon d'éviter les pertes chez les civils consistait à utiliser de la force brute. Impitoyable et rapide.

— Mettez-vous à côté de moi et on sort en force ! hurla-t-il à Stamp en récupérant une des armes tombées des mains des tueurs asiatiques.

Le gros, les yeux comprenant l'urgence et l'ampleur de la situation, obtempéra sans hésitation.

En passant, imitant le Guerrier, il saisit un Uzi et un MP-5, puis se retourna afin de braquer le P-38 vers la sortie.

Ils réussirent à traverser la rue sans se faire attaquer. Bolan scruta rapidement la voie dans les deux sens. Elle était vide à présent. Tous les raveurs paniqués avaient pris la fuite. Les hommes armés des triades que Bolan avait entendus s'interpeller, s'étaient mis à l'abri eux aussi.

— Personne derrière nous, dit Stamp.

— Il faut retourner à la voiture. Foutons le camp d'ici !

Venant de l'est, on entendait les sirènes d'au moins trois voitures de police.

— Par ici ! recommanda Stamp qui empruntait déjà la courte rue débouchant sur Wardour Street, là où il avait garé leur véhicule.

Mais ils n'allaient pas y parvenir. Une horde de Chinois et de Maltais arriva à l'angle de la rue pour prendre des positions de défense devant les maisons et entre les voitures garées. Ils lâchèrent des rafales de feu automatique qui obligèrent Bolan et le détective à se mettre à couvert. Surpris, Stamp dérapa sur le macadam ; il parvint pourtant à stopper la glissade et à se cacher derrière le pare-chocs d'une voiture qui allait subir de sérieux dégâts sous la volée de balles dirigées dans sa direction. Il passa immédiatement le MP-5 sur l'épaule et ouvrit le feu avec le Uzi.

Bolan s'était mis à l'abri derrière une entrée de demi-sous-sol clôturé. Il ouvrit le feu avec le MP-5 récupéré. Lorsque Stamp entendit

l'explosion de feu venant de derrière lui, il saisit l'occasion pour quitter sa position afin de retrouver l'Exécuteur. Restant courbé et courant en zigzaguant comme il l'avait souvent vu faire dans les films d'action au cinéma, il commençait à se sentir dépassé par les événements. Pourtant il savait qu'il pouvait faire confiance à son compagnon pour les sortir de là vivants. L'ennemi dirigea le feu automatique dans sa direction et il plongea dans un recoin menant aussi à une entrée en demi-sous-sol. Puis, il se releva aussitôt pour renvoyer le feu avec son Uzi.

Malgré l'intensité du moment, Bolan trouvait admirable la rapidité avec laquelle le gros avait compris les tactiques de bases. Alors que Stamp lâchait une rafale nourrie en couverture, le Guerrier quittait sa planque pour avancer dans la rue jusqu'au prochain abri. Dès qu'il avait gagné du terrain, il recommençait à tirer et le costaud sortait à son tour.

Jusqu'à présent, rien ne laissait supposer que l'ennemi tenait l'autre bout de la voie.

— Où va-t-elle, cette rue ? demanda Bolan à Stamp.

— Vers Poland Street, en direction opposée de la voiture.

— Pourquoi les Chinois n'y sont pas ?

— Faire le tour par Wardour leur aurait demandé un temps considérable. Et puis c'est trop animé pour une action punitive.

— D'accord. On y va le plus rapidement possible. Go !

Stamp quitta sa couverture en courant. Il se dirigea vers le bout de la rue pendant que Bolan tirait pour le couvrir.

Malgré le bruit des tirs venant d'une rue adjacente, les fêtards empruntant Poland Street ne semblaient se rendre compte de rien. Stamp eut droit à seulement quelques regards interloqués lorsqu'il arriva en trombe sur le trottoir, le MP-5 sur le dos, le P-38 dans la ceinture, et le Uzi entre les mains. Il se préparait mentalement à la possibilité de voir arriver un des hommes des triades, et se tenait prêt à couvrir Bolan. Il essayait de ne pas faire attention aux sirènes en approche.

Lorsque le Guerrier fit irruption, il piqua immédiatement vers sa droite. Son sens de l'orientation cumulé à ses souvenirs du quartier lui donnèrent l'assurance de déboucher bel et bien sur Oxford Street, une artère plus large avec moins de potentiel pour une attaque surprise. Stamp lâcha une dernière rafale en direction de l'ennemi puis se retourna pour rejoindre son compagnon de combat.

Sans s'arrêter de courir, Bolan regarda par-dessus son épaule pour vérifier que l'ancien journaliste le suivait. Le gros avait incontestablement le visage rouge et le souffle coupé, mais l'adrénaline et un désir inébranlable de rester en vie le motivaient. À la vue des deux hommes armés, les passants affichaient des regards ahuris.

L'Exécuteur distinguait à présent l'arrivée par Poland Street de quelques tireurs des triades accompagnés de gros bras maltais.

— Où... où... allons-nous ? demanda Stamp à court de souffle.

— Là où c'est plus ouvert. Il faut à tout prix attirer ces salauds vers un lieu moins fréquenté. Pouvons-nous atteindre la voiture ?

Les sirènes, tout comme l'ennemi, s'approchaient. Courbé et haletant, les mains sur les genoux, Stamp fit non de la tête.

Le gros se fatiguait rapidement. Il fallait trouver une solution pour quitter le quartier et se faire suivre par l'ennemi vers un lieu plus sûr.

Le trafic sur Oxford Street à cette heure du petit matin n'avait pas grand-chose à voir avec la circulation dense des heures de pointe. Ils arrivèrent à traverser sans difficulté, l'ennemi à leurs trousses.

Stamp n'en pouvait plus. Aussi, décida-t-il de prendre l'affaire en main. Il se retourna et fit face à une voiture en approche. Son Uzi braqué vers le ciel, il tira en l'air par-dessus le toit du véhicule.

Bolan s'arrêta et se retourna pour regarder la scène.

— Qu'est-ce que vous foutez ?

— Im... poss... ible... d'aller plus loin..., dit le gros, haletant.

Le Uzi braqué vers le ciel, il s'approcha de la portière du conducteur de la Peugeot 607. Nerveux, les quatre jeunes mecs dans la voiture le regardaient avec appréhension.

— Sortez... Sortez ! commanda-t-il avant d'ajouter un « s'il vous plaît » inattendu.

Bolan le rejoignit. Attentif, lui aussi, à ce que le Beretta et le MP-5 pointent vers le ciel, il garda un œil sur les hommes des triades qui atteignaient maintenant le carrefour de Poland et Oxford. Bientôt, ils seraient à portée de tir.

— S'il vous plaît, dit Bolan à toute vitesse mais fermement. Descendez.

Les quatre jeunes, fascinés de voir de véritables armes à feu, quittèrent la voiture en laissant le moteur tourner.

— Désolé, dit l'Exécuteur en montant. Fichez le camp car les snipers qui arrivent là-bas ne seront pas aussi gentils que nous.

En guise de ponctuation à la phrase de Bolan, les Chinois ouvrirent le feu. Hurlant de terreur, les gamins détalèrent comme des lapins et disparurent dans une porte cochère.

Déjà au volant, Stamp répondit en écrasant l'accélérateur. Les pneus crissèrent sur la chaussée et le véhicule partit comme un bolide vers Tottenham Court Road. Le pare-brise arrière se fendilla puis finit par se dissoudre dans une coulée de bris de verre. Les tireurs des triades occupaient le milieu de la rue et tiraient sur la voiture.

— On va s'en sortir maintenant, dit Stamp, retrouvant avec difficulté sa respiration. Vous alors ! Vous savez amuser la galerie !

— Et vous, donc ! mais ce n'est pas terminé, répondit Bolan d'une

voix sinistre. Avec leurs oreillettes, ils ont déjà informé leurs copains que nous sommes en voiture. Espérons que les flics ne vont pas nous coincer.

— Effectivement, nous avons quelqu'un sur le cul, remarqua l'ancien journaliste en regardant dans son rétroviseur.

Derrière eux, au carrefour d'Oxford Street, trois véhicules venaient de s'arrêter dans un dérapage mal contrôlé afin de prendre en charge les hommes du gang.

— Oh, bordel de merde ! dit Bolan. C'était précisément ce que je voulais éviter. C'est trop dangereux d'avoir des idiots comme eux sur le cul, tirant tous azimuts en plein cœur de la ville. Et bonjour la discrétion !

— S'ils veulent un combat à outrance, je vais leur montrer mon terrain préféré. Avec un peu de chance, la police n'arrivera pas avant que nous ayons éliminé ces ordures.

Stamp regarda dans le rétroviseur et écrasa l'accélérateur une fois qu'il eut tourné sur Euston Road. Bolan reconnut le même itinéraire que Sugarman avait pris quelques heures auparavant.

La Peugeot prit de la distance sur le véhicule en poursuite. Les poursuivants avaient du mal à tenir la distance.

— Bon... faisons en sorte qu'il ne perde pas notre piste mais qu'ils restent hors de tir. La seule chose c'est d'éviter d'attirer les flics. Attachez votre ceinture, Mike. Ça risque de pas mal secouer.

CHAPITRE VI

En s'éloignant du centre, les rues de Londres étaient presque désertes et Stamp semblait décidé à en profiter. Il appuya sur l'accélérateur et la Peugeot 607 monta à quatre-vingts à l'heure quatre fois plus vite que ne l'aurait fait la vieille caisse pourrie de son associé.

Sur le siège passager, Bolan s'assurait que le véhicule à leur poursuite ne s'approchait pas trop près. D'un autre côté, il ne voulait pas semer les pourris. Il avait la ferme intention de les conduire jusqu'au grand espace dont Stamp avait parlé et d'envoyer à leur patron un message de mort.

Bolan reconnaissait l'itinéraire qu'ils empruntaient, mais Stamp avait le don de prendre les petites rues et de quitter les grandes artères chaque fois que c'était possible.

— Où allons-nous ? demanda le Guerrier, alors qu'ils semblaient piquer vers les Docklands.

— Dans le quartier où Danny et moi habitons. C'est notre monde. Nous connaissons ce bon vieux parc depuis notre enfance ! On en a exploré toutes les planques et tous les pièges.

Stamp riait comme un gosse en changeant d'itinéraire toutes les trois minutes, comme s'il cherchait réellement à échapper à leurs poursuivants. Subitement, il fit une grande embardée afin de s'embarquer sur un chemin qui longeait un îlot d'immeubles abandonnés aux squatters.

— Accrochez-vous, Mike ! On y est presque !

Bolan regarda derrière eux et repéra les véhicules des pourris qui peinaient à suivre.

— Allez-y doucement, on ne doit pas les perdre, fit-il remarquer à son pilote, qui semblait se croire sur un rallye de montagne et prendre son pied.

Stamp freina par de légers tapotements pour permettre à leurs poursuivants de rattraper leur retard. On se dirigeait maintenant vers les banlieues de l'Est londonien.

Le Guerrier songea qu'ils prenaient un sacré risque en circulant pendant si longtemps. Vu le contexte, les flics avaient certainement

déjà fait le lien entre la fusillade au club techno, la BMW éraflée prise par les deux Serbes et abandonnée dans Soho, la bagarre dans la boîte de strip-tease, et les horreurs d'Heathrow. Les autorités ne tarderaient pas non plus à repérer le convoi qui serpentait à travers la banlieue.

Le West End devait se trouver sous surveillance maximale depuis l'attaque terroriste de l'aéroport. Londres était une des capitales les plus surveillées d'Europe et des caméras de surveillance scrutaient la circulation sur toutes les artères principales, autant pour le contrôle habituel des conditions de circulation que pour la surveillance de toute activité inhabituelle. Un cortège de véhicules aux allures mafieuses qui roulait à une vitesse non autorisée dans les rues de la ville à presque 4 heures du matin avait de fortes chances de ne pas passer inaperçu, et il n'était pas impossible qu'on ait déjà fait décoller un hélicoptère pour venir voir de plus près.

Pourtant, lorsqu'il regarda par la glace de portière il ne vit pas d'appareil dans le ciel et n'entendit aucun ronronnement inquiétant. Les contrôleurs somnolaient peut-être devant leurs écrans. Quelle que soit l'explication, Bolan restait aux aguets.

La voiture allait traverser un pont et Justin Stamp le prit avec un tel élan que le véhicule décolla. Dans l'habitacle, les deux hommes furent pas mal secoués. Le gros s'accrochait au volant, cherchant à maîtriser son véhicule.

— Putain ! Je ne ferai plus jamais ça ! hurla-t-il lorsqu'il parvint finalement à remettre la Peugeot sur son axe.

Il prit une bretelle qui les conduisit dans un quartier résidentiel. Ensuite, la route fit un virage serré à droite et ils passèrent au-dessus des voies de chemin de fer puis devant deux longues barres d'immeubles, avant que le costaud reprenne la parole.

— Bon, écoutez-moi. Voilà le topo. À droite, c'est le cimetière. À gauche, c'est ce qu'on appelle les *flats*. Une vaste pelouse. Rien que de la pelouse. Pas le moindre buisson. Aucune couverture. Nous, on prend à gauche et on pique directement vers le lac qui se trouve au milieu des *flats*. Ce lac n'est pas grand, mais il est très profond. En son centre se trouve une île avec un seul accès, un guet invisible, un ensablement étroit et constamment sous l'eau. La végétation de l'île est dense et il y a des arbres pour notre couverture. C'est là où nous allons.

Bolan écoutait attentivement sans perdre un mot. Il analysait la situation. Comme plan d'embuscade, c'était osé, car, en cas d'échec, c'était aussi un piège mortel. Les gangsters n'allaient pas avoir l'avantage du terrain, mais s'ils décidaient de les encercler sans s'approcher, les deux compères n'auraient pas de solution de rechange.

Stamp se gara sur le bas-côté en un dérapage plus ou moins contrôlé qui se termina sur la pelouse. À partir de là, il n'y avait plus de route. Avant que le moteur ne cesse de tourner, les deux hommes avaient déjà

mis pied à terre. Stamp montrait le chemin, l'Exécuteur suivait tout en surveillant les véhicules en approche. Les phares tranchaient l'obscurité mais ne pénétraient pas suffisamment pour éclairer le duo en mouvement vers le plan d'eau.

— Mettez vos pieds dans les miens. L'eau est profonde tout autour mais pas ici. Elle n'arrive qu'au niveau de la cheville.

Effectivement, Stamp avait raison. Bolan sentit l'eau envahir ses souliers.

Lorsqu'ils eurent franchi le guet, Stamp fonda pour tracer son chemin dans la végétation dense de l'île, mais trébucha et tomba à terre lourdement. Bolan se coucha à côté de lui, et fit face à la direction par laquelle ils étaient arrivés. Sa vision s'adaptait déjà à l'obscurité. Accroupi, il vérifia le MP-5 et constata qu'il allait falloir économiser les munitions et faire mouche à tout coup. Il distinguait la masse noire que formaient les arbres de l'île contre le ciel et songea que les deux amis, dans leur enfance, avaient dû passer de longues heures à construire des cabanes dans les arbres de l'île. Malheureusement, cette nuit, il ne s'agissait pas de jouer les Robinson Crusoe.

S'ils permettaient aux tireurs chinois et maltais de les encercler, ils seraient pris sous un feu croisé. Ils seraient bien cachés, bien protégés, et difficiles à localiser, mais ils allaient avoir de grosses difficultés à toucher l'ennemi en tirant à travers cet écran de verdure. Ils ne devaient surtout pas laisser aux pourris l'occasion de se disperser. Leur premier instinct serait de suivre la route pour rejoindre le véhicule abandonné, et la seule stratégie à adopter consisterait à maintenir les tireurs en groupe. De les descendre comme des canards, là, devant les voitures. Sinon, ce serait eux qui se trouveraient piégés.

Il parla rapidement pour esquisser ses idées, mais il n'eut guère le temps de préciser sa stratégie ; l'ennemi venait d'arriver.

Par chance, il venait de commettre la faute espérée. Les trois voitures avaient suivi la route jusqu'au bout et les pneus crissèrent en freinant en catastrophe en bout de piste. Stamp et Bolan se séparèrent afin de mettre un maximum de distance entre eux deux. C'était tout à leur avantage. Une cible divisée exigeait de l'ennemi une dépense double en munitions. Et ils auraient, eux-mêmes, un arc de feu élargi. Les armes braquées, ils étaient parés et prêts à tirer quand les pourris ouvrirent les portières.

Les tireurs sautaient des voitures à peine à l'arrêt. Des ordres fusaient dans un mélange odorant de mandarin et d'anglais méditerranéen fortement épicé aux parfums d'agrumes. Les Maltais et les Chinois fondaient droit sur la pelouse vers la rive du lac en brandissant leurs armes automatiques.

— Maintenant ! cria l'Exécuteur alors qu'il appuyait sur la détente du MP-5 déversant son tir au coup par coup.

Chaque ogive faisait mouche. Les quatre tireurs qui menaient l'assaut furent littéralement arrêtés en pleine course. Leur sang arrosait à présent la pelouse. Les autres, pris de court, cherchèrent une couverture derrière les portières entrouvertes en tirant à l'aveuglette. La faible lumière de l'aube et la lueur des phares permit à Bolan de compter le nombre d'ennemis encore debout. Ils étaient neuf. Ils disposaient d'une couverture minimale, qu'ils seraient bien obligés d'abandonner afin de lancer l'assaut. Il était impératif de les empêcher de se disperser.

En face du détective, deux tireurs maltais se mirent à courir, traçant un grand arc de cercle. Stamp appuya sur la détente de son MP-5 et fit tomber l'un des deux. Le feu automatique dessina avec précision une ligne de trous horizontale sur le ventre du coureur et la moitié supérieure du corps se trouva pratiquement sectionnée. Le second mercenaire fut touché à l'épaule. L'impact le fit tourner sur lui et l'envoya par terre d'où il ne bougea plus.

Pendant ce temps, un trio de tireurs chinois tentait de s'écarter de la ligne de tir de l'Exécuteur, cherchant à garder un bon intervalle entre chaque coureur. Face à un tireur d'élite comme l'Exécuteur, cela revenait à un tir de fête foraine.

Le Guerrier n'était pas du genre à refuser la facilité lorsqu'elle se présentait. Avec une maîtrise parfaite de son arme, il apporta une réponse mortelle à chacun des tueurs. Le premier tomba lorsqu'il perdit la moitié de la tête. Le deuxième reçut une ogive qui lui fit exploser la cage thoracique, déchiquetant ses organes vitaux. Le troisième tourna d'un quart de tour pour répliquer, mais son visage fut transformé en un amas informe, de la bouillie pour chat, avant même d'avoir compris qu'il était mort.

Si le compte était bon, il restait cinq mecs encore sur pied. Ce n'était pas la parité, mais on y allait avec détermination. Le seul problème, c'était que les cinq gus n'osaient plus quitter la sécurité relative des véhicules. C'était un sale boulot, mais Bolan avait très envie de le terminer avant l'arrivée des flics. Il aurait été très heureux d'avoir entre les mains une des grenades prises chez Charly mais laissée dans le coffre de la voiture quelque part au beau milieu de Soho.

— Nous les avons fixés, dit Stamp d'une voix rauque, comme en écho aux pensées de l'Exécuteur, mais maintenant il va falloir les terminer.

— Oui, je sais. Restez planqué ici et continuez à faire feu sur ces connards, sans gaspiller vos munitions. Moi, je vais les obliger à quitter leur abri.

Stamp répondit par un grognement et le souligna d'une courte rafale sur un des Chinois qui tentait de ramper sur le sol pour quitter sa couverture.

C'était l'heure pour Bolan de prendre les affaires en main. À travers

la végétation, il courut jusqu'à l'autre bout de l'île. Il se déshabilla, enveloppa ses armes dans sa veste et avança silencieusement dans les eaux fraîches. Le rouleau de tissu maintenu au-dessus de la tête, il se mit à nager vers la rive.

Les premières lueurs du petit matin striaient l'horizon. Bolan monta sur la rive, se rhabilla, et courut en suivant la courbe du lac. Destination : l'arrière de l'ennemi.

Une fois les véhicules de l'ennemi contournés, il s'aplatit sur le sol. Sur ce terrain ultra plat et dépourvu de toute couverture, il s'exposait au feu de l'adversaire. Mais Stamp faisait son boulot en retenant l'attention des pourris vers le lac.

Grâce à la lumière grandissante de l'aube, Bolan repéra trois des snipers groupés derrière une portière. Les trois hommes se présentaient ainsi comme une cible unique, mais le Guerrier savait qu'il n'avait aucun droit à l'erreur. Ce coup-là exigeait précision et rapidité d'exécution.

Il appuya sur la détente du MP-5. La rafale arrosa le petit groupe. D'instinct, les trois hommes s'étaient mis en mouvement vers le bruit du tir métallique, mais ils étaient déjà morts avant de s'effondrer sur le sol.

L'attaque soudaine et totalement inattendue provoqua un mouvement de fuite chez les deux hommes encore vivants qui se trouvaient planqués derrière la portière de la voiture la plus éloignée. Paniqués, ils se levèrent et se mirent à courir en des directions opposées. Tous les deux tiraient à l'aveugle, arrosant tous azimuts. Leur panique était palpable. L'un des deux était celui que Stamp avait blessé au début du combat et qui avait dû ramper jusque-là. Il courait d'une manière chaotique, le bras gauche pendant et inutilisable. Depuis l'île, le gros l'avait déjà pris en cible. La détonation du MP-S sonna le glas pour le Maltais manchot qui, pourtant, réussit à répliquer avant de s'étaler au sol.

Bolan courait en parallèle avec l'autre tireur qui ne semblait pas s'en rendre compte, occupé qu'il était à déverser frénétiquement son feu automatique sur l'île.

Grâce à l'arc lumineux que dessinait dans l'air sa pluie meurtrière, Bolan n'eut aucun mal à le cibler, alors qu'il atteignait le bord du lac. Les ogives de l'Exécuteur le catapultèrent en avant, la tête la première dans l'eau glauque du petit matin.

Le Guerrier se redressa, prit le temps de respirer calmement avant d'appeler en direction de son compagnon.

— Justin ! C'est Mike. C'est terminé, vous pouvez traverser.

Le gros ne répondit pas immédiatement. Puis Bolan le repéra de l'autre côté du guet. Dans la lueur du jour naissant, Stamp grimaçait de douleur en se dirigeant vers lui.

— Ah, putain, que ça fait mal ! Je survivrai, enfin, je pense... Mais... je saigne, dit-il, la voix lourde d'angoisse, lorsqu'il parvint sur la pelouse sur laquelle il s'effondra.

Bolan examina la blessure. Il manquait un gros morceau de chair et de muscle au sommet du bras gauche, non loin de l'articulation de l'épaule. Effectivement, le sang coulait de la plaie mais, fort heureusement, l'artère n'avait pas été touchée. Pourtant Stamp s'affaiblissait rapidement. Il avait besoin d'un médecin. Le Guerrier enleva sa propre chemise qu'il déchira en deux pour faire un bandage de fortune. Puis, il hissa le gros sur ses pieds.

— Je sais que ça fait un mal de chien mais il faut y aller. Je peux prendre le volant mais il va falloir que vous restiez éveillé le temps de servir de navigateur. D'accord ?

Le duo passa au milieu des véhicules endommagés. Le moteur de la dernière voiture, portière du conducteur grande ouverte, continuait à tourner. Bolan déposa Stamp sur le siège passager et se mit derrière le volant.

— Vos empreintes digitales sont-elles fichées ? demanda-t-il soudain en pensant aux traces laissées sur la 607 qu'ils avaient si gentiment empruntée.

Bolan ne s'inquiétait pas pour lui-même. Lui, il n'existait plus nulle part. Mais si les autorités arrivaient à identifier Stamp, il risquait de gros ennuis.

— Non. Pas de casier judiciaire. Je n'ai jamais été fiché, ni arrêté. Enfin... pas encore... Mais cela ne saurait tarder, hein ?

— Pas si j'y peux quelque chose, l'ami, promit Bolan. Maintenant, dites-moi, à gauche ou à droite ?

Dans le lointain, les sirènes se faisaient entendre. C'était un bruit qui semblait hanter l'Exécuteur depuis son arrivée à Londres.

CHAPITRE VII

Très rapidement, Bolan fit le trajet depuis le lac jusqu'à chez Sugarman. Ce n'était pas loin. L'obligation de jouer les navigateurs avait effectivement empêché Stamp de sombrer. On entendait à présent dans le secteur les hélicoptères et les sirènes de nombreuses voitures de police. Avec le carnage autour du lac, les flics mettraient du temps avant de remarquer le véhicule manquant. En attendant, cette voiture « empruntée » aux pourris, Bolan allait devoir l'abandonner ailleurs dans la ville.

Il faisait jour lorsqu'ils arrivèrent devant la maison de Sugarman. Bolan aida Stamp à descendre du véhicule et à monter les trois marches. Malgré sa corpulence, ce n'était pas tout à fait un poids mort. Heureusement que le combat était terminé, car le gros n'était vraiment pas en très grande forme.

— Justin ? Mon Dieu !

Danny avait fait son apparition dans une robe de chambre élimée, les yeux encore embués de sommeil.

— Il est vivant, mais il lui faut un médecin de toute urgence. Aucun organe n'a été touché, mais il a déjà perdu beaucoup de sang. Vous connaissez un médecin à qui on peut confier en toute discrétion un blessé par balle ?

Sugarman fit oui de la tête et, sans quitter son ami des yeux, saisit le téléphone. Bolan avait raison, l'amener à l'hôpital ou dans une clinique sans soulever de question était inimaginable.

— Tyler ? Oui, c'est Danny... Je me fous de l'heure ! Nous avons une urgence. C'est Justin. Il a reçu une balle. Mais, qu'est-ce que j'en sais, moi ? Non ! S'il pouvait aller à l'hôpital je ne vous téléphonerai pas ! Il est en train de perdre du sang. Il a été touché au niveau de l'épaule. Si vous voulez que votre petit secret reste entre nous, vous avez intérêt à vous pointer en vitesse. Mais, non, ce n'est pas une menace. C'est une promesse... Oui, eh bien, il y a intérêt !

Furieux, Danny raccrocha avec violence, puis se retourna vers Bolan.

— Bien. Il arrive. Il ne mettra pas plus de dix minutes. C'est quoi cette histoire ?

— Je vous raconterai plus tard. Aidez-moi à le coucher. Ensuite, il faudra que je nous débarrasse de la voiture que nous avons empruntée pour venir.

— La caisse, je m'en occupe, dit Sugarman. Je connais des tas d'endroits où elle sera tranquille pendant des semaines. Vous, mon vieux, non seulement vous ne connaissez pas le secteur, mais dans l'état où vous êtes, vous ne seriez pas très discret sur le chemin du retour.

Bolan jeta un coup d'œil sur son allure. Sugarman avait raison. C'était une évidence.

Au moment où la voiture noire repartait, l'épouse de Danny fit irruption dans le salon, une tasse de café à la main. Elle poussa un cri d'horreur en voyant Stamp sur son canapé et l'état déplorable de Bolan.

— Mais qu'est-ce qui vous est arrivé, à vous deux ?

— Lui, il a essayé d'arrêter une balle. Ce n'est pas aussi grave que cela en a l'air. Quelqu'un du nom de Tyler arrive. La perte de sang reste le gros problème. S'il faut une transfusion, on va poser des questions plutôt embarrassantes.

— Oh, là ! là ! s'exclama Stephanie. Tyler, vous dites ? Alors, aucun problème pour la transfusion, si elle s'avère nécessaire. Tyler, même si c'est un fumier de premier ordre, c'est un toubib compétent ! Je ne peux pas le voir en peinture, mais je lui fais confiance. Mais ! Mon mari ! Il est où ?

— Votre mari est parti faire une petite course.

— Ah, bon ? dit Stephanie alors qu'elle s'affairait déjà autour de Justin. Cette tasse de café, c'était pour mon homme. Mais bon... Puisqu'il est sorti et que vous, vous avez l'air d'en avoir sacrément besoin, prenez-la. Après, à la douche, monsieur ! Je vais vous chercher des vêtements propres dans le placard de Danny. Un sweat, ça vous va ? Puis un vieux jean ou un jogging ? À mon avis vous avez la même taille que mon mari quand on s'est mariés. Vous chaussez du combien ? Oh ! là ! là ! Mais vous êtes dans un de ces états !

Bolan termina la tasse de café, remercia son hôtesse, puis se jeta sous la douche. À sa sortie, il trouva une pile de vêtements vieux mais propres, posés avec beaucoup d'attention sur le tabouret à côté de la porte de la salle de bains.

Il arriva en chaussettes dans le living et découvrit Danny Sugarman, déjà de retour. Un petit homme chauve et obèse s'affairait autour de Justin Stamp. Sa respiration était plus lourde que celle de son patient. La blessure était nettoyée et sous bandage. Stamp était sous perfusion. Un sac de sang pendait du haut d'un pied à perfusion.

— Comment va-t-il ? demanda Bolan.

— Il survivra. La description de la blessure était très précise, et

comme j'avais son dossier médical, j'ai pu prendre des poches de sang. Il en aura besoin. J'ai laissé un sac de rechange dans le frigo. Il ne souffre plus, je lui ai donné assez de calmants pour faire le bonheur d'un junkie pendant un mois.

Tyler passa encore quelques minutes à s'occuper du blessé, puis quitta la maison après avoir expliqué les soins à administrer. Après son départ, et pendant que Stamp dormait du sommeil du juste, Bolan passa dans la cuisine avec les Sugarman pour parler en détail des événements de la nuit. Ils l'écoutèrent jusqu'au bout sans l'interrompre. Lorsqu'il eut terminé, Danny posa la question qui lui tenait à cœur.

— Alors, ma voiture est toujours dans Soho avec un coffre plein d'armes et de munitions ?

Le Guerrier fit oui de la tête.

— Si la police fait des recherches sur les véhicules garés dans le secteur, nous allons avoir un vrai problème. Car si on trouve le matériel caché dans le coffre, on vous identifiera facilement. Il faut la récupérer le plus vite possible. Je vais y aller.

— Pendant ce temps-là, je contacterai notre copain, spécialiste en systèmes informatiques. Si quelqu'un peut nous dégouter les plans de l'immeuble où se trouve le siège de cette agence de voyages sur le Net, c'est bien Zak. D'ici à midi nous aurons tout ce dont nous aurons besoin.

— À ce sujet, il faudra m'expliquer pourquoi il était nécessaire d'aller se faire tuer dans cette boîte de nuit au lieu de consulter l'ordinateur de votre bureau...

— Pour être franc, je crois que Stamp avait juste besoin de vous voir à l'œuvre pour savoir si on pouvait vous faire confiance...

— Eh bien ! Maintenant, il est au courant ! Vous êtes vraiment des chariots, tous les deux.

Avant de partir travailler, Stephanie avait prêté à Bolan une vieille veste, une paire de lunettes de soleil et une casquette qu'avait portée son mari dans les années quatre-vingt. La veste était nettement trop large pour Bolan et, donc, idéale pour cacher le Desert Eagle et le Beretta. Il se trouvait qu'il avait la même pointure que Danny, et se retrouva chaussé d'une paire de vieilles tennis. Il glissa les clés de la voiture dans sa poche. Avant de quitter la maison, il se regarda dans la glace. Bariolé comme il était dans les fringues du détective, le visage caché sous la casquette et les lunettes, il avait un peu l'air d'un clown, mais il était peu probable que les gangs de Soho le reconnaissent. Tant pis pour l'élégance !

Descendu du métro à la station Tottenham Court Road, l'Exécuteur se trouva en plein milieu de l'animation matinale habituelle du West

End. À part quelques badauds inévitables, le quartier semblait complètement indifférent au fait que la police avait bouclé le secteur devant la scène du crime. Bolan emprunta un itinéraire indirect qui le fit traverser Soho Square et contourner l'enquête en cours, avant d'arriver dans la petite rue où Stamp avait garé la voiture de Sugarman. Normalement, à l'heure qu'il était, la vieille caisse, en zone payante, aurait déjà été embarquée à la fourrière. Mais, grâce à l'enquête autour de la guerre des gangs, les contractuelles londoniennes avaient été priées d'arpenter d'autres rues.

En s'approchant de la voiture et soucieux des caméras de surveillance, Bolan vérifia les alentours mais n'en repéra aucune. Une dernière vérification, puis il entrouvrit le coffre pour s'assurer de la présence des armes saisies chez Charly. Tout était en place. Le véhicule ne semblait avoir été visité. Rapidement, le Guerrier monta dans la vieille caisse, mit le moteur en marche et quitta l'aire de livraison qui avait servi de parking pour la nuit.

Il prit à droite sur Oxford Street, à gauche sur Tottenham Court Road, puis à droite sur Euston Road. Il suivait l'itinéraire désormais gravé dans sa mémoire. Un peu plus de deux heures après l'avoir quittée, il se retrouvait devant la maison des Sugarman.

Danny se félicita que tout se soit bien passé puis reprit sa place à côté de Justin, toujours allongé sur le canapé, mais parfaitement réveillé cette fois. Bolan posa les clés de la voiture sur la table basse et les rejoignit. Danny et Justin replongèrent illico dans l'étude d'un plan qu'ils montrèrent avec une certaine excitation à Bolan.

— Il est génial, Zak ! dit Justin, enthousiaste. C'est sa propre copine... enfin disons ex... qui était l'ingénieur de sécurité sur le site de l'immeuble où se trouve le siège social de A-Rave-A-Daze Travel. Elle vient de nous passer tous les plans et les codes d'accès par mail. Quand on lui a expliqué que nous enquêtons sur Samantha, elle était trop heureuse de nous filer un coup de main. Voilà le mode d'emploi pour entrer dans les bureaux. Et hop ! Nous, on n'a plus qu'à y aller.

— Nous ? demanda Bolan en haussant un sourcil en point d'interrogation à l'intention de l'homme blessé.

— Ah, non ! protesta Stamp, je me suis trop investi pour me retrouver exclu maintenant. Je viens avec vous !

— Justin, vous venez de recevoir un litre de sang en intraveineuse. La moitié d'une pharmacie illégale court dans vos veines. Vous avez l'œil terne. Un bras immobilisé. Vos mouvements sont ralentis et incontrôlés. Vous êtes quasiment hilare et serez bientôt profondément endormi. Non, croyez-moi, c'est dans l'intérêt de tout le monde que vous restiez tranquillement à la maison.

— C'est non, confirma Danny, donc n'insiste pas. Mike a raison. Il faut penser à la sécurité de tous, et à celle de Stephanie. C'est moi qui

irai avec lui.

Le Guerrier et Stamp en restèrent cois. Sugarman était convaincant.

— Danny, vous disiez vous-même hier que...

— C'est juste que ma femme n'aime pas que je joue au cow-boy. Mais je ne suis pas si nul que ça, et les armes je connais. Après tout, dans ma jeunesse, j'ai quand même fait trois ans dans les Forces Spéciales et la première guerre du Golf.

— Eh bien ! Vous êtes un drôle de cachottier, vous ! s'exclama le Guerrier en riant.

CHAPITRE VIII

Bolan et Sugarman chargèrent les poches de leur veste et la ceinture de leur pantalon avec des munitions et des flingues pris lors de la visite à l'armurerie de Charly. Aux Desert Eagle et Beretta 93-R, ses armes préférées, Bolan ajouta trois grenades anti-personnelles RGD-S et un couteau Tekna dans son fourreau. Et, pour la bonne bouche, un fusil d'assaut SWA-12.

Sugarman s'équipa d'un Walther P-38, d'un Smith & Wesson M-4000 et d'un couteau de chasse Wilkinson Sword. Au dernier moment, il y ajouta un micro-Uzi ainsi que quelques grenades.

— Paré ? demanda le Guerrier.

Sugarman, les nerfs à vif, affichait l'expression d'un gosse ayant rencontré le croquemitaine.

— Vous pouvez encore changer d'avis. Je m'en sortirais très bien tout seul, suggéra l'Exécuteur pas très sûr de vouloir traîner derrière lui un civil, marié de surcroît.

— Non. La seule chose que je regrette, c'est de ne pas avoir accepté les cachets de benzédrine que Tyler m'a proposés. Ça vous donne un courage d'acier, m'a-t-il dit. Il prétend que pendant la Seconde Guerre mondiale tous les bombardiers de l'aviation britannique en prenaient.

Bolan lui lança un sourire d'encouragement, mais, en quittant la maison, Sugarman se retourna vers le salon pour jeter un dernier coup d'œil sur son copain et sur le portrait de Stephanie posé sur la commode. Il se demandait si ce n'était pas pour la dernière fois.

Le trajet se fit en silence, le détective au volant. Chacun était absorbé dans ses pensées. Danny se demandait si, au bout de la course, la mort ne l'attendait pas. Bolan, lui, était habitué à penser à cette éventualité. Il y pensait tous les jours de sa vie. En revanche, il trouvait que le destin lui jouait un drôle de tour en l'entraînant dans une affaire qu'il n'avait ni choisie ni préparée, avec des coéquipiers qui ressemblaient plus aux Marx Brothers qu'à un groupe du Black Warriors Ranch.

Il était 15 h 30 lorsqu'ils arrivèrent dans les Docklands. L'adresse qu'il cherchait se trouvait dans un petit immeuble sur le quai Saint

Peter. Il y avait peu de circulation mais, sur les trottoirs, ça grouillait de monde.

— Impossible de se garer dans ce putain de quartier, Mike. Notre seul choix, c'est le parking souterrain de l'immeuble.

— Je n'aime pas compromettre mes possibilités de retrait. Si on se fait coincer par le gang qui gère cet immeuble, cela risque d'être difficile pour se sortir de là. Aucune autre idée ?

— Bienvenue à Londres...

— Je vois, je vois...

Sugarman descendit la rampe d'accès. Un gardien obèse habillé en uniforme bleu pencha la tête de sa guérite.

— Chez qui allez-vous ? demanda-t-il dans un anglais chargé d'un fort accent d'Europe centrale qui alerta le Guerrier.

— Nous venons organiser un voyage en Indonésie, et nous vous serions très reconnaissants de regarder par ici, répondit Bolan, un sourire sur les lèvres et le Desert Eagle braqué en direction du garde.

Le bonhomme bougea la main vers un bouton lumineux.

— Pas si vite. Vous essayez de donner l'alarme et vous ne serez plus de ce monde lorsqu'elle sonnera. Compris ?

— C'est... j'allais simplement ouvrir la barrière ! Je vous le jure ! protesta le type, le regard torve et fuyant.

— Je m'en charge. Vous, vous sortez de la guérite doucement.

— Oui, monsieur, répondit le type dans un chuchotement à peine audible et les mains en l'air.

Bolan ouvrit sa portière, quitta le siège passager, et avança vers l'homme aux yeux exorbités.

— Les caméras. Où sont-elles ?

Le garde avait la bouche sèche. Il n'arrivait pas à articuler sa réponse.

— Où ? éructa le Guerrier, fatigué du petit numéro de celui dont il était certain qu'il appartenait au gang des Maltais.

— Une... devant l'entrée au n-n-n-niveau de la rue, puis, une par niveau – il y a trois niveaux à ce garage – chacune se trouvant dans les virages.

— Avons-nous été filmés ?

— Je ne sais pas. Aucune idée. Vraiment ! répondit le pourri, qui haussa les épaules et fit non de la tête.

— Restez tranquille et aucun mal ne vous arrivera, promet le Guerrier en lui menottant les mains dans le dos.

Puis il ouvrit le coffre de la voiture et fit signe au pourri de monter dedans. Trop gros pour ce genre d'acrobatie, le type manquait de souplesse, surtout privé de l'utilisation de ses mains. Une fois dans le compartiment, il leva les yeux vers Bolan, déjà en train de refermer le coffre. Et ce que lut l'Exécuteur dans ce regard, ce n'était plus de la frayeur mais bien une colère folle. Alors, pour éviter que l'autre ne

sème la panique par des cris intempestifs, il lui colla sur la tempe un coup de la crosse du Desert Eagle et l'endormit pour le compte.

Le duo traversa le parking désert vers l'ascenseur. Soit le taux d'occupation de l'immeuble était bas, soit la plupart des employés de bureau arrivaient par les transports en commun. Bolan espérait que sa première hypothèse était la bonne. Cela se traduirait par moins de risques de croiser des civils innocents.

— On prend le chemin le plus rapide ou le chemin le plus sûr ? demanda Sugarman.

— Les deux. Chacun le sien. Vous, l'escalier. Moi, l'ascenseur. Attendez-moi au niveau du rez-de-chaussée, sans entrer dans le hall. Je vous y rejoins.

Le P-38 dégainé, le détective poussa la porte de l'escalier et commença à monter les marches avec précaution. Devant l'ascenseur, Bolan appuya sur le bouton. La machine se mit en mouvement pour descendre au garage. Se tenant à l'écart de l'ouverture de la porte, adossé au mur, le Desert Eagle plaqué contre la cuisse, l'Exécuteur était paré pour toute éventuelle surprise désagréable. Les portes métalliques de l'ascenseur s'ouvrirent automatiquement sur le compartiment totalement silencieux et inoccupé.

Bolan entra à l'intérieur et appuya sur le bouton du rez-de-chaussée, puis ressortit aussitôt. Avant que l'ascenseur ne puisse remonter à vide, le Guerrier était déjà dans la cage d'escalier, à deux marches du palier du hall d'entrée de l'immeuble. Sugarman l'y attendait, mais fut surpris de le voir arriver dans son dos.

— Ce n'est rien, juste une vérification, expliqua l'Exécuteur. Nous allons entendre l'ascenseur arriver. Si tout se passe bien, on fonce vers la réception, mais seulement après.

De là où ils se trouvaient, ils entendaient parfaitement les rouages de l'ascenseur arrivant à l'arrêt. Les portes s'ouvrirent puis se refermèrent.

Le Desert Eagle levé, le Guerrier investit le hall d'entrée. Les seuls occupants du grand espace étaient un garde habillé du même uniforme bleu froissé que le surveillant du parking et une blonde, les cheveux coiffés en queue-de-cheval. Surpris, ils n'avaient pas l'air de présenter une réelle menace. Néanmoins, l'Exécuteur n'allait pas prendre de risque inconsidéré. Le Desert Eagle braqué, il se dirigea vers le couple, Sugarman resté derrière lui pour assurer la couverture. La blonde remarqua l'activité inhabituelle avant l'agent de sécurité. Les yeux exorbités, elle émit un cri de terreur.

— Oh, bordel ! dit l'homme en bleu, à son tour.

— Faites exactement ce qu'on vous dit et personne ne sera blessé. Mademoiselle, sortez très lentement de derrière votre comptoir, les mains levées.

Les bracelets de la blonde firent un tintement cristallin lorsqu'elle leva ses mains tremblantes. Les jambes longues et galbées, elle portait de hauts talons noirs. Le chemisier rose pâle et serré qui tombait sur sa minijupe noire laissait voir que la demoiselle n'avait pas d'arme sur elle.

— Maintenant, tous les deux, au milieu du hall. Eloignez-vous du bureau de réception, dit Bolan avec un geste à l'intention de Sugarman.

— C'est bon, dit le détective ayant effectué une vérification approfondie du bureau situé derrière le comptoir. Juste ça...

Ça, c'était un Beretta 92-F ! L'homme en bleu avait bien fait de ne pas le porter sur lui, car, à cette heure, il serait mort.

L'entrée se composait d'une série de portes vitrées teintées.

— Vous, là. Allez fermer toutes les portes à clé. Et plus vite que ça ! commanda l'Exécuteur.

L'agent de sécurité courut verrouiller les portes. Bolan questionna la blonde sur le taux d'occupation de l'immeuble. Sa réponse, à moitié incompréhensible, semblait vouloir indiquer que, à ce jour, les bureaux étaient vides et les appartements à vendre. Cet immeuble semblait décidément n'être qu'une série de boîtes aux lettres et de couvertures pour des activités mafieuses.

Quand Sugarman reparut de derrière le bureau les bras chargés d'équipement vidéo et des téléphones arrachés de leur fil, la réceptionniste s'arrêta de bégayer.

— Il n'y a pas grand-chose d'intéressant là-dedans. Enfin, plus maintenant, dit l'autre, rigolard, alors qu'il posait les appareils par terre et empochait les enregistrements vidéo filmés par les caméras de surveillance.

— Videz vos poches sur le comptoir derrière vous : téléphone portable, badges, clés... tout ! commanda le Guerrier en s'adressant plus à l'agent de sécurité qu'à la réceptionniste.

Moulée dans ses vêtements, pour elle, au moins, la question ne se posait pas.

L'agent de sécurité obtempéra sans hésiter, puis, du canon du Desert Eagle, le Guerrier indiqua au duo de regagner le comptoir.

— Vous me ficeliez ça comme du saucisson, ordonna-t-il à son compagnon, et vous les bâillonnez. Je n'aime pas les surprises.

Le panneau devant l'ascenseur confirmait ce que Bolan et Sugarman savaient déjà : la société A-Rave-A-Daze était le seul occupant du sixième étage. Restant fidèles à leur plan d'action, les deux hommes prirent l'escalier. Ils montaient les marches à toute vitesse et ne croisèrent personne lors de leur ascension.

Arrivé au palier du sixième, Bolan se mit en position. Il ouvrit la porte avec précaution avant de s'avancer dans le couloir semi-

circulaire. C'était aussi désert que la cage d'escalier. Il donna le signal au détective de le suivre.

Ils passèrent devant des locaux inoccupés, dont deux ou trois avaient les portes grandes ouvertes. La majorité des bureaux de ce côté de l'immeuble jouissaient d'une vue surplombant le quartier des Docklands.

La porte principale de la société A-Rave-A-Daze était fermée à clé. Bolan écouta au panneau mais n'entendit aucun son indiquant une présence humaine.

— J'espère que le badge que j'ai piqué au gardien fonctionne correctement, dit l'Exécuteur en le passant dans le lecteur.

Après deux ou trois cliquetis, la porte s'ouvrit.

— Oh, bordel ! Si c'était moi le locataire ici, je ferais un procès au proprio pour manque de sécurité, plaisanta Sugarman.

La moquette du bureau était identique à celle qu'ils avaient vue dans les locaux voisins. Deux grandes tables, avec un placage minable imitation acajou, se regardaient face à face comme des chiens de faïence. Pour le reste, l'ameublement était Spartiate : deux ordinateurs, un meuble classeur, un gros fauteuil confortable recouvert d'un cuir de grand luxe, et deux gros cendriers sales. Les fumeurs de cigare qui passaient ici aimaient se sentir à l'aise : il n'y avait aucun dossier, aucune feuille de papier, aucun Post-It.

— Visiblement, ils traitent toutes leurs affaires via le web depuis un autre local. Ce bureau n'est qu'une façade. Il ne doit servir que comme adresse de domiciliation.

Bolan s'avança vers le grand classeur, s'attendant à ce qu'il soit vide également. Il fut agréablement surpris de se trouver contredit lorsqu'il ouvrit le tiroir supérieur rempli d'épais dossiers classés par destination, date, et nom des clients organisés par ordre alphabétique. Bolan les parcourut à la recherche d'indices, mais comprit rapidement que la société gérait ici ses opérations légales servant d'écran de fumée pour les activités sales.

Alors qu'il continuait à consulter les dossiers, le jingle caractéristique de Windows d'un PC mis en marche retentit dans la pièce. Bolan tourna la tête et remarqua que Sugarman était soudain immobile, aux aguets.

— Nous ne sommes plus seuls, chuchota-t-il. Il y a quelqu'un devant la porte.

CHAPITRE IX

D'un geste sec Bolan indiqua à Sugarman de se positionner en face de lui, le dos plaqué contre le mur pour couvrir le passage depuis la porte laissée entrouverte. Heureusement, aucun panneau vitré ne s'inscrivait ni dans la porte ni dans le mur le long du couloir. Le Guerrier s'offrit volontairement comme cible. Assis dans le grand fauteuil en cuir, il comptait sur la surprise de l'arrivant pour garder l'avantage. Le Beretta 93-R était bien calé dans sa main hors de portée de vue de l'intrus, dissimulé par le panneau du bureau.

Il courait un gros risque en prenant cette décision – ce n'était pas dans ses habitudes, mais c'était nécessaire pour donner à Sugarman le temps d'intervenir en toute sécurité.

Au moment où les pas sonnèrent devant la porte, l'Exécuteur et Sugarman étaient prêts à toute éventualité. D'après le bruit rapide et léger des talons frappant le sol carrelé du couloir, Bolan comprit qu'il s'agissait d'une femme. Impossible pour le moment de savoir si elle était dangereuse.

Avant de pousser la porte, l'arrivante avait pris la peine de frapper trois petits coups. Attitude plutôt rassurante. Puis apparut effectivement dans l'encadrement de la porte sans franchir le seuil la silhouette élancée d'une femme élégante et svelte. Bolan la scruta. Elle devait faire un mètre soixante-dix, et six centimètres de plus avec les talons. Les mollets galbés disparaissaient sous une jupe noire et fendue sur la cuisse gauche et qui flattait sa taille ceinturée et mince. Des cheveux noirs et longs descendaient sur ses épaules. La veste de son tailleur, aussi sobre et noire que la jupe, était mise en valeur par un chemisier bleu ciel. Mais c'était la beauté du visage qui attira l'attention de l'Exécuteur. La peau mâte, olivâtre, des yeux d'un brun profond, un nez aquilin, des lèvres pulpeuses. Dans les traits fermes du visage, se lisaient détermination et colère.

— Je suis bien à A-Rave-A-Daze, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix cristalline mais aussi ferme que l'expression de son visage.

Bolan hocha de la tête, mais resta immobile et silencieux. Il guettait le prochain geste de cette jeune femme qui, de sa main gauche crispée,

serrait fort la bandoulière de son sac en cuir griffé Gucci. Sa main droite eut un mouvement exagérément désinvolte qui tranchait avec son comportement général, et le Guerrier se raidit.

— Je souhaiterais réserver un voyage. Est-ce possible de le faire en personne ? Je n'aime pas passer par Internet, voyez-vous, expliqua-t-elle d'une voix sèche qui démentait la banalité de ses propos.

Sugarman braquait le P-38 vers la porte, prêt à intervenir si la jeune femme passait le seuil et se montrait agressive. Il interrogea du regard Bolan assis face à lui, mais le Guerrier ne détourna pas les yeux. Il se contenta de refermer fermement sa main droite sur le Beretta posé sur sa cuisse.

— C'est possible, bien entendu. À qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il d'une voix calme et posée.

— Espèce de salaud ! répondit la jeune femme, alors qu'elle dégainait un Luger de son sac.

D'un clic, elle enleva la sécurité. Sa main gauche monta saisir la crosse pour soutenir sa main droite. Ce n'était pas un tireur d'élite, mais, manifestement, elle avait appris à manier son arme.

Le Luger visait l'Exécuteur à la tête, mais l'instinct du Guerrier lui disait que sa visiteuse n'était pas encore décidée à s'en servir. D'ailleurs, si la jeune dame n'avait pas été aussi nerveuse, la probabilité de toucher sa cible aurait été nettement supérieure, mais elle tremblait comme une feuille. Cependant, Bolan ne souhaitait pas prendre de risque inutile.

Lentement, il leva les mains dans l'espoir de la rassurer.

— C'est vous qui avez l'avantage, murmura-t-il. Dites-moi simplement ce que vous voulez et pourquoi vous êtes là à menacer un inconnu.

— D'accord, fumier ! Je suis là pour que vous me disiez où se trouve ma sœur.

Et c'est alors qu'elle commit l'erreur qu'il avait prévu qu'elle ferait. Le croyant seul dans le bureau, elle passa le seuil et ferma la porte derrière elle.

À ce moment, Sugarman toussota. Le bruit arrêta net la jeune femme. Ses yeux allèrent de gauche à droite, cherchant à comprendre.

— Merde ! chuchota-t-elle.

— Baissez votre arme, commanda Bolan. Bien. Maintenant vous allez poser cette arme très doucement par terre avec votre sac. C'est ça. Approchez et asseyez-vous.

Sugarman ramassa le sac et le flingue de la jeune femme, qui, elle, s'assit nerveusement, perchée sur le rebord de sa chaise. Alors, seulement, le Guerrier récupéra le Beretta et le posa ostensiblement sur le bureau devant elle.

— Détendez-vous. Nous ne faisons pas partie de la maison. En fait,

vous et nous avons pas mal de choses en commun. Nous étions comme vous venus chercher des réponses à nos questions. Malheureusement, il n'y a personne dans ces bureaux que nous puissions interroger. Désolé pour l'accueil, mais votre entrée n'était elle-même pas très amicale.

En scrutant son visage, Bolan remarqua que la jeune femme, passé son moment de colère, exprimait surtout une grande inquiétude. Et la cause de cette inquiétude devait se trouver entre les murs de cette société mafieuse.

— Outre le flingue, elle n'a rien d'autre dans son sac. Tenez, voici son permis de conduire.

Le document l'identifiait comme Tracy King, âgée de trente-six ans, et habitant Peckham dans le sud de Londres. Sur la photo, prise deux ans auparavant, elle affichait un regard nettement plus joyeux.

— Très bien, madame King, dites-nous la raison de votre visite.

Elle mit un moment avant de pouvoir répondre. Au début, elle avait la diction hésitante, puis, en s'adressant à Bolan, les mots semblèrent venir comme un torrent.

— J'ai une... j'avais... j'ai une sœur. Enfin j'espère qu'elle est toujours vivante. Ne pas en avoir la certitude est la chose la plus terrible. Commençons par le début. Elena, ma sœur, voulait partir en vacances avec un petit groupe d'amis. C'est ma cadette. Douze années nous séparent. Le petit chouchou de nos parents. Ils l'ont toujours trop protégée, d'ailleurs. Lorsque finalement elle a quitté le cocon familial, elle s'est mise à faire la fête tout le temps. Les raves, elle ne pensait qu'à ça... et la drogue. L'ecstasy était sa drogue préférée. Elle avait fait plusieurs séjours à Ibiza, et cherchait de nouvelles aventures. Elle fréquentait ce club de Soho, là où il y a eu une fusillade, cette nuit. Elle m'avait parlé d'un voyage qu'elle avait réservé sur le Net. C'était sur le site web de cette société. Après avoir acheté ses billets, elle a reçu un e-mail de quelqu'un qui prétendait être le copain d'une copine à elle. Il voulait savoir si cela l'intéresserait de gagner du blé pendant ses vacances. Il se trouve que le mec avec qui elle sortait à ce moment l'avait branchée sur cette agence de voyages. C'est probablement lui qui avait signalé sa copine à la direction de cette société, si vous voyez ce que je veux dire ?

Tracy King marqua une petite pause. Lorsqu'elle reprit enfin, elle avait la voix plus étouffée, pleine de chagrin.

— Elle est partie depuis quelques mois maintenant. Nous n'avons jamais reçu de carte postale, pas le moindre coup de fil, aucun message e-mail. Rien. Elle n'est toujours pas revenue. Quand nos parents ont commencé à s'inquiéter vraiment, j'ai décidé d'interroger les amis d'Elena. Silence radio. Personne ne savait rien. Quant à la police, sa nullité m'a rendue enragée. Alors, j'ai décidé d'enquêter moi-même.

Elena, c'est une gentille fille, mais désarmée, naïve.

— Et vous, vous êtes nettement plus dégourdie, si j'ai bien compris, commenta Sugarman. Pour couper court, vous avez sollicité l'aide de quelques vieux amis à vous, ce qui explique comment vous avez pu obtenir le flingue. Et on vous a montré comment on s'en sert. J'ai raison ?

— Oui. Effectivement... Mais je n'étais pas venue pour tuer, seulement pour apprendre ce que vous avez fait de ma sœur...

— Je vous ai déjà dit que nous n'avons rien à voir avec les personnes qui font tourner cette société de tourisme, lui rappela le Guerrier. Mais nous avons une petite idée sur leur identité.

— Moi aussi ! Il s'agit de cette raclure maltaise et ses copains chinois.

Devant l'air surpris des deux hommes, elle ajouta :

— Oui, je connais bien ce mac. Après m'avoir repérée fréquemment au club, puis dans sa boîte de strip-tease, il a commencé à se poser des questions.

— J'imagine que vous n'étiez pas très discrète dans votre façon de vous y introduire. La méthode douce, ce n'est pas trop votre genre, hein ? commenta Sugarman, ironique.

Furieuse, Tracy King le dévisagea. Lorsqu'elle reprit la parole, Mack Bolan trouva touchante la fureur dans la voix de la jeune femme.

— J'ignore la bonne méthode à suivre, mais si ce fumier est responsable de la mort de ma sœur, il devra payer ! J'y veillerai personnellement.

— Pour une novice, vous avez bien travaillé, surtout pour quelqu'un déjà repéré par les méchants, commenta Bolan. Mais vous avez pris de gros risques.

— Être femme a certains avantages, commenta-t-elle sans sourire. Je crois que les Maltais m'auraient déjà tuée si je n'étais pas une femme. Une bande de machos ringards ! Pour eux, si une femme n'est pas une putain capable de leur faire gagner de l'argent, elle n'a aucun intérêt. Les Chinois, eux, sont très différents. Ils m'auraient déjà éliminée mais j'avais déjà pris une position auprès d'Arturo qui, jusqu'à un certain point, me protégeait.

— C'est-à-dire ? demanda Bolan, intrigué.

— Le gros dégueulasse s'est mis à bander pour moi. Je ne suis plus très jeune, mais, vous en conviendrez, je suis plutôt attirante pour une fille de mon âge. Quand j'ai remarqué que beaucoup des gros muscles qui travaillaient au club fréquentaient aussi les filles de la boîte de strip-tease, j'ai compris qu'il devait y avoir un lien. Et quand ils m'ont vue traîner là, ils ont commencé à se poser des questions. Une fille non accompagnée qui vient dans un endroit aussi sordide ? J'étais soit une pute cherchant à agrandir son territoire soit une fouineuse. Ils ont vite compris que je n'étais pas flic parce que les flics, ils se les ont déjà

achetés. Alors j'ai prétexté vouloir trouver du travail comme danseuse. Les mecs ! Ils sont tellement prévisibles ! J'ai demandé à Arturo une audition. Incroyable, la vitesse avec laquelle on fait disparaître les suspicions rien qu'en montrant un peu son cul.

— Et c'est comme cela que vous avez découvert cette adresse pour le site Internet ? demanda Bolan, un peu perdu.

— Indirectement, oui. Quand j'ai raconté à Arturo que je songeais à faire un voyage en Indonésie ou en Inde, enfin, un de ces voyages où vont les danseuses pour gagner du fric facile, il s'est moqué de moi et m'a dit carrément que ce n'était pas pour des filles comme moi. Que je n'aimerais pas ce qui s'y passait. Mais, dans la conversation, il a parlé de son agence. L'adresse en poche, je suis venue, il y a quelques jours, faire du repérage. J'ai essayé d'entrer par le garage mais l'agent de sécurité m'a refoulée. Ensuite, j'ai tenté ma chance par l'entrée principale, mais un gus m'a fait comprendre que je n'étais pas la bienvenue. Alors, aujourd'hui, imaginez un peu ma joie en ne voyant plus le type et en trouvant la porte ouverte.

— Comment avez-vous réussi à entrer dans l'immeuble ? demanda Sugarman.

— Par le garage, tout simplement. C'est là où je me suis garée. Dans le garage... Mais... Le gros type qui filtre les entrées, qu'est-ce que vous lui avez fait ?

— Il va bien, répondit Bolan. Mais, à ce propos, on devrait ranger un peu ici et puis mettre les voiles. Sugar, prenez toutes les disquettes que vous trouverez et copiez les fichiers des ordinateurs. On ne sait jamais. Prenez aussi les fichiers personnels dans les tiroirs du bureau.

Pendant que le détective se mettait au travail, Tracy King demanda au Guerrier :

— Si vous ne travaillez ni pour les Maltais ni pour les Chinois, qui êtes-vous exactement et que faites-vous là ?

À cette question pertinente, l'Exécuteur éclata de rire. Cela faisait vingt-quatre heures qu'il se la posait. À Londres pour un transit de deux heures, il s'était trouvé embringué dans une affaire sans queue ni tête et dont il ne voyait pas le bout.

— Disons que je n'aime pas qu'on flingue à tout-va dans les aéroports... Quant à l'incident au club, la nuit dernière, ce n'était qu'une conséquence inattendue du début de mon enquête.

— Moi, mon seul objectif, dit Tracy King en se mordant la lèvre inférieure comme une petite fille en détresse, c'est de retrouver ma sœur, pas de me mêler à une guerre quelconque.

— Pardon ! Mais que cela vous plaise ou non, à l'instant où vous avez lancé votre enquête, vous vous êtes engagée dans cette guerre, lui fit remarquer Bolan un peu sèchement.

Sugarman se leva à cet instant de l'ordinateur en brandissant une

poignée de disquettes.

— Terminé ! s'exclama-t-il, triomphant.

— Partons d'ici, alors, commanda le Guerrier.

Il ouvrit la porte et scruta le couloir. Désert. Rapidement, il avança jusqu'à la cage d'escalier et contrôla le palier avant de donner aux autres le signal de le suivre. Ils descendirent jusqu'au rez-de-chaussée sans rencontrer âme qui vive. Bolan décida de laisser l'agent de sécurité et la réceptionniste ficelés derrière le comptoir d'accueil. Quelqu'un finirait bien par venir dans cet immeuble fantôme pour les libérer...

Ils déboulèrent dans le parking souterrain. Le Guerrier s'assura que personne d'autre ne se trouvait dans les parages. C'était aussi désert que le reste de l'immeuble. Tracy King se dirigea vers sa voiture, une vieille Ford Capri jaune vif complètement déglinguée.

— C'est à vous ? s'étonna Bolan.

La jeune femme fit oui de la tête.

— Discrète ! s'exclama le Guerrier en souriant. Sortez du parking et attendez-nous. Ensuite, vous nous suivrez. Je vais libérer le gardien, mais il serait dommage qu'il remarque votre voiture.

Avant de monter dans son véhicule, la jeune femme jeta un coup d'œil méfiant par-dessus son épaule en direction de l'Exécuteur. Les deux hommes la regardèrent sortir avant de s'occuper du type emprisonné dans le coffre de la voiture de Danny Sugarman.

Ils se mirent à deux pour sortir le bonhomme qui avait les membres engourdis et se remettait à peine du coup qu'il avait reçu à la tête. Sugarman lui donna deux ou trois claques sonores jusqu'à ce qu'il ait retrouvé meilleure mine.

— Écoutez-moi attentivement, lui dit Bolan, vous pourriez être mort à l'heure qu'il est, mais vous l'avez échappé belle. Ne l'oubliez pas, car vous n'aurez pas la même chance deux fois. Ne croisez plus jamais ma route, compris ?

— Et ça ? demanda l'autre timidement en indiquant d'un mouvement de la tête ses mains ligotées dans le dos.

— Prenez-le comme un test de votre Q.I., grinça l'Exécuteur. Essayez de monter au rez-de-chaussée pour libérer votre collègue et la réceptionniste. Démerdez-vous, ce n'est plus mon problème.

Sur ce, il monta du côté passager. Le détective avait déjà fait rugir le moteur et la voiture partit en trombe. Les roues crissèrent sur le béton et le gardien faillit perdre l'équilibre.

— Croyez-vous que nous pouvons faire confiance à cette femme ? demanda Sugarman.

— Je ne sais pas mais je lui tire mon chapeau. Si elle a réussi à franchir autant de barrières, c'est qu'elle est difficile à arrêter. Elle est déterminée et elle connaît le Milieu.

— Sur ce point, je vous donne entièrement raison, admit son compagnon, alors qu'ils dépassaient la Capri jaune canari, qui s'accrocha aussitôt à leur pare-chocs et les suivit pour quitter les Docklands.

CHAPITRE X

Ils se rendirent directement au cabinet des détectives et garèrent la voiture dans une petite rue avoisinante. Tracy King réussit à trouver un emplacement pour garer sa vieille caisse jaune non loin d'eux. Tout le long du chemin, Sugarman avait souvent vérifié que personne ne les poursuivait, mais il ne se sentait toujours pas à l'aise quant à leur sécurité avec la voiture inoubliable de la jeune femme sur leur train arrière. Lorsqu'elle les rejoignit, Bolan lui chargea les bras des dossiers afin d'avoir les mains libres en cas d'attaque. C'était fort improbable, mais la précaution s'imposait. Le trio arriva cependant au cabinet sans incident.

— Faisons vite, dit Bolan. Il ne nous sera bientôt plus possible de les surprendre et il ne s'agit que de quelques heures avant qu'ils ne nous trouvent.

Sugarman alluma l'ordinateur puis alla faire du café. L'informatique, il s'y connaissait un peu, mais il se préparait à devoir faire face à une longue recherche de mots de passe avant de pouvoir accéder aux informations. Et Bolan, qui était allé dans l'immeuble de l'agence en plein jour dans l'espoir de trouver quelqu'un à faire parler, était beaucoup moins sûr d'obtenir des informations de leur récolte informatique. C'était sans compter sur la vivacité d'esprit de Tracy King qui regardait par-dessus l'épaule de Danny pendant qu'il hésitait devant la demande de mot de passe.

— Essayez « Marduke », proposa-t-elle à voix basse.

Sugarman fronça les sourcils puis tapa le mot proposé. Bingo !

— Comment avez-vous deviné ? demanda-t-il, sidéré.

— Vous ne vous imaginez pas à quel point il est facile de percer à jour ce connard d'Arturo. Je sais comment fonctionne son cerveau. Marduke est le nom de la société gérant ses clubs. Il utilise ce nom sans doute parce que sa mémoire est tellement mauvaise qu'il n'arriverait pas à se souvenir du prénom de son fils, s'il en avait un.

— Vous ne pensez pas que le mot puisse avoir une autre signification ? demanda Bolan en levant la tête d'un dossier.

— Ne cherchez pas midi à quatorze heures. C'était le nom d'un chien

qu'il a eu dans son enfance. Cet homme est aussi intellectuel que mon plombier, voyez-vous !

Une étude complète des dossiers informatiques révéla l'étendue des opérations illicites. Le plus remarquable était le manque de sécurité ahurissant dans la couverture des opérations d'Arturo Sartini. Bolan avait du mal à croire qu'un tel zozo ait réussi une collaboration avec les triades, même si celle-ci était de fraîche date. Le Guerrier connaissait le professionnalisme des Asiatiques et leur intolérance pour toute personne susceptible d'entraver le bon déroulement de leurs affaires. Et avec Arturo, ils étaient servis.

Tout le monde se mit à lire et à prendre des notes. Un silence studieux régnait dans le bureau. Lorsqu'ils eurent terminé, chacun fit une synthèse pour les autres, et, enfin, une vue d'ensemble commença de se dessiner.

Sartini avait connu de sérieux ennuis financiers. L'énorme somme d'argent qu'il versait en pots-de-vin aux ripoux et aux diverses autorités locales, couplée au manque à gagner depuis l'incursion de nouveaux gangs sur son territoire, contribuait inexorablement à sa ruine. À la tête de l'un de ces gangs qui le poussaient à la ruine, on trouvait un nommé Lin Ho. Un personnage que Bolan ne s'étonna guère de découvrir là.

— Celui-là, je le connais. Il a commencé sa carrière comme garde du corps d'un dirigeant des triades de San Francisco. Aujourd'hui, il est le patron. Il a la réputation d'un homme d'affaires tranquille, mais, en réalité, c'est un individu cruel, sanguinaire et pervers. Quand il a le temps, il torture lui-même et ce n'est pas beau à voir. Il aime prolonger les souffrances de ses victimes. La technique dite « turkey », employée par les gens de *Cosa Nostra*, est un travail d'enfant de chœur à côté de ce que pratique ce salaud. En affaires, il est du genre à forger une prétendue alliance avant de lancer son O.P.A. hostile. Tel que je le connais, il ne souhaite qu'une chose : que Sartini commette des erreurs, plein d'erreurs ! Qu'il se croie le roi de la jungle et qu'il imagine que Lin est un idiot. Alors, Ho le mangera tout cru et savourera la mort des Maltais.

— Un garçon charmant, commenta Sugarman.

— Croyez-moi, Sartini mérite un sort bien pire, s'exclama Tracy King en guise d'oraison funèbre à la mort annoncée du pourri.

Submergé par les dettes et obligé d'accepter les propositions des triades, Sartini avait cherché un nouveau créneau afin de rééquilibrer ses affaires. Puisqu'il possédait une participation majoritaire dans plusieurs night-clubs de la région, l'idée lui était venue tout naturellement de créer une agence de voyages spécialisée dans les vacances de rêve pour jeunes filles en recherche de sensations fortes. D'autant que les destinations de rêve étaient en parfaite harmonie avec

les plaques tournantes de la drogue et de la prostitution. À la fois mules et renouvellement des stocks pour les bordels d'Asie, ces gamines offraient une double rentabilité.

À la lecture des dossiers, Sugarman et Bolan conclurent que c'était Sartini qui avait fait des propositions de collaboration aux triades, mais qu'il y avait été contraint par l'importance des activités de Lin Ho sur son territoire. Une belle démonstration de la finesse du dirigeant asiatique.

Le fonctionnement quotidien de l'affaire était simple. Plus de quatre-vingts pour cent des vols étaient parfaitement légaux et sans problème. Une jolie couverture pour le véritable business. Tous les vols s'organisaient par charter, et pour les passagers qui rentreraient chez eux trois semaines plus tard sans avoir rien soupçonné, et pour les passagères qui, sans le savoir, prenaient un aller simple. Sur place, une partie de l'hôtellerie était entre les mains des triades. Comme les tombeaux, ces hôtels-là ne libéraient pas facilement leurs occupants. Dans les listings informatiques, certains noms revenaient plusieurs fois, puis disparaissaient. Après deux ou trois allers-retours, la plaisanterie se terminait par un aller simple. Les filles ayant servi de mules pour la drogue en direction de l'Angleterre se trouvaient définitivement engluée dans les bordels d'Indonésie ou d'ailleurs. Et les douaniers britanniques et asiatiques se faisaient arroser régulièrement.

La lecture des fichiers donnait la nausée au trio. La base de données clientèle offrait des informations précieuses : noms, coordonnées, numéro de passeport, destination, rôle (mule, cargaison, ou les deux).

— Arrêtez le défilement ! Arrêtez ! cria soudain Tracy King en se penchant de plus près vers l'écran. Remontez un peu, s'il vous plaît.

Là, en haut de l'écran, figurait le nom d'Elena King, sa sœur cadette. La colonne suivante indiquait sa destination, son prix de vente et la valeur des marchandises qu'elle avait transportées.

— Elle a servi de mule depuis Ibiza. Le savait-elle ? Regardez, il y a un renvoi sur sa fiche, dit Sugarman en cliquant sur la souris.

— Le fumier ! dit Tracy King d'une voix glaciale. Je vais le tuer.

— Attendez ! fit remarquer Bolan. Ce fichier indique en plusieurs endroits : « Paiement différé. » Il est possible qu'elle soit encore parquée dans un enclos à filles en attendant son acheminement vers sa destination ultime.

— Ça se passe comme ça ?

— Ce n'est pas inhabituel. Si un client est dans l'impossibilité de payer ou si l'on veut se préparer à un éventuel surplus de commandes, on peut vouloir s'approvisionner avec un peu d'avance. Ils appellent cela : gestion des stocks.

— Tout ça me donne la nausée, dit Tracy King. Continuez à faire

défiler. Passons à autre chose. N'importe quoi.

L'instant d'après, ils découvrirent qu'Arturo Sartini stockait les informations concernant son personnel sur le serveur informatique. Tout le monde y figurait : du balayeur jusqu'aux danseuses et aux mercenaires, chacun dans son emploi. Noms, adresses, date de naissance, salaires et primes. Tout.

— Pour sa comptabilité : impeccable. Le type mérite vingt sur vingt, mais je lui donne un gros zéro pour le bon sens, s'esclaffa Danny. Quel con ! Aucune sécurité ! Eh bien, les voilà, Mike, vos soldats serbes. Regardez.

Bolan quitta sa place et se mit à lire par-dessus l'épaule du détective. Le patron des Maltais avait intégré dans ses effectifs sept mercenaires venus de Belgrade. N'importe lequel parmi ces sept noms pouvait être l'un des deux tueurs d'Heathrow.

— Bingo ! Là, nous savons leur lieu de travail et où ils crèchent la nuit. Danny, vous connaissez quelqu'un de fiable au sein de la police ?

— À moins de ne plus croire en rien, je peux au moins vous en proposer deux. Dans mon métier on est souvent conduit à travailler avec les différents services. Ces deux-là sont réglos, j'en mettrais ma main à couper.

— Prévenez-les de l'existence de ces preuves. Je vais rester encore un peu pour semer la merde dans ces gangs, mais je ne pourrai pas nettoyer Londres à moi tout seul et, de plus, vos vies seront rapidement en danger. Il serait triste que tout votre travail ne serve à rien.

— À propos de foutre le bordel, j'ai quelque chose pour vous, Mike ! dit Sugarman, soudain tout excité. Je crois avoir trouvé le noyau de l'opération qu'il faudrait cibler. Écoutez ce que je viens de découvrir dans ces documents. Heureusement que le tonton Artie aime éloigner ses documents du siège réel de ses opérations. Il utilise les bureaux de l'agence comme siège social. Des locaux déserts dans un immeuble désert, c'est la tranquillité assurée. En revanche, il traite ses affaires dans sa boîte de strip-tease. C'est là qu'il garde son fric. Il dispose d'une pièce coffre-fort où il planque l'oseille, les armes à feu et les drogues. L'accès à ces pièces est quasiment invisible. Cela l'est beaucoup moins quand on a cette disquette avec le plan des lieux précisément dessiné ! Ce gus est vraiment un malade du classement. Donc, voilà en un seul coup d'œil l'organigramme de son opération. Pour éliminer la menace, nous n'avons qu'à éliminer son véritable siège. Ou bien ce type est stupide, ou il est tellement arrogant qu'il croit que personne n'osera jamais s'attaquer à lui...

— Excellente analyse, le félicita Bolan. Mais les Maltais ne représentent que la moitié de notre équation.

— Oh ! mais ce n'est pas tout ! ajouta Sugarman, avec un petit sourire espiègle sur les lèvres. On peut dire merci au tonton Artie pour avoir

tout noté noir sur blanc dans ses dossiers.

— Ne me dites pas que vous avez trouvé aussi des informations sur le centre des opérations de Lin Ho ? s'exclama le Guerrier, incrédule.

— Pas explicitement. Mais on voit très clairement tous les maillons de la chaîne qui relie les fonds d'Arturo à ceux de Ho et aux banques des triades. Je suppose que c'est pour pouvoir comptabiliser l'argent qui passe entre leurs mains. Un moyen de surveiller que personne ne triche. Résultat, il nous livre sur un plateau le centre des opérations. Trop de précautions nuit à la sécurité !

Se penchant sur l'écran, l'Exécuteur constata que Danny avait vu juste.

— Le plus grand restaurant chinois au cœur de Chinatown ! J'aurais dû le deviner connaissant le sens de l'humour tordu de ce Lin Ho. Du Chinatown de San Francisco à celui de Londres, il n'était pas dépaycé !

— On y bouffe bien, en fait. Justin, Stephanie et moi, nous y allons assez souvent.

Restaurant Hoo Hing. Bolan se souvint d'être passé devant, lorsqu'il poursuivait les Serbes à travers Soho avant de les perdre de vue. C'était sur le trottoir devant ce restaurant londonien qu'il avait reconnu les deux gorilles qu'il avait déjà croisés à San Francisco. Logique. La boucle était bouclée.

— Alors, le blanchiment d'argent sale, la traite des Blanches, le trafic de drogues se font à partir de ces deux pôles, dit Tracy King en guise de conclusion. Cela va nous faciliter la tâche ?

— Oui, mais pourquoi est-ce que j'ai l'estomac qui se noue rien qu'en y pensant ? remarqua Danny. Mike, ces types sont des balaises. Nous, on n'est que trois, et de nous trois, vous êtes le seul à savoir combattre.

— Vous n'avez ni l'entraînement ni l'expérience pour la guerre à mener. Ce que vous avez, tous les deux, c'est du courage. Il n'est pas question de vous envoyer au casse-pipe. Ça, c'est mon affaire. Votre rôle se limitera à un travail de reconnaissance et de renseignement.

— Nous sommes entièrement à votre disposition, affirma la jeune femme sur un ton très déterminé.

— Vous pouvez compter sur nous, Mike.

— Merci. Première cible : la base des opérations maltaises. On garde la plus difficile pour la fin. Comparés aux Chinois, les Maltais sont des proies faciles et de piètres soldats. Tracy, je vais avoir une tâche à vous confier.

Dans les yeux de la jeune femme, se lisait un curieux mélange d'excitation et de peur. Bolan eut l'impression qu'elle savait déjà ce qu'il allait lui demander.

— Mes chances pour investir les locaux seront nettement supérieures si vous m'accompagnez. Ils vous connaissent là-bas. Ils savent tous qu'Arturo en pince pour vous, non ?

— C'est vrai. Ils sont tellement habitués à me voir que c'est à peine s'ils vous remarqueront. C'est un plan qui me plaît. Je marche.

— Merci. Danny, passez voir comment va Justin. Dites-lui que vous allez au Hoo Hing pour surveiller les lieux. Il est important que quelqu'un en qui nous avons confiance sache ce que nous essayons de faire. Vous avez un téléphone portable ?

— Bien sûr. Je vais vous donner mon numéro.

— Je vous demande de surveiller le restaurant afin de m'aviser sur l'évolution de la situation là-bas. Je vous téléphonerai en quittant la boîte de strip-tease. Et si jamais je ne vous téléphonais pas, surtout ne tentez rien par vous-même, appelez la police. Pendant que vous serez dans votre quartier, passez chez votre ami Zak pour lui confier tous les documents que nous avons récupérés. Demandez-lui de faire des copies de l'ensemble. Les documents papiers comme les fichiers informatiques. Quant à vous, Tracy, il va falloir vous familiariser avec le matos que vous allez avoir sur vous.

— Ne vous inquiétez pas. J'assurerais ! dit-elle d'une petite voix nerveuse mais décidée.

— J'en suis persuadé, répondit Bolan. J'espère vous éviter l'obligation d'utiliser les armes, mais le jeu est dangereux, j'espère que vous en avez conscience.

— Oui, mais mon combat n'est pas exactement le même que le vôtre. Pour moi, il s'agit de sauver ma petite sœur, s'il en est encore temps. Et pour ça, je suis prête à vous suivre jusqu'en enfer...

CHAPITRE XI

Pour sortir de Leytonstone, Sugarman prit la route principale, fit le tour du rond-point, puis descendit l'avenue. Au carrefour suivant, il s'arrêta devant le commissariat de police. À l'intérieur de l'immeuble, ayant salué quelques inspecteurs qu'il connaissait de longue date, il déposa une enveloppe fermée adressée à l'inspecteur Whirling et sur laquelle était collé un Post-it précisant l'expéditeur avec cette mention : « À ouvrir demain, si tu n'as pas de nouvelles de moi. »

Il quitta le commissariat aussi rapidement qu'il y était entré, remonta en voiture et partit en trombe.

— Alors ? demanda Bolan.

— Il n'était pas là. Je l'ai déposée sur son bureau. Il la trouvera à son retour. Demain peut-être...

Il quitta l'axe principal au niveau d'un croisement avec un étroit chemin de terre desservant un bois. Tout le monde descendit de la voiture au milieu d'une petite clairière. Bolan fit une inspection rapide du lieu. Malgré le ronronnement de la circulation sur la grande route, à cette heure de la soirée agréable et estivale, l'endroit était désert.

— Vous êtes certain que personne ne nous dérangera ? demanda Bolan.

— Il n'y a jamais personne. C'est une ancienne exploitation agricole laissée à l'abandon. Jusqu'à il y a trois ans, on faisait paître des moutons ici. Même les randonneurs ne connaissent pas le coin. C'est une sorte de no man's land entre banlieue et campagne.

L'Exécuteur passa derrière la voiture et ouvrit le coffre. Tracy King jeta un coup d'œil au contenu puis leva la tête vers les étoiles et siffla d'étonnement. Elle n'avait jamais vu autant de potentiel de destruction confiné en un seul endroit. Elle se remit de son choc en pensant qu'il s'agissait de retrouver sa sœur et que pour cela tous les moyens étaient bons.

Le Guerrier tenta une nouvelle fois de décourager la jeune femme.

— J'ai besoin de vous pour me faire entrer dans le night-club, mais ensuite, il serait plus raisonnable que vous ne restiez pas dans les parages. Nous n'avons pas affaire à des enfants de chœur, vous savez.

— Vous me l'avez déjà dit, mais vous avez précisé que ma vie était en danger.

— Pas si vous quittez la ville pour quelque temps. Arturo n'a pas encore découvert votre rapport avec ses magouilles.

— Et je vous laisserais chercher ma sœur à ma place ? Ce n'est pas votre préoccupation première ; pour moi, si. Ne perdons pas de temps, car je ne changerai pas d'avis. Je suis dans le coup et j'y reste, quoi que vous décidiez.

Sachant qu'il ne parviendrait pas à la convaincre, Bolan passa en revue chaque type d'arme et fit la démonstration de son utilisation. Pour commencer, il lui mit entre les mains un CZ-75, un pistolet semi-automatique 9 mm. Ensuite elle dut apprendre le maniement des RGD-5 et du fusil d'assaut AKSU. Ce dernier était une arme qui convenait en tout point à la jeune femme. Léger, portatif, et facile à cacher sous les vêtements, c'était une version aussi mortelle que son aîné l'AK-74.

Il restait dans le coffre quelques armes qu'ils n'avaient pas l'intention d'utiliser. Il valait mieux les faire disparaître au cas où la police fouillerait la voiture pendant leur absence. Bolan creusa un trou dans la terre meuble et enfouit le matériel, protégé dans ses emballages. Puis se tourna vers King et Sugarman.

— Souvenez-vous de cet emplacement. Si nous réussissons notre coup ce soir, la première chose à faire sera de revenir chercher ces armes. On pourrait en avoir besoin plus tard.

— Supposons que nous ne survivions pas à cette mission ? demanda Sugarman, sarcastique.

Bolan le fixa d'un regard d'acier.

— Ce n'est même pas une option ! Danny, je veux que vous gariez votre voiture en un point discret mais équidistant entre la boîte de strip-tease et le restaurant Hoo Hing. Le quartier est quadrillé par un grand nombre de petites rues, idéales pour planquer votre caisse. Vous n'aurez que l'embarras du choix.

— Et encore un touriste qui n'a jamais essayé de se garer en plein cœur de Londres ! ironisa Danny Sugarman.

— Démerdez-vous, mon vieux. Arrivés dans Soho, nous nous séparerons. Vous, Danny, vous irez surveiller les mouvements autour du restaurant pendant que Tracy et moi essaierons de pénétrer dans le night. Tout le monde reste prudent ; la panique, c'est moi qui vais la semer chez l'ennemi. Vous autres, vous ne prenez aucun risque ! O.K. ?

Il était à peine 20 heures lorsqu'ils arrivèrent dans Soho. La douceur de la soirée avait fait venir en centre-ville la foule habituelle. Touristes et Londoniens investissaient les trottoirs et les rues pour fêter le début de l'été. Malgré la présence policière, l'ambiance était joyeuse et

festive, sauf dans la voiture que conduisait Sugarman. Les trois occupants du véhicule avaient l'air tendus comparés aux personnes qui déambulaient au-dehors. Mais, eux, ils avaient un boulot à accomplir. Un boulot qui risquait de causer un grand nombre de morts. Un boulot où le sang allait très certainement couler.

La voiture passa dans la rue où avait eu lieu le carnage de la veille. Malgré les barrières de la police toujours en train d'enquête, les badauds y affluaient.

— C'est fou tous ces flics en uniformes ; et j'imagine qu'il y en a autant en civil, commenta Tracy King. On en reconnaît aisément quelques-uns.

— Comme cela, nous saurons sur qui il ne faut pas tirer. N'oubliez pas qui est notre ennemi. Et ce n'est en aucun cas les policiers, rappela Bolan.

Silencieux, Sugarman se concentrait sur sa conduite dans la circulation chaotique du centre-ville. Toutes les avenues étaient saturées. Il avait failli renverser un motard imprudent, mais, malgré tout, il put suivre les instructions que Bolan lui avait données et, après de nombreux échecs, il trouva une place pour se garer.

— Nous voilà à distance égale entre le resto et le club.

La rue étroite débouchait sur une impasse, avec, en enfilade, les portes arrière de sociétés de productions pornographiques et des agences de publicité, déjà fermées pour la nuit. « Ici, au moins, songea Danny Sugarman, la voiture sera tranquille quelques heures. »

— Bien ! Chacun connaît son rôle. Prudence et bonne chance ! dit l'Exécuter.

— Merci, répondit Sugarman, qui leur tourna aussitôt le dos pour partir dans la direction opposée à la leur.

Bolan hocha la tête puis saisit Tracy King par le bras comme s'ils étaient un couple d'amoureux en goguette. Ils tournèrent à l'angle de la rue et s'enfoncèrent en direction du club.

L'enseigne lumineuse géante illuminait les quatre étages de l'immeuble pour annoncer le nom du restaurant en idéogrammes chinois d'un jaune vif et en lettres rouges dans l'alphabet occidental. À chaque étage se trouvait une grande salle à manger bondée. Les serveurs avaient la réputation d'être assez peu aimables, mais la cuisine était bonne, saine, et servie rapidement. En somme, une bonne couverture pour des activités crapuleuses.

À l'entrée, la porte à tambour tournait sans cesse sous le flot ininterrompu de clients. Sugarman savait que la présence de la foule réduisait ses risques de se faire repérer. Mais le revers de la médaille était la difficulté de reconnaître les mafieux. Vu le grand nombre de clients et le va-et-vient incessant, l'établissement devait brasser un fric

colossal.

— Hé ! Vous me faites mal ! s'exclama Tracy à l'attention de son compagnon.

Dans la foule dense, le Guerrier serrait trop fort le bras de la jeune femme.

— Désolé. Je ne voulais pas que l'on soit séparés par tous ces passants. Voilà le club. Vous êtes prête ? À mon avis, nous passerons comme une lettre à la poste. Les videurs d'hier soir sont morts. Les nouveaux ne peuvent pas reconnaître un visage qu'ils n'ont jamais vu. Je fais profil bas et je vous laisse jouer votre partie. Je vais peser un peu lourd sur votre épaule, comme si j'étais éméché. Ne vous inquiétez pas.

Ils ne dirent plus un mot jusqu'à ce qu'ils arrivent devant la porte mauve et noire du club de strip-tease. Sous la veste trop chaude pour une soirée si douce, mais efficace pour cacher ses flingues, l'Exécuteur était en nage.

S'appuyant fortement sur l'épaule de Tracy King, c'était à peine si l'on pouvait voir les traits du visage du Guerrier. Soudain, le poids s'effaça et Tracy s'étonna de l'agilité féline de cet homme qui simulait avec brio l'ivresse. Son sens de la chorégraphie était parfait. Elle le guida jusque devant le guichet, s'appuyant elle-même contre le mur peint en rose bonbon. Soudain, il lui semblait que l'éclairage cherchait à dévoiler le visage de l'homme qu'elle supportait. Elle essaya de chasser de sa tête cette idée paranoïaque, mais ses muscles abdominaux se crispaient et elle avait les jambes lourdes. Il lui fallut un gros effort pour effacer tout signe de nervosité devant la caméra de sécurité et la blonde du guichet.

C'était la même fille que lors de la première visite de l'Exécuteur au club. Joufflue et faussement souriante, la mâcheuse de chewing-gum avait pour protection un gros balaise habillé d'un polo et d'un pantalon noirs. Une nouvelle recrue, car celui qu'il remplaçait reposait en paix dans une décharge située quelque part dans le fin fond de l'Essex grâce au service de nettoyage privé du patron du club. Prévoyance obsèques.

Tracy King et Mack Bolan firent leur entrée dans le hall en titubant légèrement. La tête baissée, habillé de vêtements amples et de style fort différent de ceux de la veille, le Guerrier avait la quasi-certitude que la blonde ne le reconnaîtrait pas. Ses premiers mots lui en donnèrent confirmation.

— Tracy ! Mais où étais-tu passée ? Le patron te cherchait partout. Oh, mais dis donc, il a l'air trognon ton petit copain. Saoul, mais canon !

— Tu ne crois pas si bien dire, Sandy, renvoya la jeune femme. J'ai passé un super après-midi avec ce monsieur, qui a très envie maintenant de voir un authentique spectacle. Je lui ai dit que je n'étais

pas prévue ce soir au programme, mais qu'un truc sur mesure pourrait se faire plus tard. Il a assez de fric sur lui pour prendre du bon temps.

— Ah ! Super ! dit la blonde avec un clin d'œil salace sans plus regarder le Guerrier appuyé contre l'épaule de sa copine.

— Bon, il est avec moi, d'accord. On va le dispenser de ticket d'entrée, d'accord ?

L'Exécuteur et King firent quelques pas en direction de la porte, mais le videur leur barrait le passage. Le Guerrier se prépara mentalement à se faire fouiller. Cela déclencherait les hostilités plus tôt que prévu et risquait de compromettre leur mission. C'est le moment que la caissière choisit pour intervenir.

— Laisse tomber, Walter ! Ils sont de la maison. Et d'ailleurs il est complètement cuit.

— Merci, Sandy. Je te redevrai ça, renvoya Tracy King en poussant la porte.

Mais Bolan n'eut même pas le temps de pousser un soupir de soulagement. Il comprit immédiatement qu'ils avaient des soucis à se faire. Le club était totalement silencieux et c'est une voix graveleuse avec un fort accent qui leur souhaita la bienvenue.

— Ah, tiens, donc ! La jolie dame est de retour. Je me demandais si tu n'allais pas nous faire faux bond. Et elle nous amène un client. Présente-nous le gaillard qui est avec toi !

CHAPITRE XII

Bolan leva la tête. La salle et la scène avaient été nettoyées... et vidées. Il n'y restait plus rien, ni décor ni mobilier. Rien qui puisse gêner un éventuel combat. Combat d'ailleurs peu vraisemblable étant donné la présence de huit hommes, Arturo compris, postés autour de la salle, positionnés à égale distance les uns des autres. Une tentative d'ouvrir le feu aurait reçu une réponse immédiate et fulgurante.

Le Guerrier se redressa. D'un coup, il sortit de son personnage fabriqué de joyeux ivrogne qui n'était plus de circonstance. Les deux Serbes responsables de la fusillade d'Heathrow se trouvaient au milieu des flingueurs. Son visage se durcit. Quelle que soit la tournure des événements, il savait maintenant qu'il n'était pas venu pour rien et qu'il descendrait ces deux ordures avant la fin de la soirée. Même si cela devait être la dernière chose utile de sa vie.

Le patron maltais jubilait. Méditerranéen dans l'âme, il ne put s'empêcher de se pavaner devant ses hommes. Sa voix de stentor fendit l'air.

— Alors, c'est toi la salissure qui a dégommé mes meilleurs hommes et leurs collègues chinois, ici même hier soir ? Tu n'es pas venu avec ton copain ? Celui qui t'a donné un coup de main et accompagné ensuite pour votre opération punitive dans ce dancing pour enfants gâtés à la recherche de sensations fortes. Ne crois pas que ça me fasse pleurer. Ceux qui sont morts n'étaient que des branleurs et n'ont eu que ce qu'ils méritaient. Mais quand même, ça la fout mal et ça n'arrange pas mes affaires. Je travaille dur, je dépense des fortunes à graisser la patte à des personnes haut placées pour avoir la paix, et une petite merde comme toi vient chez moi pour tout foutre en l'air ! C'est pas gentil, mec ! Quant à toi, la pute, tu peux m'expliquer ce que tu trafiques là ? Je te donne ma confiance, je t'offre la vedette dans mon prochain spectacle et c'est comme ça que tu me remercies ? Hé ! les hommes ! Je vous pose la question : que veut-elle, cette pouffiasse ?

— Que tu libères ma sœur !

L'exclamation de la jeune femme avait claqué comme un coup de fouet. L'Exécuteur en profita pour faire une analyse rapide de l'attitude

de ses adversaires. Le moment optimal pour liquider le couple Bolan-King était passé, car lors de la tirade du gros caïd, ses hommes s'étaient peu à peu laissés aller. Le Guerrier avait pu voir les corps se détendre, l'attention s'atténuer. Les petits malfrats d'Arturo Sartini s'ennuyaient. De l'Exécuteur, ils ne connaissaient que le récit de ses exploits de la veille. À son entrée, ils auraient pu le buter tout de suite, en finir rapidement. Mais leur chef, avec son numéro de Parrain à la con, avait cassé l'ambiance. Quant à l'intervention de Tracy King, elle les avait tous pris au dépourvu. Maintenant, ils étaient à la fois tendus et distraits, désarçonnés. Le moment venu, ils seraient plus faciles à neutraliser.

Il savait, d'après son survol de la salle, que les Serbes portaient chacun un MP-S et un Browning Hi-Power. Deux des six autres mercenaires – deux Africains – disposaient du secours d'un Colt Python .357 et d'un Uzi pour le premier, d'un Hi-Power plus un MP-5 pour le second. Les trois autres malfrats – on aurait dit des clones de leur patron avec leur peau olivâtre, leur coffre d'orang-outang et leurs jambes arquées – semblaient être tous issus de la même famille. L'un d'eux avait une carabine à canon scié. Un autre avait un SIG-Sauer et un Smith & Wesson M-4000. Le dernier disposait du feu d'un CZ-75 semi-automatique et d'un P-38. Sartini lui-même portait un Glock, sans doute l'arme fétiche du boss.

L'Exécuteur songea que, à eux tous, ils disposaient de suffisamment de puissance de feu pour le réduire ainsi que Tracy en pâtée pour chien.

Ce qui resterait de leurs cadavres serait méconnaissable. Aucun doute. En revanche, en l'état actuel des choses, il planait un sérieux doute sur la réactivité et l'efficacité des tireurs et sur leur temps de réponse aux ordres de leur patron. Quant à celui-ci, il était ébranlé par la déclaration de la jeune femme.

Dans le silence qui suivit, les gangsters prirent des attitudes convenues, l'air de ne plus être concernés. À chaque seconde qui passait, la balance penchait de plus en plus en la faveur du Guerrier. La patience dans le combat, lui, il connaissait. Eux, visiblement, n'en avaient aucune expérience. À chaque seconde, il gagnait du terrain psychologiquement.

— Ta sœur ? s'exclama finalement le boss. Mais, bordel ! Qu'est-ce que tu me chantes là ? T'es folle ou quoi ?

— Tu as vendu ma petite sœur en esclavage. Tu l'as envoyée comme un morceau de viande dans une maison close quelque part en Extrême-Orient, ou pire encore.

— Ah, bon ! Désolé, chérie. J'expédie beaucoup de jolies filles un peu partout à travers le monde. Comment veux-tu que je me souvienne de ta putain de sœurlette ? D'ailleurs, toi, tu aurais fini comme elle. Je t'ai

gardée tant que tu m'amusais et que tu t'occupais bien de ma virilité.

Tracy King répondit sèchement par une boutade qui mettait l'accent sur la taille lilliputienne du membre du caïd. La vanne devait faire partie des plaisanteries de la Famille dans le dos du boss, car les hommes de Sartini s'esclaffèrent, ce qui rendit celui-ci littéralement cramoisi de fureur.

L'Exécuteur saisit l'occasion pour agir et dégaina le Desert Eagle. D'un geste fluide, il leva la sécurité et visa sa première victime. L'ogive de .44 quitta le canon par une rotation dans le sens inverse des aiguilles d'une montre et transperça la poitrine du tireur maltais encore en plein fou rire. La balle coupa à travers la chemise de soie naturelle et fit sa sortie en lui déchirant bien plus que les deltoïdes. Lorsqu'elle eut fini sa trajectoire en s'enfonçant dans le plâtre du mur, le gangster gisait déjà au sol, les yeux rivés sur le plafond. Il entendait, il voyait, mais il ne sentait plus rien. Le traumatisme l'empêchait de crier ou de gémir. Le système nerveux et le cortex se trouvaient désormais paralysés. L'homme mourut en ayant eu le temps de savoir qu'il venait de rater sa dernière occasion de faire un carton.

Avant que le premier coup de feu ait produit son effet, Bolan était déjà en train de pousser la jeune femme vers le bar pour se mettre à couvert. Il s'attendait à ce qu'elle soit paralysée par la soudaineté de l'ouverture des violences. Dans cette salle, l'explosion du Desert Eagle avait été assourdissante. Mais Tracy avait des nerfs d'acier et avait déjà dégainé.

Les Serbes et les Africains levèrent leurs armes automatiques pour faire feu à l'instant où la jeune femme faisait rugir par deux fois le CZ-75. Blessé à l'épaule droite, l'un des Blacks laissa tomber son MP-5. Il eut encore la force de lever le Hi-Power de la main gauche, mais il rata sa cible et ne fit qu'éclater quelques bouteilles au-dessus du bar.

Bolan avait déjà enchaîné. Une fois rétabli sur ses pieds, le sinistre Beretta 93-R entre les mains, il se mit à l'œuvre pour continuer le travail. L'Africain reçut une série de trois ogives brûlantes allant de l'entrejambe jusqu'au cou. Avec le feu automatique qui s'abattait sur lui, l'homme se trouva soulevé du sol. Un instant, ses pieds pédalèrent dans le vide pour ne retrouver le sol que dans l'effondrement général du pourri.

Pendant que Bolan tirait, son assistante d'occasion sortit l'AKSU de son sac à main, laissant le CZ-75 sur le plancher. D'un geste fluide, elle releva la crosse repliable, exécutant avec précision la leçon que Bolan lui avait donnée dans le bois une heure auparavant. Elle monta le fusil au-dessus de sa tête, posa le canon sur le comptoir du bar et appuya sur la détente à l'aveugle, dessinant un arc pour arroser l'ennemi.

Les hurlements venant de la salle l'encouragèrent à continuer de plus belle.

Pendant ce temps, le Guerrier avait sorti de sa poche une des grenades RGD-5 prises chez Charly. Il avait remarqué que le bar qui lui servait d'abri en ce moment ainsi qu'à Tracy, était doublé de chaque côté et sur toute sa longueur par une coque de métal. Un vrai zing à l'ancienne pour résister à la poussée des clients les plus alcoolisés. Mais le métal ne résisterait sans doute pas longtemps à un barrage de feu nourri si les gangsters avaient soudain l'idée saugrenue de s'organiser, de combattre ensemble, de diriger toute la puissance de feu sur le comptoir. Pourtant, en ce moment, au lieu d'agir, ils se contentaient de subir. L'attaque avait été si rapide qu'ils dirigeaient encore leur feu sur la zone que le duo venait de quitter.

L'Exécuteur dégoupilla le RGD-5, tenant la cuiller le temps de compter jusqu'à quatre. Puis d'un geste fluide, il lança la grenade par-dessus le comptoir, ciblant un point virtuel au centre de la salle. Il espérait l'avoir lobé suffisamment pour une explosion sur la petite scène servant de piste pour les filles.

— Ne bougez pas ! hurla-t-il en couvrant Tracy de son propre corps.

Il souhaitait que l'armature du bar soit assez costaud pour résister à l'explosion de la grenade.

La salle vibra sous la force de la détonation. Une pluie de shrapnel frappa le bar. Fort heureusement, la coque en métal encaissait vaillamment. L'onde de choc fit éclater toutes les ampoules de la salle. Des bris de verre tombèrent sur l'Exécuteur recroquevillé sur la jeune femme.

L'erreur fatale qu'avaient commise les *mobsters*, c'était d'avoir dégagé la pièce des tables, chaises et autre mobilier qui auraient pu leur fournir une couverture contre la grenade. Aucun homme ne pouvait résister à l'assaut mortel de cette pluie de métal.

— Ne bougez pas ! ordonna Bolan alors qu'il se dégageait de Tracy et se dirigeait en position accroupie jusqu'à l'angle du comptoir, prêt à tirer sur tout ce qui bougeait.

Mais, dans la pénombre, plus rien ne bougeait. Il se leva, fit lentement le tour de la salle, puis revint vers la porte d'entrée, étonnamment ouverte sur le hall.

— Le danger semble écarté ; vous pouvez vous lever, mais restez prudente, suggéra le Guerrier.

Ce que découvrit alors la jeune femme lui fit pousser un juron sonore :

— Putain !

Elle restait clouée sur place. Le Guerrier se retourna et comprit que ce n'était pas le spectacle du carnage qui la paralysait, mais le trou béant dans le mur peint en noir qui avait été le fond du décor contre lequel elle-même avait montré et tortillé son joli postérieur dans des temps plus cléments.

— Tracy, dit-il avec douceur pour lui permettre de retrouver son calme.

La porte donnant sur le bar était grande ouverte parce que quelqu'un venait d'y passer. Soudain, il devint évident pour le Guerrier qu'au moment où la grenade avait failli faire chavirer le bar, au moins un des gangsters avait eu le temps de fuir par l'unique sortie.

Dans le hall d'entrée, la réceptionniste et le videur gisaient, une balle dans la tête, à l'évidence exécutés. Punition pour avoir laissé passer ces deux clients si spéciaux sans les fouiller ? Probable.

Dans la salle, il compta, outre les deux premiers cadavres, deux autres pourris gisant près de la scène. Deux tireurs maltais.

Cela voulait dire que, avant que le Guerrier eût jeté la grenade, quatre des hommes s'étaient enfuis. Mais certains étaient beaucoup trop loin de la sortie et n'avaient pu que se réfugier dans les bureaux, dont, d'ailleurs, la porte dérobée était restée ouverte. Restait à savoir qui.

Il freina sa propre impatience à se lancer à la poursuite des malfrats. Il savait que la rapidité était primordiale, mais il fallait maximiser leurs chances de s'en sortir vivants.

Tournant la tête vers Tracy, il la regarda. Pendant un instant, elle ne sembla pas le reconnaître. Puis, soudain, le voile se leva.

— Désolée. Je suis encore sous le choc.

— Je pense que certains des tueurs sont dans un des bureaux. Et certainement Sartini. Il a son fonds de commerce à défendre.

Ils contournèrent le bar, passèrent par la porte dérobée à moitié déchiquetée, et avancèrent prudemment. Quand ils eurent dépassé la zone de destruction de la grenade, le Guerrier remarqua dans l'éclairage du couloir qu'il y avait du sang frais sur la moquette. De toute évidence un des hommes en cavale saignait à profusion. Ils butèrent rapidement sur le mur du fond.

— Restez ici, je vous appellerai, commanda-t-il à sa compagne.

Une seule porte, entrouverte, donnait sur un escalier droit que l'Exécuteur descendit silencieusement. Les pièces du bas sentaient fort l'odeur de la cave humide. Bolan essayait de se souvenir des plans d'architecte. Il les avait vus, il les avait étudiés. Après les bureaux du directeur et du comptable se trouvaient les toilettes pour les employés, les loges pour les filles, et une salle de repos pour les gros bras. Et puis il y avait la pièce coffre-fort. C'était là où Sartini gardait sa « récolte » quotidienne, les drogues, son fric, et sa cache d'armes. D'après ses souvenirs, il n'y avait aucune sortie de secours par la cave. Une infraction à tous les codes de sécurité dans les lieux publics et une bonne indication des sommes versées en pots-de-vin. En fait, le sous-sol avait été transformé en forteresse. Sans accès ? Sans accès visible...

Le boss maltais n'était pas stupide au point de risquer de se faire

coincer dans son bunker en cas d'attaque ou de descente de la police. La sortie ne figurait nulle part sur les plans, mais les égouts du centre de Londres n'étaient pas très en profondeur, idem pour les ruisseaux sur lesquels la ville avait pris naissance. Tous se déversaient dans la Tamise, tous étaient recouverts depuis fort longtemps. Mais ils étaient là et offraient aux connaisseurs une route de fuite.

Ici, toutes les lumières étaient restées allumées. Cela facilitait la progression et interdisait la surprise. Mais pas le coup pourri.

Le Guerrier scrutait le territoire devant lui. Toutes les portes étaient fermées, y compris, tout au bout, l'appartement privé de Sartini. C'était là où il se payait les filles qui lui plaisaient, selon ce qu'en disait Tracy. Il régnait dans le couloir un silence de mort et Bolan fut tenté d'avancer. Sartini et ses hommes pouvaient soit attendre planqués, soit avoir pris la fuite par les égouts. Mais le Guerrier avait un autre rendez-vous avec la Mort, aussi il fallait boucler cette opération rapidement.

Il jeta un coup d'œil vers le plafond du couloir. Simple habillage de placoplâtre et peinture bon marché, il lui semblait peu probable qu'il y ait là un accès secret. Ou Sartini et ses hommes se cachaient dans une pièce et attendaient que Bolan pousse la porte pour lui faire exploser la tête, où ils s'étaient enfuis par une trappe secrète située dans une de ces pièces. Dans les deux cas, l'appartement privé de Sartini lui parut soudain l'endroit le plus probable. L'heure de débusquer le renard était venue.

Il remonta donc l'escalier et rejoignit la jeune femme. Dans son sac à bandoulière, Tracy King transportait deux autres RGD-5. Bolan les prit toutes les deux.

— Retournez derrière le bar et abritez-vous. Préparez-vous au choc. Et attendez que je vous fasse signe, lui dit-il à voix basse.

La peur se lisait dans les yeux de la jeune femme. L'adrénaline courait dans ses veines et lui faisait tourner la tête. Interdite, elle hocha la tête pour indiquer son accord et courut s'abriter derrière le comptoir. Pour mieux encaisser la détonation, elle ouvrit grande la bouche afin de compenser le changement brutal de pression sur les oreilles. Lors de l'entraînement, Bolan avait beaucoup insisté sur l'importance de ce geste et, en bon petit soldat, elle obéissait aux consignes.

L'Exécuteur redescendit jusqu'aux dernières marches et dégoupilla la première grenade, laissa s'envoler la cuiller, fit rouler la bombe jusqu'au milieu du couloir. Pendant qu'elle roulait, Bolan effectuait déjà la même opération avec la deuxième poire mortelle. Il lui donna plus d'élan que la première et elle s'arrêta devant la porte de l'appartement privé de Sartini. Bolan plongea à l'abri de l'escalier et se prépara à encaisser l'explosion.

Les deux coups successifs furent tellement rapprochés que l'on aurait

dit une seule et très longue détonation. Le sous-sol trembla. Un épais nuage de poussière et de particules de brique et de mortier remplit l'air. Le couloir se trouva plongé dans la pénombre, car les grenades avaient fait éclater toutes les ampoules du plafond.

Puis le nuage de poussière commença à se dissiper et laissa filtrer la lumière venant des bureaux et pièces annexes désormais privées de leurs portes réduites en miettes. C'était précisément le résultat que Bolan avait espéré obtenir. Maintenant, il fallait neutraliser toute opposition éventuelle et profiter de l'effet de choc. Il n'y avait qu'une seule façon d'agir : foncer.

Bolan se leva et quitta comme une flèche l'abri de l'escalier, le fusil d'assaut SWA-12 entre les mains. Il savait que le moyen le plus sûr et le plus rapide de semer la terreur chez l'ennemi était de faire rugir cette arme puissante, ce dont il ne se priva pas.

La porte de la première salle sur la droite était sortie de ses gonds. Le sol était jonché de débris, de plâtre et de shrapnel. Les portes des deux pièces sur la gauche avaient carrément été pulvérisées. En revanche, un panneau restait fermement accroché à ses gonds. Pas si bizarre que cela, se dit le Guerrier : la pièce coffre-fort.

Aucun signe de vie. Ni de mort.

Bolan quitta la salle de repos et avança jusqu'au bureau. La pièce était plus petite. Le mobilier et le moniteur de l'ordinateur n'étaient plus qu'un tas d'échardes. Le petit bar était réduit à un amas de copeaux où se mêlaient alcool et sang humain.

Le filet cramoisi provenait de la poitrine éclatée du tireur africain et de l'un des deux Serbes. Impossible de savoir lequel des deux, car le visage du mercenaire avait été arraché par le shrapnel. En fait, Bolan s'en moquait. C'était un pourri de moins, voilà tout.

Le Guerrier le regarda quelques secondes. Cinquante pour cent de la dette pour les victimes tombées à Heathrow était payée. Cinquante pour cent.

Il trouverait l'autre Serbe. Et Sartini aussi.

Ayant fait le tour des lieux et assuré qu'il n'y avait plus personne, il remonta chercher Tracy. Comme il allait l'entraîner vers les caves, elle s'arrêta brusquement et s'assit à côté d'un des cadavres.

— Que se passe-t-il, demanda Bolan, vous êtes malade ?

Mais sans lui répondre, la jeune femme sembla s'acharner sur les pieds du mort. Elle eut tôt fait de lui retirer ses chaussures noires, et expliqua, pendant qu'elle jetait ses escarpins à la volée :

— Je ne vais pas continuer à cavalier avec ça. Ses pompes sont trop grandes, mais je serai quand même plus confortable comme ça.

Elle était visiblement au bord de l'hystérie et le Guerrier fut tenté de la renvoyer chez elle, mais, même après ce qui venait de se passer, il savait qu'elle ne lâcherait pas la traque et la laissa faire.

— C'est chic, non ? dit-elle dans une grimace crispée. Je sens que je vais lancer une nouvelle mode.

Ils se sourirent, et la jeune femme sembla se détendre un peu.

— Allez, montrez-moi ce que vous avez trouvé, dit-elle en se relevant.

Ils redescendirent au sous-sol et l'Exécuteur la conduisit devant les deux cadavres.

— Les autres sont là ? demanda King en indiquant d'un mouvement de la tête l'autre pièce.

Bolan lui répondit négativement.

— Où sont-ils passés alors ? demanda-t-elle.

— Bonne question. Soit ils sont sortis par le haut avant l'explosion, soit il y a un passage secret quelque part.

Le Guerrier traversa la pièce à grands pas. À son avis, le passage se situait à l'opposé de la porte ; autrement ils l'auraient déjà repéré. Il déplaça les restes du bureau et ne mit pas longtemps avant de trouver ce qu'il cherchait. Dans leur fuite, les malfrats n'avaient pas pris le temps de couvrir leurs traces. Un morceau de moquette avait été retiré, une plaque de béton était posée à côté d'un trou béant offrant la vision des premiers barreaux d'une échelle de fer rouillée. Bolan réfléchit.

Là, en bas, dans l'obscurité, tout serait moiteur et inquiétude. Les *mobsters* n'avaient pas tant d'avance que cela sur eux. Normalement, l'Exécuteur pouvait les rattraper sans trop de difficulté. Peut-être même l'attendaient-ils.

Bolan se retourna avec l'intention d'esquisser son plan d'action. Il écarquilla les yeux en voyant la jeune femme accroupie devant les pieds du mercenaire mort.

— Mais..., commença-t-il.

— Donnez-moi une seconde. Ce connard a les pieds plus petits que l'autre et ses mi-bottes en cuir ont l'air vachement bien et... c'est presque ma pointure ! Du 40. Moi je fais du 39, mais on va pas chipoter ! Allons retrouver Sartini, cette l'ordure !

Chaussée, elle se leva, catégorique. Le Guerrier comprit qu'elle était en train de perdre son contrôle.

— Bon, eh bien, on y va ! répéta-t-elle avec insistance.

— Non.

— Comment, non ?

— Non. Cette fois c'est fini pour vous !

— Il n'en est pas question ! Je vous ai déjà expliqué que personne ne m'empêchera d'aller jusqu'au bout, pour savoir ce qui est arrivé à ma sœur.

— Désolé, mais je ne céderai pas. Je viens de vous faire courir des dangers très grands et je refuse de vous embarquer dans les égouts, au risque de vous voir y laisser votre vie.

— Vous n'avez pas à décider pour moi. Cette affaire me regarde

autant que vous !

— Allons, jeune dame ! Vous n'êtes pas assez inconsciente pour ne pas avoir remarqué que, tout à l'heure, nous avons eu beaucoup de chance. Si Sartini n'avait pas été aussi bavard et content de lui, il aurait donné l'ordre à ses sbires de nous rafaler et c'en était fini de nous. Je ne comprends pas comment il a su que nous venions. Peut-être avait-il simplement décidé de tendre une souricière à tout hasard. En tout cas, maintenant, il sait qui vous êtes et votre vie ne tient qu'à un fil. Il a perdu un grand nombre de ses soldats et il ne nous lâchera plus. Il faut donc absolument que je le retrouve.

— Justement, je peux vous aider. À deux, on est plus forts.

— Non. Dans les égouts vous ne pourrez que me ralentir. Savez-vous comment mes amis m'appellent ?

— Oui ! Ils vous appellent sûrement le grand macho !

Le Guerrier sourit mais ne se laissa pas attendrir.

— Non. Ils m'appellent le Guerrier solitaire. Et je n'ai pas pour habitude de faire courir de risques à ceux qui croisent ma route.

— Mais c'est aussi ma route !

— Comprenez-moi, Tracy ! Si vous descendez avec moi, je perdrai du temps à essayer de vous protéger. Remontez dans le bar et prenez un taxi. Faites-vous conduire chez Danny. Là, vous aurez au moins l'occasion de vous occuper de Stamp qui doit se demander ce qu'est devenu son copain. Vous serez plus utile là-bas. Si vous n'avez pas de nouvelles d'ici ce soir, il vous faudra aller voir le copain de Danny, le flic. Il prendra la relève pour vous protéger. Devant autant de cadavres, il écouterait l'histoire de votre sœur avec plus de sérieux.

La jeune femme ouvrit la bouche pour parlementer encore, mais elle comprit qu'elle perdait son temps et lui faisait perdre le sien. Alors, dans un effort pour ne pas pleurer, elle lui fit une grimace comique et s'en alla en traînant les pieds.

L'Exécuteur se glissa dans le trou qui menait aux égouts. Il posa précautionneusement un pied à la fois sur chaque échelon rouillé, dont la surface était glissante et humide. Il se laissa tomber au dernier barreau qui se trouvait à environ deux mètres du fond et toucha le sol avec légèreté.

Ses yeux s'adaptant à l'obscurité, il put rapidement distinguer des points de lumière à intervalles réguliers. Les lieux n'étaient pas complètement noirs, car une bande large de peinture phosphorescente captait et renvoyait la lumière provenant de sources de lumière rayonnant depuis la rue par des puits d'aération. L'odeur nauséabonde des lieux retournait l'estomac.

Des pas. On entendait le son de deux personnes qui se pressaient et faisaient éclabousser l'eau peu profonde sous leurs pieds. Ils avaient dû

attendre de voir comment tournaient les événements, et s'étaient décidés à quitter les lieux au moment des explosions. Maintenant, sans doute trop pressés de fuir, ils patageaient à l'évidence au milieu du petit chenal.

Bolan fit un essai sur le passage pour piétons. Une épaisse couche visqueuse de mousses souterraines rendait la surface glissante. En tout cas, il y ferait moins de bruit et ils ne l'entendraient pas approcher.

La tête baissée, il se mit à courir le plus vite possible dans la pénombre. À cette vitesse, il aurait vite fait de rattraper Sartini et son mercenaire serbe dont la marche était ralentie à cause de l'eau de plus en plus profonde. C'était leur choix. Un mauvais choix pour eux, mais pas pour Bolan. Peut-être aussi étaient-ils ralentis par la blessure de l'un d'eux...

Au bout de quelque deux cents mètres, le tunnel se transformait en trois ramifications de diamètre inférieur. Au bout, à suivre l'écoulement de l'eau, deux se déversaient dans la Tamise. Mais dans la troisième direction ? Une sortie. Et c'était dans cette direction que piquaient Sartini et son homme de main. Les claquements de leurs pas sur le béton sonnaient plus fort dans l'espace confiné.

« Je veux le Maltais vivant si possible. L'autre, c'est sans problème », songea Bolan en accélérant sa marche silencieuse.

Plus il s'approchait des deux hommes, plus le risque de se faire repérer augmentait. Tous les sons rebondissaient en écho dans ces égouts. À un nouveau carrefour, le tunnel s'agrandissait brusquement et l'on pouvait avancer debout. Une rigole se dessinait avec ses trottoirs. Jadis cette partie d'égout avait dû être en eau. Le Guerrier, silencieux et immobile, écouta les bruits alentour. Il fallait qu'il sache avec certitude dans quelle direction étaient partis les fuyards. Et, soudain, son instinct lui précisa le danger. Il se jeta brutalement contre le mur et s'aplatit dans une niche de secours creusée dans la paroi, à la seconde même où le rugissement d'un MP-S se faisait entendre. L'ogive passa à cinq centimètres du Guerrier pour aller se ficher dans le béton du plafond quelques mètres plus loin. Des éclats tombèrent en pluie sur le sol. L'instant d'après, une explosion claqua, très différente, et le Guerrier reconnut le son creux d'un Glock. Une information qui le mit en joie. Jusque-là, il courait après d'hypothétiques malfrats. Maintenant, il savait avec certitude que Sartini était devant lui.

De sa cache, il effleura la détente du sinistre Beretta 93-R et lâcha une mini rafale de trois coups qui se perdit dans le vide. Certes, l'ennemi encore invisible n'était pas touché, mais, au moins, il avait cessé de tirer.

D'un bond fluide, Bolan traversa le boyau pour aller se plaquer contre le mur d'en face. De là, il les voyait. Les deux trouillards couraient comme des rats, découpant des silhouettes paniquées en

ombres chinoises. Ils avaient pris le risque de l'attendre, persuadés de le coincer au moment de traverser le carrefour souterrain. Ils allaient le regretter.

Il ne leur laisserait pas la moindre chance, ne leur accorderait aucune pitié. Levant le Desert Eagle pour l'amener parallèle au sol, il prit le patron maltais pour première cible. La situation n'étant pas idéale pour faire un carton, il pointa soigneusement le pourri, inspira à fond, relâcha la moitié de l'air contenu dans ses poumons. Un seul coup et Sartini s'envolait, tournoyant sur lui-même dans la pénombre. Le Glock lui échappa et alla valdinguer à quelques mètres dans un bruit de glissement joyeux aux oreilles du Guerrier. Le projectile de .44 Magnum avait fait éclater le bras du gangster juste au-dessous de l'épaule.

Le temps que le premier coup de feu fasse écho dans le tunnel, que le Serbe comprenne et se retourne pour cibler Bolan dans la hausse de son MP-5, le Guerrier appuyait déjà sur la détente. Deux ogives brûlantes coup sur coup qui ne semblèrent provoquer qu'une seule explosion. Les deux balles transpercèrent la bouche du pourri et le catapultèrent en arrière avec une telle force que son crâne s'écrasa et explosa contre la paroi. Le cerveau étalé sur le mur donna une brillance neuve à la bande de peinture phosphorescente. L'homme s'écroula enfin au milieu des détritrus.

Le premier compte était réglé. À cent pour cent.

Et maintenant, l'autre crapule. Bolan avança jusqu'au niveau du caïd. Assis par terre, Sartini hurlait de douleur en pressant sa main gauche contre sa blessure. Il pissait le sang comme un goret.

— Vous souhaitiez me retrouver, Arturo, non ? Eh bien, voilà qui est fait. À un moment ou à un autre, il aurait bien fallu que nous parlions, vous et moi. Alors, ici ou ailleurs...

— Putain, j'ai mal ! Il me faut un médecin.

— Ah ! Vous, les grands *mobsters*, vous êtes tous les mêmes : cruels, sûrs de vous. Et puis il suffit d'un petit bobo et on pleure comme un bébé. Vous n'avez pas honte ?

— Merde, mec ! Je sais pas ce que tu me veux, mais tu ne peux pas me laisser comme ça, il me faut un toubib. J'ai mal...

— Tu as mal et moi j'ai besoin de causer. On devrait trouver un terrain d'entente, pourri...

CHAPITRE XIII

Le Hoo Hing ne désemplassait pas.

Danny Sugarman n'avait rien constaté de louche, aucun mouvement particulier, aucune activité inquiétante, ce qui d'ailleurs ne prouvait rien. Les gorilles des triades étaient invisibles, voilà tout. Les coudes sur la table, Sugarman sirotait son verre à petites gorgées en attendant l'appel de l'Américain. Le mobile posé devant le cendrier refusait obstinément de sonner et l'attente lui semblait insupportable. Il avait le sentiment que le soi-disant Baxter l'avait envoyé là pour se débarrasser de lui et ne pas l'avoir dans les pattes. C'était vexant, surtout dans la mesure où il avait accepté l'aide de Tracy King.

Il commençait d'ailleurs à s'inquiéter sérieusement pour Mike et Tracy. Son regard balançait entre le téléphone et la pendule. Il regardait intensément par la fenêtre guettant un signal, le moindre indice, et commençait à avoir mal à la nuque.

— Il va falloir que je bouge. Cette situation est trop stressante. Si je reste ici un quart d'heure de plus je deviens dingue, dit-il à haute voix, se fichant que les gens autour de lui trouvent bizarre qu'il se parle à lui-même.

Soudain, la sonnerie du téléphone le ramena à la réalité de sa mission. N'en croyant pas ses oreilles, il le regardait, hébété. La deuxième sonnerie lui sembla trancher à la hache le brouhaha régulier de la salle. Sa main plongea sur l'appareil. Fébrilement, il appuya sur le bouton pour prendre l'appel.

La voix du Guerrier fit fondre la tension accumulée sur ses épaules. À chaque phrase, il répondait uniquement par : « O.K. » Vingt secondes plus tard, il raccrochait, expirant longuement. Puis il prit le temps de terminer les quelques gouttes qui restaient au fond de son verre.

— Dépêche-toi, mon vieux ! dit-il en sautant de sa chaise. Baxter est en route et il a capturé tonton Artie !

— On est où, là, exactement ? demanda sèchement le Guerrier à Sartini alors qu'il terminait de bander sa blessure.

Il avait réussi à arrêter le flot de sang, mais il n'envisageait pas de

pouvoir traverser la moitié de Soho, dans l'état où ils se trouvaient tous les deux. Dégoulinants et puants, ils auraient eu l'air de ce qu'ils étaient justement : tout droit sortis des égouts. Étant donné la présence policière dans les rues, ils allaient devoir limiter au strict minimum leur marche à l'air libre. En revanche, rester dans les égouts n'était pas sans avantages. Ils pourraient se déplacer avec une discrétion totale jusqu'à arriver aussi près que possible du restaurant. Le seul problème, c'était la navigation. Difficile de se repérer dans ces conduits. N'étant pas expert des égouts du centre de Londres, Bolan se trouvait dans l'obligation de se fier au patron de la mafia maltaise. Sartini avait choisi un bureau avec accès direct sur le labyrinthe, logiquement, il connaissait ce tronçon du réseau.

Le temps leur était compté. Bolan avait l'intention non seulement de frapper le restaurant avant que la nouvelle de l'assaut sur le club de strip-tease n'arrive aux oreilles des triades, mais il savait que la police n'allait pas tarder à se lancer à leur poursuite en suivant les indices trouvés dans le club saccagé. Ils ne mettraient pas bien longtemps à découvrir l'ouverture dans le bureau de Sartini.

Malheureusement, le pourri n'était d'aucune utilité pour l'instant. Le Maltais était au bord de la crise de nerfs.

— Ressaisissez-vous, mon vieux, et répondez-moi. Savez-vous où nous sommes ?

Sartini fit non de la tête. De grosses larmes lui coulaient sur les joues.

— Mais, putain ! Je n'en sais rien moi, connard ! Je me suis perdu quand vous nous avez coursés. Salaud ! Vous pensez qu'ils ne vont pas vous faire la peau pour ce que vous avez fait ?

— Qui ? Les Chinois ? Mais c'est justement chez eux que je veux aller, répondit le Guerrier, sarcastique.

Il examina le tunnel. Si Sartini refusait ou ne savait pas lui dire leur position, il lui incombait de dénicher l'information lui-même. Et il n'y avait qu'une façon de le faire.

— Je vais essayer d'apprendre où nous sommes. Mais pour être sûr de vous retrouver à mon retour, je vais vous offrir de jolis bracelets, dit-il à ce qui avait été un Parrain flamboyant et n'était plus maintenant qu'une misérable loque.

Il sortit de sa poche une paire de menottes qu'il s'était offerte en prime chez Charly et les passa aux chevilles du pourri. Ce n'était pas avec son seul bras gauche que le pauvre type avait une chance de s'en libérer.

— À tout de suite, dit Bolan, déjà en train de repartir dans la direction par où ils étaient venus à l'origine.

S'il arrivait à se souvenir du chemin...

Oui. Juste après le carrefour, dans l'une des canalisations encore en eau, se trouvait une échelle rouillée identique à celle par laquelle ils

étaient descendus dans ce labyrinthe. Vraisemblablement, l'échelle montait jusqu'à une bouche d'écoulement à même le caniveau d'une rue de la ville. Le Guerrier considérait qu'il y avait peu de chances que cela fût une cave ou un immeuble. De toute façon, il fallait tenter le coup.

Il saisit le premier échelon des deux mains et entama la longue ascension dans le puits étroit et obscur. L'échelle grinçait, craquait, protestait contre le poids du Guerrier. Conscient de la signification de ces bruits, il fluidifia ses mouvements et se fit le plus léger possible, afin de minimiser la torsion du métal complètement rouillé et au bord de céder à chaque pression.

En effet, une ouverture se trouvait à même la chaussée. Il en eut la confirmation grâce à la profondeur d'une étroite enclave de brique qui lui donnait l'impression que tout s'enfermait autour de lui. La brique suintante d'humidité lui rasait le nez tellement le puits était serré. Heureusement, l'Exécuteur ne souffrait pas de claustrophobie. Il lui serait assez difficile de hisser son regard jusqu'à la fente étroite permettant l'évacuation de l'eau du caniveau. Encore, n'avait-il pas trop à se plaindre, car celui-ci à ce moment était à sec.

La transpiration perlait sur son front, et lui coulait dans les yeux. Tous les muscles de ses bras et de son dos étaient sollicités. Les dents serrées, faisant abstraction du picotement dans les yeux, il parvint enfin à ses fins. Le regard à hauteur de la rue, la lumière aveuglante le fit cligner des yeux et il avala un grand bol d'air parfumé au bitume. En comparaison de l'air méphitique qu'il respirait depuis dix minutes, il inspira celui-là comme une bouffée d'oxygène.

Prudemment, il jeta un coup d'œil et, d'abord, il ne vit que des roues de voitures en stationnement et les chaussures des passants sur le trottoir d'en face. L'ouverture se trouvait à l'angle d'un carrefour. Un passant intrigué s'arrêta et le fixa droit dans les yeux, croyant probablement qu'il s'agissait d'un rat, puis continua son chemin. Bolan regretta de ne pas lui avoir demandé le nom de la rue. Mais, à cette idée, il eut presque envie de rire. Il imaginait la tête du type se voyant interpellé par une bouche d'égout. Il serait parti en hurlant au fantôme. Les yeux plissés, il scruta la façade de l'immeuble qui lui faisait face. Il y avait bien une plaque. En se contorsionnant, il parvint péniblement à distinguer les lettres une à une et put lire enfin : Meard Street. Le nom lui était familier, pour l'avoir vu la veille. Il savait qu'elle se trouvait dans Soho et débouchait sur Dean Street. Au fond, à l'autre bout de cette impasse, se trouvait l'arrière d'un immeuble commercial dont la porte principale se trouvait sur Warrou Street. Cette fois, il pouvait se positionner par rapport à la ville au-dessus de lui et savait dans quelle direction courait l'égout. Il descendit l'échelle rapidement, sauta à terre, et se remémora les points cardinaux repérés en surface. En

retracant son chemin jusqu'au point où il avait laissé Sartini, il comparait le plan des rues avec la disposition des tunnels qu'il avait parcourus.

En tournant à la dernière bifurcation de l'égout encore en eau, il retomba comme prévu sur celui où il avait abandonné le pourri. Le mafieux était assis sur le trottoir de pierre, adossé au mur du tunnel. Il pleurait doucement.

— Arrête de pleurer, mec, c'est vraiment indigne ! Tu devrais apprécier la chance que tu as. Si ce n'était que moi, tu serais bon pour les charognards. Je t'aurais fait exploser les couilles ! Tu me supplierais d'une voix de castrat de te laisser la vie sauve en échange des informations que tu ne possèdes même pas. Mais je te fais une proposition : je te laisse vivre le temps que nous trouvions les mecs des triades. Et c'est eux qui te feront sauter les couilles et la cervelle. Cinq minutes de sursis, c'est mieux que rien, non ? Pour l'instant, tu vas me montrer le chemin jusqu'au restaurant. Je sais où nous sommes : directement sous Meard Street. Et par-là, c'est la Dean Street. Pigé, Sartini ? Alors, debout !

Le leader du gang des Maltais se hissa péniblement sur ses jambes et se mit à marcher devant Bolan. Il sanglotait et bafouillait dans un mélange incohérent de maltais et d'anglais. Il semblait avoir compris que son temps sur cette terre était compté et disait vouloir se confesser et s'en remettre à son Créateur. Il était pitoyable, mais le Guerrier, connaissant bien cette race de *mobster*, savait que l'ordure retrouverait toute sa lucidité, s'il sentait pouvoir trouver une ouverture, aussi petite soit-elle, de sauver sa peau.

À l'attitude crispée de Sartini, Bolan comprit qu'ils se rapprochaient du restaurant. Avec un peu de chance, le prochain puits déboucherait dans la ruelle où il avait vu les gorilles des triades pour la première fois.

Marchant pas à pas et ayant précisément expliqué au malfrat ce qu'il cherchait, il précisa :

— Tu nous fais sortir au mauvais endroit et tu prends aussitôt une balle dans la tête. C'est clair ?

Dès lors qu'il aurait soulevé la plaque d'égout, il se trouverait dans une situation dangereuse. Si l'ordure qui le guidait se foutait de sa gueule et le conduisait à une bouche d'égout située en plein milieu d'une avenue ou d'un carrefour fréquenté, le Guerrier n'aurait plus beaucoup de solutions de repli.

Il écouta attentivement les bruits montant de la rue. La circulation au-dessus d'eux semblait nulle ce qui était plutôt rassurant. La plaque d'égout qu'avait désignée Sartini se leva sans aucune difficulté, et Bolan parvint à la faire glisser sur le côté... Au bout, il voyait le restaurant ainsi que la foule qui arpentait la grande rue. Il se laissa

glisser pour redescendre chercher le boss maltais.

— On y va, et on fait vite ! Tu passes devant moi et je te pousse au cul. Ton bras droit devrait te permettre de monter l'échelle avec mon aide. De toute façon, tu n'as pas le choix : c'est ça ou une balle dans la tête ici même et sans cérémonie.

Bolan marqua un temps de silence pendant lequel il entendit les sanglots paniqués du grand patron.

— On y va ! Accroche-toi, Sartini ! ordonna-t-il.

Malgré la douleur, le Maltais blessé faisait preuve d'une volonté considérable de remonter à l'air libre et de vivre. En un rien de temps, ils se retrouvèrent tous les deux dans la rue, le trafiquant affalé sur la chaussée et essayant de reprendre sa respiration.

Sartini avait le teint grisâtre et l'air épuisé. Bolan ne le quittait pas des yeux. Blessé ou pas blessé, il ne lui faisait pas confiance et il le lui prouva en lui mettant le canon du Desert Eagle dans le creux du dos.

Une fois le pourri sur ses jambes, le Guerrier sortit le téléphone portable de sa poche et appela le numéro de Sugarman. Au bout de la deuxième sonnerie, le détective répondit.

— Baxter, s'annonça Bolan. J'ai Sartini. Nous sommes dans la ruelle à cent mètres du Hoo Hing. Nous partons à l'instant. Prenez-nous en filature au passage et suivez-nous à une distance de sécurité. On s'en tient au plan établi.

Il coupa le téléphone et le glissa dans sa poche, puis se tourna vers Sartini.

— Allez ! En route ! Et n'oublie pas que je suis dans ton dos. On traverse la rue gentiment et on entre directement dans le restaurant comme si de rien n'était. Ils te connaissent et ne seront surpris de te voir débarquer que parce que tu n'es pas tout à fait aussi élégant que d'habitude. Et pour l'odeur, c'est pas terrible non plus. Mais on va faire avec, hein ? C'est toujours mieux que de pourrir dans les égouts...

CHAPITRE XIV

— D'où sortent-ils ? s'exclama Sugarman ébahi devant la crasse du duo. Mais je rêve !

Il est vrai que, les vêtements déchirés, crasseux et mouillés, les deux hommes n'avaient pas fière allure. Le détective avait l'impression de pouvoir sentir leur odeur depuis l'autre côté de la rue. Une chose était indiscutable – dans la mesure où Baxter avait insisté sur la nécessité de rester invisibles et discrets – même dans un quartier de Londres où tout était permis, y compris les accoutrements les plus invraisemblables, ils n'avaient aucune chance de passer inaperçus.

Suivant les ordres de son chef, Danny, malgré les circonstances, s'efforça de rester le plus près possible d'eux sans se faire repérer par Sartini, tout en gardant un œil ouvert sur d'éventuels hommes des triades en embuscade. Manifestement, vu ce que cherchait à faire Baxter, ils auraient eu besoin de renforts, mais il était trop tard pour y penser maintenant.

Le détective attendit sur le trottoir jusqu'à ce que l'Américain et le Maltais aient franchi la porte à tambour et soient entrés dans le restaurant. Ensuite, il s'avança à son tour, en espérant qu'il pourrait entrer sans se faire repérer, ce qui ne serait certainement pas le cas pour les deux « égoutiers » qui le précédaient.

L'Exécuteur était conscient du fait que toutes les têtes se tournaient pour regarder l'étrange duo qui venait d'empuantir l'air de leur présence pestilentielle. L'entrée du restaurant était bondée. Des dizaines de gens attendaient qu'une table se libère. Au-delà des portes à tambour qui n'arrêtaient pas de tourbillonner, s'ouvrait la vaste salle du rez-de-chaussée au milieu de laquelle l'escalier à double révolution montait aux étages supérieurs.

Bolan savait que, en traversant la rue, ils avaient attiré pas mal de regards. Il avait aussi la certitude que le repaire du patron des triades était entouré d'un cercle de gardes prêts à intervenir sur ordre. Mais, depuis trente-six heures et la fusillade d'Heathrow, il gérait les événements au fur et à mesure qu'ils se présentaient, et avait adopté

une attitude pragmatique qui ne lui ressemblait guère, faute de pouvoir préparer avec soin une attaque ou une autre. Pris dans une série de coïncidences, il n'avait eu d'autre choix que d'aller de l'avant, et il allait devoir continuer en fonction des événements. N'ayant guère l'espoir d'obtenir des informations sur les jeunes filles disparues, son but était basique : débarrasser définitivement la planète de Lin Ho et de Sartini, pour permettre aux éléments sains de la police de Grande-Bretagne de faire le nettoyage en grand sur son territoire. Mais il n'était pas suicidaire et essaierait aussi de sauver sa peau, ce qui ne serait sûrement pas chose facile. Lin Ho et ses hommes savaient qu'il arrivait, et les patrouilles de police qui grouillaient dans le quartier seraient, elles aussi, rapidement alertées. Une configuration de combat que l'Exécuteur détestait. Le quartier pourrait rapidement se transformer en zone de guerre et des innocents risquaient de tomber sous les balles.

Sartini s'arrêta net dans l'entrée et regarda par-dessus son épaule en direction de Sugarman, arrêté à quelques mètres d'eux sur le trottoir. Il reconnut le détective qui avait donné un coup de main à l'Américain et ricana :

— Je viens de voir ton homme. Vous pensez vraiment vous attaquer à toute la mafia chinoise de Londres à vous deux ?

— Avance, souris et ferme ta gueule, lui répondit le Guerrier d'un ton sec.

La réflexion du Maltais lui fit quand même un peu froid dans le dos. Le pourri venait de résumer la situation avec une grande clairvoyance et il accentua la pression du Desert Eagle. L'arme n'était que très légèrement cachée par sa veste.

Quand le regard du chef de la mafia maltaise croisa celui de son ravisseur, Bolan y détecta la résignation à la défaite. Sartini était au bout du rouleau, tараudé par la douleur, souffrant de sa blessure et à peine capable de rester debout. Si une menace se présentait, elle ne viendrait pas de lui.

— Que cherchez-vous ici ? demanda le patron maltais. Vous êtes fou d'entrer comme ça dans son fief. Vous allez vous faire tuer... et moi avec.

— Soyons clair : toi, je m'en fous ! Moi, je vais essayer de sortir de ce nid à rat sur mes deux jambes. Mais la seule chose dont je sois sûr, c'est que ton ami Ho, lui, ne connaîtra plus jamais de matin calme.

— Putain ! Je sais pas qui vous êtes et pourquoi vous êtes venu foutre la merde chez nous, mais ce qui est certain, c'est que vous êtes complètement givré !

— Garde ton souffle pour tenir debout, et ne te pose pas de questions, les réponses ne te serviraient plus à rien.

— Si vous voulez Lin Ho, vous n'avez plus besoin de moi. Peut-être...

— Tss, tss. Tu rêves ! Tu es mon seul atout dans la négociation.
— Mais je ne vaux plus rien !
— Ça c'est vrai, mais tu n'as jamais valu grand-chose, alors... Bon, Lin Ho, où est-ce que tu le rencontres d'habitude ?
— Il n'a pas de bureau. Il reçoit à table ouverte au deuxième étage.
— Mais encore ?
— Sa table est juste devant la plus grande fenêtre, au fond de la salle. Elle domine la rue. Comme ça, ses soldats peuvent le protéger de l'extérieur pendant qu'il traite ses affaires, expliqua le Maltais, avec un étrange sourire sur les lèvres.

Bolan connaissait la signification de ce sourire. Ces troupes l'avaient prévenu et le chef des triades lui-même les avait observés lors de leur arrivée. Et maintenant, il les attendait.

Eh bien ! Il allait en avoir pour son argent.

— Bon ! Nous montons au deuxième étage, commanda Bolan. Je pense que personne n'essayera de nous en empêcher. Tu connais le chemin donc tu nous y conduis.

Sartini baissa les épaules et poussa un soupir d'inquiétude puis, faute de trouver une stratégie pour quitter ce lieu qui sentait fort la mort, avança vers l'escalier. Dans son esprit, il se faisait peu à peu à l'idée que, quoi qu'il fasse maintenant, il était un homme mort. Si l'Américain ne le dégomrait pas, alors Lin Ho le ferait pour le punir d'avoir échoué si lamentablement et, plus encore, pour avoir conduit l'ennemi jusque dans son quartier général. Lin Ho ne tolérerait aucun échec, aucune trahison. Sartini essayait de se consoler en songeant qu'il ne serait pas le seul à se faire liquider. Que ce fou de Yankee tiendrait au moins sa parole de tuer ce salaud de Lin.

Quelque chose d'inhabituel sembla se passer dans l'escalier à double révolution au moment où les deux hommes s'apprêtaient à y accéder. En principe, les clients montaient par la jetée de gauche et les partants utilisaient la jetée de droite ; mais, là, ça bouchonnait sur les deux rampes qui étaient, à présent, noires de monde. Tous les clients semblaient vouloir quitter l'établissement en même temps. On se poussait et on s'insultait. Bolan crut entendre quelqu'un se prononcer sur l'injustice d'être à peine assis à table puis éjecté, parce que le propriétaire avait décidé de fermer l'établissement sans aucun motif.

Donc, Lin Ho était prêt à les recevoir.

Le flot passé, les deux hommes s'engagèrent enfin. Lorsque Sartini arriva au deuxième étage, il se tourna pour trouver le chemin barré par un quatuor de serveurs chinois affairés à renvoyer les derniers clients de la vaste salle à manger. On fit signe à Sartini de patienter. Les serveurs fronçaient le nez, dégoûtés par l'allure – et l'odeur – du duo.

Bolan en profita pour jeter un regard circulaire sur la configuration du champ de bataille.

« Le piège est en train de se refermer sur nous », songea-t-il, bien décidé à gagner malgré tout ce combat foutrement mal engagé.

Assis à la grande table accolée à la vaste baie se trouvaient cinq hommes, dont quatre n'étaient que de vulgaires gorilles. Le Guerrier crut même reconnaître un de ces visages. Mais le cinquième, sans aucun doute, était Lin Ho. Le regard glacial, il les mesurait, les soupesait de loin. Sa fine moustache accentuait la dureté de sa bouche. Il était plus âgé que sur les listings informatiques du char de guerre, mais il n'avait pas grossi. Les traits de son visage s'étaient creusés tel un vieil arbre. Fort et dense. Comme le tek.

Le reste de la salle était vide. Les tables abandonnées. Les repas entamés, encore fumants. Il n'y avait pas d'autres Chinois visibles. Les seuls dont Bolan avait conscience se trouvaient directement derrière lui et ils semblaient être occupés par la ruée de clients mécontents venant des étages supérieurs.

Lin Ho songeait-il réellement à ouvrir le feu ici même dans son restaurant en plein Soho, et trahir ainsi sa base d'opérations, ou bien avait-il prévu une autre option ?

Alerté par un mouvement derrière son dos, il tourna la tête et dégaina sans précaution le Desert Eagle caché jusque-là sous sa veste. Les deux serveurs étaient simplement en train de fermer les portes sur la salle à manger. Cette fois, le duel pouvait commencer ; on était entre gens de mauvaise compagnie.

Les cinq hommes à la grande table restaient imperturbablement calmes. Finalement, Lin Ho prit la parole. Sa voix était forte, confiante, son anglais légèrement mâtiné d'accent cantonais.

— Ainsi, c'est vous le responsable des violences récentes..., dit-il d'une voix traînante. J'aurais dû m'en douter.

— Épargnez-nous votre bla-bla, répondit Bolan sans ménagement.

Avant de poursuivre, Lin Ho se permit une grimace qui aurait pu passer pour un sourire.

— Vous nous avez occasionné beaucoup d'ennuis, en une si brève période de temps. Et vous voilà. Comme je ne vous crois pas inconscient, je suppose que vous êtes venu me proposer un marché. Mais j'ai l'impression que nos chemins se sont déjà croisés. Non ?

— Pas vraiment, sinon l'un de nous ne serait pas présent à cette petite cérémonie. Mais il est vrai que vous vous êtes trouvé une fois sur ma route. Votre prudence proverbiale a fait que vous avez su garder vos distances, et que ce sont vos associés qui sont morts. C'était il y a longtemps..., répondit Bolan avec une courtoisie tout asiatique.

— Oui, c'est bien ce qu'il me semblait. Et à l'époque vous étiez aussi désastreux qu'aujourd'hui. Hélas, vous ne seriez pas là devant nous en ce moment, sans l'incompétence de certains des hommes que cet honorable connard qui vous accompagne a malheureusement décidé

d'engager. Sans le massacre stupide provoqué par des amateurs qu'il a envoyés à l'aéroport pour récupérer une pute qui ne valait pas tant d'argent gaspillé, vous ne seriez jamais venu jusqu'ici. Et sans notre bien-aimé associé, notre cher Arturo, vous ne nous auriez jamais trouvés.

— Il est vrai que le vénérable Sartini, par son goût du classement et le peu de confiance qu'il avait en vous, nous a fourni – soyons honnête, bien malgré lui – des informations capitales. Pas de bol pour vous, conclut Bolan plus prosaïquement.

— Et pas de bol pour notre associé, reprit Lin Ho en articulant chaque syllabe très distinctement. Et maintenant, l'Américain, j'annonce mes intentions, je ne vous cache rien. Alors, surtout ne bougez pas. Je vais passer ma main à l'intérieur de ma veste et je vais dégainer un pistolet. Je ne le braquerai pas sur vous, mais sur notre... misérable ami.

Cela dit, le chef des triades tint sa promesse. Sa main se déplaçait à une lenteur quasi théâtrale.

— Doucement, Lin Ho, dit Bolan, Sartini est mon otage.

— Il ne vous appartient plus, honorable Mack Bolan. D'ailleurs que pourriez-vous en faire ?

— Justement : je pensais vous le céder en échange de...

— Désolé, je ne paye jamais ce que je peux m'offrir gratuitement.

Lin Ho sortit un Browning Hi-Power d'un holster d'épaule, prit le temps d'y visser un réducteur de son et, sans un mot de plus, cibra la tête du Maltais. Sartini s'était retourné vers Bolan, l'air effaré de découvrir contre qui il s'était battu, lorsque le coup partit. La balle entra par l'arrière du crâne et ressortit par l'œil droit. Des morceaux de crâne, de cerveau et d'os fracassés jaillirent alors que le corps du Maltais vrillait déjà vers le sol.

D'un geste fluide, Lin Ho pointa le Browning en direction de l'Exécuteur.

— Et voilà. Les négociations sont dans l'impasse. Je n'ai aucunement envie de vous tuer ici ; cela pourrait provoquer des ennuis et des désordres inutiles. Mais je n'hésiterai pas, si vous insistez. Vous ne pourrez pas nous éliminer tous. Vous êtes donc mon prisonnier. Si vous ne jouez pas à l'honorable con, nous vous garderons en vie. Baissez votre arme et ne nous obligez pas à utiliser la force..., conclut-il calmement avant d'éructer violemment des ordres en cantonais.

Le Guerrier avait apprécié à sa juste valeur le numéro de Chinois caricatural que lui avait servi le mafieux, mais cela n'avait pas réussi à détourner son attention. Instinctivement, il pivota alors que les portes de service s'ouvraient brusquement. Quatre Asiatiques armés de MP-5 investirent la salle à manger, et lorsque le Guerrier jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit que les quatre gorilles, jusque-là assis à la

table de leur boss, venaient de se lever et braquaient Colt Python et P-38.

« Ça va aller, songea Bolan. Je serais déjà mort s'ils n'avaient pas l'intention de me garder en vie, au moins provisoirement. Et moi, j'ai envie de connaître leurs raisons. »

Il était curieux de savoir combien de temps il faudrait pour que Sugarman se décide à intervenir. Curieux aussi de voir s'il allait assurer. Curieux enfin de voir si les hommes de Lin Ho s'attendaient à le voir apparaître comme un diable sorti de sa boîte.

À contre-courant de la marée humaine qui se poussait et se bousculait pour sortir du restaurant, Sugarman avançait vers l'escalier. On s'insultait, on fulminait contre la direction de cet établissement qui foutait ses clients dehors sans raison.

Grâce aux protestations, Sugarman comprit que l'action devait se jouer au deuxième étage. Mais allait-il parvenir à atteindre cet étage à temps ? Il continua de pousser contre la foule et de se frayer un chemin. Lorsqu'il arriva au pied du double escalier, il se retrouva soudain tout seul et la montée se fit plus rapidement que prévu. Enfin, au deuxième, les portes fermées de la salle semblaient indiquer que l'action se déroulait bien ici. Et plus encore la présence de cinq minuscules Asiatiques qui gardaient la porte et lui jetèrent un regard glacial.

— Je parie que vous cachez des armes sous vos vestes, dit Sugarman, désinvolte. Tenez, voici la mienne.

Sur ce, il ouvrit sa veste et en sortit un micro-Uzi.

— Je trouve improbable, mister Bolan, qu'un homme de votre talent et de votre envergure – un homme qui a réussi à rester en vie depuis si longtemps dans un environnement hostile – soit venu parmi nous sans motif. J'ai la ferme intention de découvrir cette raison. En attendant, vous aurez la vie sauve. Rassurez-vous, si vous nous dites tout, nous vous offrirons une mort rapide.

— Et vous pensez m'effrayer avec des menaces pareilles ? s'étonna le Guerrier, un coin de la bouche retroussé avec dégoût. De toute façon, je n'ai rien à vous dire.

Il lui fallait absolument faire durer la conversation pour laisser à l'ami Danny le temps d'intervenir.

— Oh ! vous trouverez bien quelque chose, j'en suis certain, reprit l'Asiatique. Je ne peux absolument pas croire que votre présence à Londres soit une simple coïncidence. Mais si vous refusez de parler, de vous rendre service à vous-même, je pourrais envisager de vous vendre, soit à *Cosa Nostra*, soit à la mafia sicilienne. Je crois qu'il y a un contrat mirifique sur votre tête, non ? Et, vivant, vous valez

sûrement encore plus cher !

Malgré sa longue expérience, l'Exécuteur était toujours surpris, lorsqu'il se trouvait face à un chef mafieux, de voir à quel point il était facile de lire dans son esprit. Le besoin de se vanter, de jouer les caïds d'opérette, semblait inhérent au job. Mais la plaisanterie ne durerait qu'un temps. Puisque Lin Ho n'admettait pas la possibilité d'une coïncidence, Bolan n'avait plus grand-chose à dire. À cet instant, il avait besoin d'action, pas de paroles, et il devait se mettre à bouger sans tarder. L'ennemi comptait neuf hommes armés. Lui et Sugarman n'attendaient aucun renfort. Deux contre neuf... Et encore, à condition que le détective soit parvenu jusqu'ici. Dans la vaste salle du restaurant, de nombreuses couvertures et abris s'offraient. Ce qu'il avait réussi dans le club de strip-tease où la situation n'était certes pas aussi difficile qu'ici, mais presque, ne pouvait se faire qu'avec un apport extérieur.

Le Guerrier avait besoin d'une diversion.

C'était alors qu'il entendit le staccato du micro-Uzi qui fracassait les portes de la salle à manger.

* * *

Sugarman déplaça le canon de quelques centimètres vers la droite et lâcha une nouvelle rafale. Cette fois, il se sentait parfaitement en confiance.

La première rafale avait frappé le groupe principal de serveurs postés devant les portes fermées. Ils reçurent les balles en pleine poitrine ou dans l'abdomen. La fulgurance des coups tirés presque à bout touchant provoqua des dégâts impressionnants, et aux hommes et aux portes.

Trois serveurs furent frappés par les tirs. Deux furent littéralement coupés en deux, leur vie prenant fin avant qu'ils ne se soient rendu compte de ce qui les avait frappés. Un autre s'écroula par terre où il déversa ses organes dans un gargouillis immonde. Le cinquième avait décidé de sauver sa peau en plongeant derrière une jardinière posée sur un trépied d'ébène, où poussaient bambous et plantes tropicales. Le malheureux fut frappé en plein vol au niveau de la hanche par la deuxième rafale. Les os fracassés, les boyaux du malheureux furent déchirés par une multitude de fragments osseux pénétrant comme autant de missiles. L'hémorragie fut quasi instantanée. L'homme allait mourir, mais il n'avait pas encore perdu conscience ; il dégaina un P-38 et se préparait à faire feu sur Sugarman, lorsque l'énorme jardinière qu'il avait bousculée tomba de son trépied et s'abattit sur son crâne. Son tir partit vers le plafond, décrochant un gros paquet de plâtre et de

poussière. Le détective l'acheva d'une mini rafale, pour lui éviter la honte post mortem d'avoir été tué par un cactus.

Aucun survivant. Sous l'impact des balles, les portes avaient cédé et s'étaient entrouvertes. Le chemin était libre, mais Sugarman eut le bon sens de s'écarter.

Lors de la première détonation, tous les occupants de la salle à manger restèrent une seconde statufiés de surprise. Tous, sauf l'Exécuter.

Lui, en revanche, avait eu la présence d'esprit de se jeter vers la droite dans un roulé-boulé le conduisant vers un groupe de tables abandonnées et toujours chargées de nourriture.

Le mouvement du Guerrier eut comme effet de ramener les Chinois à la réalité. Soudain, ils semblèrent sortir de leur stupeur. Comme les portes s'ouvraient, la moitié des gorilles de Lin Ho pivotèrent pour ouvrir le feu sur le nouvel arrivant.

Cette division du feu donna à Bolan l'occasion rêvée de trouver une meilleure couverture.

Il sortit de sa roulade en position accroupie sous une table... Les plateaux, fort heureusement très épais, subissaient une pluie de feu automatique. Bolan fit pencher sa table de vingt degrés pour mieux servir de bouclier, et le montant fut stoppé en venant cogner la table qui se trouvait à sa gauche. Les assiettes, les couverts et les verres glissèrent avec toute la nourriture sur la table voisine puis sur le sol de la salle à manger dans un bruit cristallin qui avait quelque chose de dérisoire dans l'enfer ambiant. Bolan profita du mini désastre pour passer le Beretta au-dessus du plateau de la table. Ensuite, de la main gauche, il brandit le Desert Eagle et il se mit à tirer dans le tas, les deux canons rugissants et fumants.

Les quatre gorilles venaient de se séparer, à la recherche de meilleures positions défensives. Lin Ho était toujours debout. Très calmement, comme le tueur qu'il avait été dans sa jeunesse, le chef tirait avec son Browning Hi-Power droit devant, ciblant les portes ouvertes... sur le vide.

Le problème de Bolan était presque toujours le même : garder le boss en vie pour tenter de le faire parler. Celui-là serait coriace, mais ça valait quand même la peine d'essayer. De la main gauche, il visa l'attache du lustre en cristal qui trônait au-dessus de la table du malfrat. Au troisième coup, la chaîne céda et le luminaire vint s'écraser aux pieds de Lin Ho qui reçut des dizaines de bris de verre à travers le corps et le visage.

L'Asiatique eut un haut-le-corps, recula d'un pas et reçut dans le bras une ogive brûlante en provenance du sinistre Beretta. Le chef des triades pivota, dessina un cercle complet, hurlant de douleur.

Il était toujours en vie lorsque, emporté par son élan, il passa par la fenêtre et fit une chute de deux étages pour s'écraser sur le trottoir. À la réception, il ne l'était plus.

Pour l'interrogatoire, c'était râpé !

À la disparition de leur chef, les pourris furent pris de panique et le Guerrier n'eut pas de difficultés à descendre les deux premiers, comme à l'exercice, lorsqu'ils essayèrent de gagner la sortie dans un sauve-qui-peut suicidaire. Et Sugarman qui venait d'apparaître sur le seuil prit les deux autres en plein vol dans une rafale d'Uzi plutôt bien maîtrisée.

Bolan fut aussitôt sur pied et ne put que constater les dégâts chez l'ennemi. Le détective avait rafalé les quatre gardes qui protégeaient la porte. La salle était déserte et silencieuse, du sang tachait les nappes, la baie vitrée avait éclaté sous le poids du boss des triades, mais Danny et lui étaient debout, sans une égratignure. Ce qui ne durerait certainement pas, s'ils attendaient les autres flingueurs de Ho qui ne tarderaient pas à investir les lieux. Il fallait évacuer.

— On y va ! cria-t-il à l'intention de Sugarman.

À l'opposé des portes palières, il choisit de passer par la sortie de service qui reliait les cuisines situées au rez-de-chaussée et l'accès aux terrasses sur le toit. L'escalier raide et étroit semblait désert, mais le Guerrier ne baissa pas sa garde pour autant.

— À votre avis, demanda-t-il au détective venu le rejoindre dans la cage de l'escalier, si on montait, on trouverait une passerelle nous permettant de passer de toit en toit ?

— C'est comme ça sur bon nombre d'immeubles de ce vieux quartier. Ça vaut le coup d'aller voir, car, en bas, ils vont nous attendre et la sortie sera très hypothétique, répondit Sugarman.

— On y va, alors ! décida le Guerrier qui se jeta aussitôt dans l'escalier.

Arrivés sur le toit, c'était exactement comme Danny l'avait imaginé. Les passerelles donnaient accès aux escaliers d'incendie. La nuit tombait maintenant sur Londres, mais offrait suffisamment de lumière pour s'orienter et accomplir un trajet un peu acrobatique, tout en les protégeant d'une éventuelle surveillance venue du sol.

Ils avançaient assez rapidement et, quelques minutes plus tard, ils eurent quitté les environs immédiats du restaurant. De toits en passerelles, ils avaient franchi cinq ou six cents mètres de vieille ville, quand le Guerrier s'exclama :

— Regardez, Danny, n'est-ce pas votre voiture là-bas, après la grosse Volvo ?

— Merde ! On y est arrivés ! Et vivants, s'étonna Sugarman. J'y crois pas...

Ils mirent encore cinq minutes pour atteindre le véhicule. Il n'avait

pas été embarqué à la fourrière, n'avait pas de contravention et n'était pas coincé par d'autres véhicules en stationnement.

— Il y a des jours où tout va bien, non ? fit remarquer le détective dans un rire un peu nerveux.

— On peut dire ça comme ça, répondit l'Exécuteur. Mais rien ne vous empêche de penser qu'il s'agit au contraire de la première bonne nouvelle de la journée. À vous de choisir : la bouteille à moitié vide, ou à moitié pleine.

Et pour la première fois, il offrit à son compagnon un vrai sourire.

— Je crois que j'ai oublié de vous remercier. Votre timing était parfait, Danny.

Alors que Bolan prenait la place du passager, Sugarman se mit au volant et démarra. Il quitta son emplacement et avança jusqu'au carrefour.

La circulation dans le secteur commençait déjà à ralentir et à bouchonner avec la fermeture de la rue dominée par le grand restaurant chinois. La police semblait omniprésente.

— Quel merdier devant le Hoo Hing ! s'exclama le détective. Pas question de passer par-là. Je connais un itinéraire qui nous évitera des rues barrées par les flics. Il est beaucoup plus long, mais vous n'êtes plus aussi pressé, maintenant, l'ami. Si ?

— Non ! Pour moi, le tourisme londonien touche à sa fin. Prenez votre temps.

La circulation était dense, mais la police se concentrait sur le secteur nord de Soho. Sugarman, par contre, prenait à présent une direction sud sud-est et se dirigeait vers la Tamise.

Pendant une demi-heure, ils sillonnèrent les rues du sud de Londres. Sugarman avait passé trois ponts et changé de direction dans d'innombrables carrefours et le Guerrier ne savait plus du tout dans quelle zone ils se trouvaient. Aussi, lorsqu'ils débouchèrent dans la petite rue qu'habitait le détective, il ne s'y attendait pas du tout.

Quand ils entrèrent, Justin Stamp, allongé sur le canapé, les attendait, le téléphone à la main.

— Salut, les gars ! Danny, quel timing ! Tu tombes à pique. C'est Stephanie, dit-il en passant le combiné à Sugarman.

— Steph... Oui ! Comment... Génial... Mais, non, ça va. Je te raconterai tout dès ton retour à la maison. Je te laisse et je m'occupe de Justin. Nous, nous avons eu chaud aux fesses, mais lui, il a mauvaise mine. À plus ! Ciao.

Tracy King qui s'était levée à leur arrivée, interpella Bolan.

— Avez-vous des nouvelles de ma sœur ?

— Hélas, non ! Les affaires n'ont pas tourné comme je l'espérais. Mais, au moins, sachez que Sartini et Ho sont morts tous les deux, et

que grâce aux papiers trouvés chez Sartini, leurs réseaux pourront être démantelés.

— C'est affreux ! Vous avez tué ces fumiers et je devrais être en train de jubiler. Mais en fait, je me sens sale. Je n'en sais pas plus pour Elena. Et nous ne savons rien pour toutes ces malheureuses qui ont été trahis, vendues comme des animaux.

— Je suis désolé, Tracy, mais dites-vous que, au moins, nous avons empêché que cela ne se reproduise pour la sœur ou le petit frère de quelqu'un d'autre. Comme vous, je me sens sali par ce que nous venons de vivre, mais ce combat n'aura pas été complètement inutile. C'est malheureusement la seule consolation que je puisse vous apporter.

Bolan se tourna vers Stamp et lui demanda :

— C'était votre amie Samantha au téléphone ? Que lui est-il arrivé ?

— Elle est à Barcelone. La fille que cherchaient à récupérer les Serbes à Heathrow, c'était elle. Elle s'était enfuie d'un bordel de transit et ils essayaient de la reprendre. Leur stupidité, leur maladresse et votre intervention, lui ont laissé le temps de monter dans l'avion pour l'Espagne. Elle au moins est saine et sauve.

La guerre sans fin de l'Exécuteur avait pris un virage inattendu, mais il avait permis le règlement d'un vieux compte. Une dette de sang. Deux des Familles qui gangrenaient ce pays avaient été décapitées et les services anglais avaient maintenant les moyens de faire le ménage chez les Maltais, chez les Chinois... et dans leurs propres rangs.

Il ne restait plus au Guerrier qu'à rentrer, enfin, à la maison.

FIN

1 Le trésor de la mafia. L'Exécuteur N°221.

2 Tonnerre sur Cleveland. L'Exécuteur N°220.